



# AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

*Nouveauté*

---

POÈMES DE PIERRE-CARL DUBUC

## JAZZ VERS L'INFINI

UN CAHIER UNIQUE AU CANADA FRANÇAIS

illustré de huit dessins originaux de Gabriel Filion et orné de  
culs-de-lampe de Fernand Boivin

\$1.20 l'exemplaire — \$1.30 par la poste



*Société des Editions Pascal*

60 ouest, rue St-Jacques (802) Montréal

# AMÉRIQUE FRANÇAISE

R E V U E M E N S U E L L E

NOVEMBRE 1944

La revue "Amérique Française" est maintenant éditée par la Société des Editions Pascal, 60 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal, et elle est imprimée sur les presses de l'Imprimerie de Lamirande, à Montréal — L'abonnement est de \$3.50 par année (12 mois) — Les collaborateurs de la revue ont l'entière responsabilité de leurs écrits.

Direction: GÉRARD DAGENAI

## Sommaire

La France — <i>Gilles Hénault</i> . . . . .	3
Erostrate — <i>Pierre-Carl Dubuc</i> . . . . .	4
Été — <i>François Hertel</i> . . . . .	12
Au vieil immeuble de l'Université — <i>Jean Dufresne</i> . . . . .	16
Le petit marchand — <i>Réal Benoît</i> . . . . .	22
L'école des arts graphiques — <i>Philippe Beaudoin</i> . . . . .	24
Le dossier de Sarrut — <i>Alfred Max</i> . . . . .	36
Les livres . . . . .	68

Photographie de la couverture: *M. Pierre-Carl Dubuc.*

(photo Garcia)

ACHÈTE BIEN  
QUI ACHÈTE  
CHEZ

**Dupuis Frères**  
*LIMITÉE*

865 EST, RUE STE-CATHERINE,

MONTRÉAL

Téléphone : BELAIR 3126



TOUT HABIT EST STRICTEMENT À LA MAIN SUR MESURES

Habits — Habit de soir — Paletots

269 est, rue Ste-Catherine  
MONTRÉAL

Jacques de LAMIRANDE

François L. JULIEN

LIVRES  
ET  
REVUES

L I M P R I M E R I E

de LAMIRANDE

4557 RUE ST-DENIS, MONTRÉAL, CANADA • TÉL. BÉLAIR 2916

*L'Imprimeur Spécialisé, au Service des Éditeurs*

## La France

“La France...” commençait-il, et sa voix tombait à plat, dégonflée: il avait tout dit. Plus modestement, plus sincèrement aussi, mais d'une façon non moins délirante, nous porterons un toast à la France en pensant aux vins d'Alsace, d'Anjou et de Bourgogne, à la cathédrale de Chartres, à Charles Péguy, à la photo de la tour Eiffel, aux pommiers de Normandie, à la lumière de Provence comme on la voit dans les films, à cette formidable poussée de la résistance française, à la femme française qui vit parmi le désastre et qui reprise son énergie à mesure qu'elle s'use comme elle ferait d'un bas de laine, à l'homme français si divers et si reconnaissable et d'une qualité unique, à Matisse, à Darius Milhaud, à tous les autres qu'on ne saurait nommer parce qu'ils sont trop nombreux pour qu'on les énumère, mais non pour qu'on les aime, à Paris, la grande ville et aux petits patelins de province, patelins bourgeois, patelins bien assis et en pantoufles où s'enseigne l'art de vivre, à la France même. Et ici, nous devrions normalement nous taire, ayant tout dit.

Mais il y a nous. N'allons pas croire que l'amour du monde pour la France soit un amour désintéressé. La France se distribue parmi les peuples comme une denrée. C'est elle qui est riche et même dans la pire détresse. C'est elle qui donne, même quand elle reçoit. Quand nous aurons aidé la France de toutes nos forces, quand nous croirons l'avoir comblée de bienfaits, nous serons encore en dettes envers Debussy et Ravel, envers Cézanne et Rousseau, envers Valéry et Cocteau, envers Proust, envers Giraudoux, envers Maillol, envers le ciel et le sol même de ce pays. Ce n'est pas une idole que nous aurons nourrie; c'est, comme dans le conte de “La Belle et la Bête”, un être merveilleux dont la seule présence dans le monde nous aidera à nous dépouiller de notre peau de bête.

Tous les peuples ont une hypothèque sur la France, et nous, semble-t-il, plus que les autres. Ces Français, que l'histoire nous permet d'appeler familièrement nos cousins, à la mode de Bretagne, ces Français sont pour nous un motif d'espérance, un exemple constant, une victoire sur nous-mêmes et sur les médiocrités qui nous entourent. C'est donc très égoïstement que nous les aimons. Nous avons au moins cette excuse que ce n'est pas pour des mobiles politiques, pour des ambitions économiques, pour des désirs d'hégémonie. Nous aimons égoïstement la France, parce qu'elle nous enseigne silencieusement un art de vivre.

“La France...” recommença-t-il. Et il se tut.

# Erostrate

par Pierre-Carl Dubuc

Les prêtresses du temple de Diane à Ephèse étaient les plus belles et les plus pures de la Grèce et le Temple d'Ephèse était l'une des Sept Merveilles du Monde.

## I

Le vieux Phobestrate, premier magistrat de la cité d'Ephèse, avait fait venir Erostrate près de lui avant de mourir.

— Mon fils, lui avait-il dit, non content de décevoir la grande cité d'Ephèse qui attendait de toi, comme elle les a reçues de ton père, la lumière et la vérité, tu t'es porté à des actes regrettables et parfois sinistres, propres à donner aux citoyens l'exemple le plus déplorable. Je meurs glorieux, Erostrate, mais insatisfait et malheureux, car jamais mon fils ne pourra accomplir une chose qui sera grande et belle.

Et le vieux Phobestrate, premier magistrat de la cité d'Ephèse, était mort sans plus rien dire.

\*  
\*   \*

C'est de cet instant qu'Erostrate, qu'on surnommait l'Enfant, se prit d'une haine immuable pour tout ce qui était grand et beau. L'autorité de Phobestrate était si grande que son fils lui-même la respectait. Erostrate comprit qu'il en serait comme son père disait. Ne pouvant plus désirer, il se mit donc à haïr.

Il était le plus beau et le plus riche de la cité d'Ephèse; beaucoup étaient prêts à le lui pardonner, mais la fonction même de sa vie semblait être de les exaspérer. Beaucoup étaient prêts même à lui laisser leurs femmes. Mais lui, dès qu'il en avait fini, au lieu de se taire, il les passait à ses amis. Au bout de dix femmes, il n'eut plus un seul ami.

Jusque là Erostrate s'était élevé lui-même dans le dégoût et le mépris des hommes. Il s'était aperçu que les seuls êtres qui inspiraient et exigeaient une admiration infrangible étaient les choses. Il avait compris qu'il fallait être inanimé pour être grand et beau. Et il avait vu que les hommes n'admirent et ne respectent que les choses qui ne vivent pas.

Cependant, ne voyant que choses molles et laides parmi les actes des hommes, il avait cru qu'un acte de lui, qui resterait au-dessus et par delà les hommes qui passent et qui meurent, serait une chose grande et belle. Mais l'autorité de Phobestrate était si grande que son fils lui-même la respectait.

Et le jour que son père mourut, Erostrate, ne voulant pas que les hommes l'oublient, sut que, puisqu'il ne pouvait construire, il lui fallait détruire les choses qui sont grandes et belles. Il réfléchit et vit qu'elles n'étaient pas nombreuses. Outre les choses inanimées dont la splendeur impose l'adoration, il n'y avait que les symboles. C'est-à-dire qu'il y a des êtres grands et beaux non par ce qu'ils sont mais par ce qu'ils représentent. Pour terminer, il vit que les actes des hommes ne sont grands que par leur retentissement. Ayant à choisir ce qu'il allait détruire, il choisit ce qui lui semblait le plus facile et le plus grand à la fois.

Et il sut qu'il lui fallait commencer par le crime.

\*  
\*   \*   \*

N'ayant jamais connu le crime, Erostrate alla naturellement vers le plus détestable. Et lorsqu'il conçut l'idée du sacrilège, il remercia les dieux, auxquels il ne croyait d'ailleurs plus, de lui avoir montré la voie la plus sûre à la destruction des symboles de l'homme et à l'anéantissement de leur adoration.

Le lendemain de la mort de son père, il partit vers la première heure et se fit ouvrir les portes du temple de Diane.

## II

Les prêtresses du Temple de Diane à Ephèse étaient les plus belles et les plus pures de la Grèce. Dans le mystère sacré de leur virginité, elles étaient le symbole de toute l'adoration d'un peuple. Leur vie se consumait loin des hommes qu'elles unissaient à la divinité et jamais depuis leur enfance un seul être ne leur avait adressé la parole.

Erostrate, dans l'ombre des grands piliers, guette, froid et sûr. Son assurance est celle d'un temple du Mal. Une à une, les prêtresses passaient et la volupté de leur démarche semblait l'encens nouveau offert à la déesse. Comme elles sont belles et vraies, sous les voiles que le regard qu'Erostrate enlève ! Elles allaient et venaient, car c'était l'heure où leur présence devait emplir le temple afin que la beauté de leur innocence, agréable

à la déesse, apportât dans le jour qui venait nombre d'heures favorables.

Erostrate, sans oublier aucune des autres, admire sans l'aimer celle qui vient la dernière, septième derrière celles qu'il ne trouve pas aussi belles. En sa démarche lointaine, et comme supérieure aux choses qui se comprennent, elle délire peu à peu tous les mystères qui l'enveloppent et l'identifient à la pure et belle déesse et elle livre peu à peu à l'attente du jeune homme toutes les nuances de sa grâce humaine et intime de femme et de mortelle. Erostrate comprend que c'était celle-là. En elle, d'ailleurs, ne reconnaît-il pas quelque chose qui est infiniment près de lui.

—O prêtre de Diane, demande-t-il à celui qui vient courbé en sa prière, quelle est cette prêtresse, celle qui vient la dernière?

—O Erostrate, celle-ci est la première de toutes, elle est la seule qui offre à la déesse nos sacrifices car elle est la plus belle.

—Dis-moi, quel est son nom, ô prêtre de Diane?

—On ne l'appelle plus que la grand prêtresse de Diane depuis qu'au jour de sa naissance, Phobestrade, le premier magistrat de la cité d'Ephèse, la consacra à la déesse.

Le prêtre a passé. Erostrate ne bouge plus. Mais les prêtresses, dans une dernière marche circulaire, se retirent. Le **jeune homme n'a hésité qu'un moment**. Le temple est solitaire: Erostrate les suit.

\*

\* \* \*

La prêtresse, perdue comme toujours en secrète contemplation, ne l'a pas entendu venir. Un seul cri, très faible, l'accueille, puis un grand étonnement.

Erostrate s'est lentement avancé; un sourire cruel annonce le crime. La prêtresse, émue de voir un homme de si près, ne semble pas encore comprendre que là où elle est il ne doit pas y avoir d'autre présence que celle de la déesse.

(Prêtresse, prêtresse de Diane, ne sais-tu pas que tu dois être seule parmi les hommes et que la pensée du monde ne doit pas t'effleurer?)

(Erostrate, oublies-tu que le crime que tu vas commettre est le seul qui ne se pardonne pas? La prêtresse est seule en son intégrité, Erostrate; elle ne connaît rien de ce que la déesse ne veut pas qu'elle connaisse. Oublies-tu qu'il te faut respecter cet-

te terrible beauté, inaccessible et pure, que le monde entier, dans les siècles, a confondu à la divinité?)

Erostrate n'est plus qu'à deux pas de la prêtresse, dont la beauté ne songe pas à s'effrayer, dont les yeux lentement s'adouciennent. Il s'est arrêté et un long soupir, qui sera le dernier, consacre à jamais sa détermination.

(Eloigne-toi, prêtresse, éloigne-toi, de peur que tout ce qui te rend grande et belle ne t'échappe. Fuis, car le monde et ses désirs doivent à jamais te rester ignorés. Oublie tes rêves, prêtresse, oublie ces longs jours et ces nuits que tu as passés, seule en ton temple, dans l'attente de ce qui viendrait et peut-être de celui qui doit venir, que tu ne connais pas et qu'il ne te faut pas connaître.)

A son tour, la prêtresse a fait un pas en avant. Erostrate tressaille. Il ne sait plus ce qui doit venir. Il tremble d'avoir songé au sacrilège. Un pas encore et c'en est fait. L'univers tremblera sur sa base, car il aura insulté au monde et aux dieux à la fois.

(Erostrate, aie pitié, aie pitié de sa jeunesse et de sa gloire. Songe que tu commets le crime qu'on ne pardonne pas. Erostrate, de quel droit ferais-tu de toi un monstre et t'assimilerais-tu au mal? Laisse-la, vas-t-en, et incline toi devant les choses qui pour les hommes et pour toi sont belles et doivent rester belles.)

(Prêtresse de Diane, résiste, ne te laisse pas convaincre par un seul regard que le monde est beau et qu'il faut le connaître. Nie en toi-même et devant lui, qui te menace, que tu puisses avoir comme les autres des désirs et des rêves qui soient humains. Prêtresse, Diane te réclame. Songe aux dieux, oublie le monde et les hommes comme jusqu'à ce jour tu les as oubliés.)

Erostrate reprend le sourire qu'il avait quitté...

Les dieux ont crié au sacrilège, et les hommes dans tout le monde ont senti confusément qu'un crime venait d'être consommé. Il en sera parlé pendant les siècles des siècles.

\*

\* \*

Prêt à quitter la chambre où il venait de braver les dieux et les hommes, Erostrate se dresse devant la prêtresse, dont il attend les menaces et la haine.

—Maintenant, dénonce-moi, souffle-t-il.

Et déjà il croit entendre les cris du peuple d'Ephèse:

“A mort, Erostrate le sacrilège!” Mais il se souvient soudain que la prêtresse ne parle pas et ne peut le comprendre.

Il cherche ses yeux. Mais elle les tient baissés en une langueur qui vaguement effraie celui qui la regarde. D'un geste brusque, Erostrate étonné lui relève la tête et la force à le regarder.

Dans ces yeux qui se sont levés, il aperçoit une telle soumission et une telle offrande qu'un cri lui échappe. Avec terreur, il voit que son crime, son désir de crime, n'a pas rencontré l'objet qui le couronnerait. Et que sa haine pour ce qui est grand et beau a été dépassée par l'abandon de celle qu'il voulut frapper. La satisfaction de son rêve de haine lui échappe.

Les êtres humains, songe-t-il avec souffrance, peuvent être grands par ce qu'ils représentent, mais la beauté de ce qu'ils représentent est soumise à tout l'inconnu de leur liberté et de leurs espoirs ignorés. L'homme et ce qu'il décide n'ont pas de prise sur l'homme: la prêtresse qu'on veut divine n'est que la prêtresse des hommes et, à jamais, elle ne sera que la femme en son attente.

Erostrate repousse violemment la prêtresse loin de lui. Il lui vient un instant l'idée vengeresse de la saisir à la gorge et de lui arracher la vie. Déjà, ses mains nerveuses se sont portées en avant, plus promptes que sa volonté.

Mais avec un goût plus impuissant que triste, il murmure: “Les êtres humains ne valent pas la peine qu'on les détruise”.

Et infiniment déçu il se met à marcher dans le temple, ayant compris qu'il fallait ne frapper que les choses.

### III

Le temple d'Ephèse était l'une des Sept Merveilles du monde. Les citoyens d'Ephèse en faisaient leur vie et, les jours de fête, ils n'y entraient qu'à genoux.

Erostrate sentit sa haine s'éveiller contre le temple. Le temple était la chose grande et belle qui devait passer à la postérité sans qu'il y fût pour quelque chose. Et il se cria à lui-même que cela était injuste. Il souffrait lourdement et ses yeux fixaient la statue de Diane.

—Voilà la chose que la cité d'Ephèse adore, hurle-t-il. Voilà la chose qui va rester!

Violemment, il traverse le sanctuaire: d'un coup sec, il renverse la statue dont la nuque se brise. Un lourd chandelier lui sert de marteau. Il en frappe de toutes ses forces les tronçons de l'idole et, à chacun des coups, en même temps que les membres s'effritent, une des chandelles s'éteint et la dernière fume lorsque tout est en poussière. Un rire saccadé lui vient à la gorge.

Silencieusement, la grand'porte du temple s'ouvre. Une voix angoissée crie :

—Que fais-tu, Erostrate?

Erostrate se retourne, agressif. Le vieil Emisthène est là, debout et terrible dans l'ouverture, l'aube derrière lui. Il vient préparer le temple pour les funérailles de Phobestrade, à qui le peuple d'Ephèse offre ce grand témoignage. Sa surprise devant le sacrilège commis par le propre fils du grand Ephésien a quelque chose d'atrocement pitoyable et violent. Elle n'obtient qu'un autre rire d'Erostrate.

Le jeune homme vient vers le magistrat d'un pas tranquille et presque indifférent. Il s'incline railleusement devant lui.

—O Emisthène, la statue est morte, lui dit-il.

Le vieillard a un sursaut. Il n'a pas compris.

—La statue est morte, ô Emisthène... que va dire le peuple?

—Tu mourras, Erostrate, car tu as touché au Temple.

—Ah! il est beau, le temple d'Ephèse, n'est-ce pas Emisthène? Il est beau, hein, et il est grand! C'est pour cela que le peuple l'adore, le Temple, n'est-ce pas? N'est-ce pas, ô Emisthène? Il va passer à la postérité, le Temple. Les hommes, tous les hommes en parleront dans les siècles futurs, n'est-il pas vrai? Il est beau, le Temple!...

—Tais-toi! crie le vieillard.

Sa main tremble et il l'élève pour se protéger contre l'horreur de la crise.

Mais Erostrate n'a plus rien dit. Il est parti en courant vers l'intérieur du Temple. Emisthène n'a rien fait pour le retenir. Tristement, il a regardé et il a vu que tout était prêt pour la cérémonie. Il est sorti pour aller chercher et guider le cortège qui l'attend. Et la porte s'est refermée.

Erostrate, errant dans le sanctuaire, est seul à l'intérieur même du temple comme dans sa prison un homme qui veut être libre.

Il a attendu que le cortège approche. Et quand il a vu que le peuple d'Ephèse allait entrer, il a saisi les lampes qui contiennent l'huile du feu. Il les a jetées contre les murs, contre les boiseries, contre tout ce qui brûle et tout ce qui propage le feu. Sans pleurer et sans rire, le visage maintenant impassible, les yeux brillants, il a fait du Temple de la beauté et de la pureté un brasier énorme où son orgueil et sa haine s'offraient.

Et le peuple d'Ephèse, portant la dépouille sacrée de son premier magistrat, a vu un énorme jet de fumée qui l'accueillait au seuil du temple magnifique.

Les cris ont jailli presque en même temps que les flammes. Les larmes ont roulé les femmes sur le parvis. A l'intérieur du temple, où personne n'osait entrer, Erostrate chantait.

Le peuple d'Ephèse a laissé brûler le temple. Et les prêtres et les prêtresses de Diane sont morts dans les flammes.

La rage et la souffrance du peuple d'Ephèse faisaient chanter Erostrate.

Lorsqu'il devint évident que la coupole allait tomber, Erostrate sortit du temple et se dressa devant la foule. Une clameur ignoble s'éleva. La fureur voulait une victime.

Erostrate cria vers le peuple :

—Erostrate a brûlé le Temple d'Ephèse! Erostrate a brûlé le Temple d'Ephèse!

Mille bras se lèvent vers lui pour lui porter la mort. Seul, Emisthène, ayant pitié, s'avance pour protéger l'Enfant, dont il a senti l'infinie tristesse. Mais Erostrate ne voit rien, ne veut pas craindre la mort qu'on lui promet. Et la gloire qui l'emporte a jailli en ces cris triomphants :

—Erostrate a brûlé le Temple d'Ephèse! Erostrate a brûlé le Temple d'Ephèse! Le Temple d'Ephèse sera oublié parmi les hommes. Et l'on ne parlera plus que d'Erostrate, celui qui brûla le Temple d'Ephèse.

—Ce n'est pas vrai! s'écrient des magistrats atteints dans leur âme.

—A mort Erostrate! crient les autres. A mort celui qui a brûlé le Temple d'Ephèse.

Mais Erostrate, dédaigneux des glaives qui s'avancent, lance un dernier cri :

—C'est vrai, on parlera encore du Temple d'Ephèse. Mais on n'en parlera que parce qu'Erostrate a osé le brûler. Tous les

siècles futurs parleront d'Erostrate et, à jamais, le Temple d'Ephèse ne sera plus que le Temple qu'a brûlé Erostrate!

Un glaive lui trancha la tête. La coupole roula dans les ruines.

\*

\* \*

Les prêtresses du Temple de Diane à Ephèse étaient les plus pures et les plus belles de la Grèce et le Temple d'Ephèse était l'une des Sept Merveilles du monde.

Les magistrats d'Ephèse défendirent sous peine de mort que l'on prononçât le nom d'Erostrate, celui qui avait brûlé le Temple d'Ephèse.

...Et l'on grava la sentence sur des tables de pierre!

## Été

Immortelle, cette ode et chantée mille fois,  
Cet hymne sans courroux et ce triomphe sans vaincus,  
Ce vaste sortilège où les enchantements sont lourds comme des  
grappes ivres.

Horace aux rives de Tarente, et celle qui fut Brancovan,  
Au temps où elle chantait son bel été.

Toute la parure des lacs irisés des feux, comme ils disent, du  
Levant;

Le noble amour en lui-même vécu, posé sur les choses;  
Tel une auréole et une parure, le soleil.

Sonore, la cigale retentit dans l'air moite.

Sous le porche où l'air fume les papillons sont en extase  
Et le midi flambe au coeur des arbrisseaux.

Nos jours s'éprouvent mûrs et prêts pour l'ostension.

\*  
\*   \*   \*

L'irrégulière main qui cherche en ce moment

Le rythme de l'été

Palpe parmi les ors et les poussières, qui sont d'or elles aussi,  
Elle palpe l'été, ce gros fruit plein de sucre...

Ce miel qui hante encore la mouche murmurante,

Cette source dont l'appel est un enivrement,

Cette brûlante extase où l'âme est toute cuite,

Cette maturité des êtres et de nouveau ce fruit qui coule sur la  
langue,

L'intempestive nuit, l'odeur des corps qui bout:

Tout ce qu'évoquent la fondaison, l'ardeur et le désir.

C'est là le bel été chanté par les poètes,

Le divin éblouissement des cieux.

\*  
\*   \*   \*

Me voici revenu des hauteurs de l'Idée,  
 Descendu de mon char et chassé de moi-même,  
 Me voici nu, face au soleil, qui vient de naître,  
 Comme un gros chiot rouge au delà des montagnes.  
 L'ai-je assez vécu métaphysiquement,  
 Cet été pourtant physique comme une présence aimée,  
 L'ai-je assez goulument aimé comme un vin, comme un fruit,  
 L'ai-je assez respiré?  
 La quintessence amère se refuse à jaillir  
 Hors des entrailles du retranché.  
 Il faut qu'il sue encore ce qu'il a senti.  
 Été, mon beau triomphe sur le corps déchaîné,  
 Sur tous les appétits bien en ordre rangés...  
 Été, je meurs de ne pouvoir t'offrir à son Nom.

\*  
\*   \*  
\*

Les poètes ont offert en effet toutes choses à l'Absolu.  
 Ils n'ont point dit l'été, trop clair pour être vu,  
 Trop sonore pour qu'on l'entende  
 Et trop aimé pour qu'on lui mente.  
 Cet éblouissement qui confond le regard,  
 Cet envahissement par la lumière,  
 Ironique à force d'être explicite.  
 Il n'y a plus le mystère romantique des êtres,  
 Ce clair obscur tant vanté, trop propice  
 A la facile évocation des choses.  
 Place à la primitive évocation, à l'appel stellaire,  
 En ce jour où les étoiles filent, une à une, hors des orbites  
 convenues.  
 Je brûle, Seigneur, d'une trop flagrante soif,  
 Pour qualifier cette offre du soleil.  
 L'été n'est-ce point l'époque où le soleil a soif,  
 Où il boit la terre, goutte à goutte;  
 Il la pompe vers lui, il l'attire solennellement.  
 Elle ne sait point se refuser à l'Astre;  
 Et nous assistons, nous, à cette aspiration d'amour,  
 Sans comprendre le splendide hyloroïsme.

\*  
\*   \*

Le cosmographique centre, le point de saturation,  
L'unité de base, l'étalon chaleur.

Tout flambe et pétille, tout vit plus que de raison.

Les étoiles ont reconquis une jeunesse et ce frémissement  
particulier.

Par delà l'inconnu les espaces ont fui.

Les espaces battent de l'aile au loin, comme des oies,

Les étoiles filantes se heurtent et le lac est de l'huile d'amour.

On voudrait prendre dans ses bras le lac, et l'horizon aussi,

S'exaspérer à la conquête et à la possession de l'inaccessible  
monde.

L'été, c'est de l'amour qui vit.

Qu'ils sont heureux les poètes romantiques,

Ceux aussi qui sans coup férir, bouclent la boucle des douze  
pieds,

Expriment le monde et eux-mêmes en deux parfaits hémisti-  
ches!

Ils ne m'ont jamais rien appris sur l'été.

Nul n'a dit l'été. Je ne pourrai pas. Trop amère, ô ma muse,

C'est là ton nom. Pourquoi m'attirer aussi dans des embuscades

Et m'offrir brusquement ta bouche à baiser,

Alors que, non préparé, je ne sais que balbutier des excuses,

Et t'entendre rire d'un gros rire épais de fille.

\*  
\*   \*   \*

Été, tu es la fille élégante de Dieu,

Celle de ses filles qui luit dans le Cantique,

Tu es la Sunamite bien aimée, la Judith intrépide.

Tu es toi-même, ô l'incomparable fée des rêves éblouis...

T'aimant, c'est toute la splendeur stellaire,

C'est la voie lactée pétillante de grains d'argent

Et ce sont les points d'or des constellations,

C'est tout cela qu'on aime,

Dans l'extase des nuits.

Et dans la présence prodigieuse du jour,

La lumière ne vient plus d'une source que l'oeil ne peut affronter,

Elle surgit de partout et victorieusement bafoue les ténèbres  
absentes.

Toutes les plantes et tous les corps et tous les visages se tour-  
nent vers la lumière,

Et resplendissent doucement,  
 Comme un paysage de Corot.  
 L'été en effet, ce ne sont pas les poètes qui l'ont chanté,  
 Ce sont les peintres.

\*  
 \*        \*

L'été, c'est la chaleur de Dieu qui s'épand sur le monde,  
 C'est le Souffle qui s'agite au-dessus des êtres,  
 C'est le Paradis promis, c'est la Lumière au fond des âges.  
 Dieu Lui-même est l'été par excellence.  
 Il est aujourd'hui et il est demain  
 Aussi mûr qu'à l'aurore des temps.  
 Le plus beau symbole de Lui, c'est la saison de plénitude.  
 Lui, il est Plein, éternellement.  
 Il est tout entier à Lui-même donné, en Lui-même reçu,  
 Sans printemps préalable et sans automne où la lumière se  
 dégrade.

\*  
 \*        \*

Été, symbole éternel de Dieu éblouissant,  
 Je t'aime comme on aime cette ondine préférée,  
 D'un amour calme et serein, d'un amour toujours comblé,  
 Je t'aime d'une amitié douce comme la mort.

FRANÇOIS HERTEL

## *Au vieil immeuble de l'Université*

M. Jean Dufresne, ce journaliste brillant et sensible que le grand public connaît mieux sous le pseudonyme de Marcel Valois, nous a autorisé à publier ici le texte d'une agréable causerie qu'il a faite au Cercle Universitaire ces jours derniers. Nous estimons que le sujet traité intéresse le plus grand nombre de nos lecteurs.

Au vieil immeuble de l'Université, rue Saint-Denis, les représentants des quotidiens montréalais avaient un tout petit bureau que le jour éclairait mal, mais où ils se sentaient chez eux puisqu'ils avaient à leur portée un téléphone et, tout à côté, une machine à écrire. Durant une heure ou deux, l'avant-midi ou l'après-midi, selon qu'ils étaient attachés à des journaux du matin ou du soir, ils s'y rencontraient régulièrement. Ils cherchaient ensemble quelle rumeur ils pourraient transformer en nouvelle. De leurs modestes quartiers généraux ils partaient souvent en chasse à travers la maison. A l'occasion ils se rendirent aux immeubles proche de Dentaire, Polytechnique ou des Hautes Etudes.

Ils avaient à surveiller les dates d'examens prochains, les nominations longtemps prévues à l'avance, la venue de visiteurs de marque, les résolutions des assemblées des conseils des facultés comme des commissions universitaires, les remises de diplômes, les soutenances de thèses, les conférences publiques, le choix de nouveaux docteurs honoris causa, le calendrier de toutes les manifestations d'étudiants, les élections de nouveaux directeurs dans tant de corps divers, en plus de l'organisation d'importantes manifestations comme la Messe du Saint-Esprit ou la collation solennelle des grades.

Tous ces événements que les journalistes veulent toujours être les premiers à annoncer, il leur faut ensuite en publier des comptes rendus et souvent les

illustrer de photographies. C'est dire que leur journée terminée ils retrouvaient encore, à table ou au pied d'une chaire, les haut dignitaires, les professeurs et les étudiants.

Au cours des quinze années qui précédèrent l'installation à l'immeuble de la montagne, de 1927 à 1942, ils furent les témoins de multiples événements et tentèrent de se faire le miroir et l'écho des espoirs, des épreuves, des succès, des projets du monde si varié de l'enseignement supérieur et professionnel.

La construction de la nouvelle Université au flanc du Mont-Royal occupa certes le premier plan dans les esprits au cours de ces quinze années, mais le développement et le rayonnement des facultés et écoles firent davantage pour sa réputation. Le grand public lisait peut-être avec plus d'attention les détails concernant le problème de cette construction si longtemps différée par la crise économique ou par la guerre, que les renseignements sur la réorganisation d'une école accédant au titre de faculté, la création d'instituts ou de sociétés venant se greffer sur les organismes existants, le passage de maîtres français venant exposer en quinze ou vingt leçons publiques, le fruit de toute une vie de recherches.

La Commission d'administration passa de longues heures à examiner des plans et des projets, à chercher ou à attendre des subsides. On trouvait plus souvent dans les journaux le résumé de ses délibérations que de celles de la

Commission des études veillant dans l'ombre à l'amélioration des programmes et de l'enseignement.

Afin de pouvoir obtenir à la minute même où ils en avaient besoin des renseignements essentiels, les journalistes devaient s'être fait de longue date des amis sûrs dans tous les départements.

En ayant l'air de causer d'autre chose, que de pièges n'ont-ils pas tendus à ceux ou celles qui leur faisaient une sympathique confiance. Il faut dire que ces paroles ainsi échappées inconsciemment étaient assez habilement traitées par la suite pour que personne ne pût être accusé d'indiscrétion. Il est possible que l'on vit clair à travers l'indifférence apparente des chercheurs de nouvelles et qu'il n'y eut jamais de déclarations involontaires. D'ailleurs on savait à l'Université que l'on pouvait faire confiance aux journalistes et qu'ils avaient l'honneur de la parole gardée. Mais encore fallait-il leur demander de garder le secret. D'autre part le représentant attitré d'un quotidien qui aurait trahi une confiance se serait vu, avec justice, fermer les portes.

Dans maintes circonstances le tact était indispensable. Pendant les tragiques années que vécut l'Université de 1931 à 1941, les pouvoirs publics ne purent, à cause de la crise économique, lui accorder les subsides promis, les travaux durent être suspendus à la montagne, les dettes s'accumulèrent, les revenus s'avèrent insuffisants au fonctionnement de la maison et les traitements se firent attendre parfois pendant des mois. Pour les professeurs et les fonctionnaires donnant tout leur temps à l'Université et n'ayant pas d'autre source de revenus, la situation se faisait pénible. L'opinion publique était alors apathique, sinon hostile à l'Université. Pour réparer cette injustice les journaux entreprirent diverses campagnes de publicité intense, recueillant des déclarations de gens en place, politiciens ou autres, exposant les con-

ditions pénibles dans lesquelles travaillaient les universitaires dont le dévouement et l'enseignement n'étaient nullement atteints par les embarras pécuniaires. Entre-temps on eut recours à divers projets pour remplir les coffres vides et payer les créanciers les plus éprouvés. On se souvient du plan d'assurance. On songea même à une loterie; on fit plus que d'y songer.

Et chaque fois qu'un endossement des banques permettait aux plaies les plus vives d'être sinon fermées du moins couvertes, les journaux le proclamaient avec un plaisir manifeste.

C'est surtout auprès des chefs de secrétariat qu'on allait voir de quel côté le vent portait. C'est eux aussi qui, d'un coup de téléphone, au journal ou dans le bureau cédé aux chroniqueurs universitaires, venait donner le signal attendu d'une décision prise ou d'une arrivée confirmée. Aussi ces derniers ont-ils gardé un souvenir reconnaissant des vastes connaissances de Mlle Germaine Cornez, du sens journalistique de Mlle Aline Sénécal, de la camaraderie réelle de M. Louis-Damien Jasmin, de la conscience scrupuleuse de M. Edouard Provencher.

L'aumonier des étudiants (l'abbé Lucien Pineault, et par la suite, l'abbé Georges Deniger) ouvrait sa porte aux journalistes comme à de grands étudiants et leur communiquait son attachement zélé à la jeunesse.

Des fêtes organisées par les étudiants ont disparu: la pittoresque et si française Parade du début de l'année universitaire, la Revue théâtrale préparée avec enthousiasme et présentée avec un impitoyable sens de la caricature. Restent heureusement les Débats qui donnent l'occasion à de futurs hommes publics de discuter sérieusement des sujets badins. Au sous-sol de l'immeuble de la Faculté dentaire, la maison des étudiants avaient ses spacieuses pièces et ses bureaux. C'était là au-

tant que dans la salle de récréation de la rue St-Denis qu'avaient lieu la mise en nomination et les élections des divers conseils des facultés et écoles. Que de passions cela soulevait!

La venue de maîtres français à l'Institut scientifique franco-canadien constituait, chaque année, un événement d'importance. Sous les auspices de l'une ou l'autre des facultés, des médecins, des philosophes, des juristes, des savants, des psychologues ou des littérateurs apportaient à une élite l'essence de leurs études, de leurs systèmes ou de leurs techniques. Les journalistes étaient parmi les tout premiers à les rencontrer. Aussi chérissent-ils le souvenir, resté net parmi tant d'autres, du professeur Sergent, de Jean Bruhnes, du chanoine Jeanjean, de Paul Hazard, de Gilson et de Maritain. Ce furent des hommes dont le passage parmi nous a laissé des traces et jusqu'à engendrer des oeuvres.

C'est Dalbis qui allait en Europe persuader ces maîtres de venir faire un séjour dans le Québec. Et c'est lui qui se faisait ici leur guide. Beaucoup plus que d'un universitaire, cet homme fort goûté des uns et détesté des autres, donnait l'impression d'être un parfait impresario. Il en avait la faconde, la mémoire et l'assurance. Dans son bureau, perché près du toit, avaient lieu les entrevues avec les conférenciers de l'Institut fraîchement débarqués sur nos rives. Le long escalier qui y menait coupait le souffle aux plus vigoureux journalistes, de sorte que c'est hâletants et bredouillants qu'ils se présentaient devant le professeur étranger. Ce dernier devait parfois prendre pour une admiration tremblante un trouble qui était surtout respiratoire.

Des personnalités universitaires fréquentées ou entrevues au cours de toutes ces années se détachent plus nettement celles d'hommes qui attiraient davantage l'admiration ou l'attention. Il

faut se borner et s'en tenir aux figures les plus en relief.

D'un inaltérable optimisme Mgr Piette vivait dans l'avenir. De l'érection de l'immeuble de la montagne il avait, semblait-il, fait son affaire personnelle. Depuis le jour où le choix de l'emplacement fut arrêté et celui où les premiers plans furent tracés, cet entreprenant n'exista plus que pour l'édifice futur.

Aux heures les plus sombres de la crise économique qui devait interrompre les travaux pour des années, Mgr Piette ne perdit pas confiance et n'eut jamais un mot d'amertume à l'adresse des événements ou des hommes.

La porte de son bureau n'était jamais fermée et tous y avaient libre accès. Possédant à un rare degré le sens de la publicité, Mgr Piette avait toujours quelque déclaration à faire, propre à attirer la sympathie du public. Souvent la visite des journalistes était, précédée ou suivie de celle du trésorier, Oscar Archambault, qui vivait dans son ombre.

Chaque fois qu'il présidait une réunion universitaire Mgr Piette parlait de la marche ou, selon le cas, de la reprise prochaine des travaux à la montagne. Il parlait d'abondance, sans texte. Sa période très longue se tenait si bien qu'il eut été difficile d'en enlever une incidente sans en changer le rythme et la portée. Il faisait le désespoir des journalistes qui tentaient à la fois de résumer sa pensée et de raccourcir sa phrase.

Intellectuel avant tout, historien et critique d'art, Mgr Maurault se révéla un tout autre homme que son prédécesseur. Dès son entrée en fonctions, en 1934, il laissa entendre que l'Université, à son sens, devait d'abord se montrer digne de sa devise, briller par la foi et par la science. Laisant aux administrateurs le soin de vêtir et de nourrir l'Université, le nouveau recteur s'attacha à veiller sur la santé spiri-

tuelle et morale des groupes et des individus qui la composaient. Dans chacune de ses allocutions, il reprend sans cesse, avec tact et sobriété, le thème des responsabilités et les devoirs des professeurs, des diplômés, des étudiants. Il accueillait tout le monde avec courtoisie dans son bureau et daignait souvent faire passer les journalistes, qui sont pressés de nature, avant de plus importants personnages.

On s'aperçut que Mgr Maurault, prêtre exemplaire et parfait homme du monde, cachait une âme et une volonté de chef sous un extérieur aimable et d'élégants propos. Chacun a en mémoire les preuves qu'il en donnait récemment en définissant les qualités indispensables du professeur d'une université catholique, ou encore en protestant devant la Société Royale contre l'obscurité imposée aux fêtes du III<sup>e</sup> centenaire de la métropole.

Le vice-recteur était l'homme le plus fermé et le plus poli qui fût. A toute demande qui lui faisaient les journalistes il référerait au recteur ou au secrétaire général. On l'apercevait du corridor penché sur d'innombrables rapports. C'est à peine s'il levait les yeux pour répondre au téléphone. Mgr Chartier avait mis sur pied l'organisation de la Faculté des arts comprenant les quatre dernières années du cours classique et en avait indiqué la concordance avec le high school et le collège de nos compatriotes de langue anglaise. Il exerçait en plus les fonctions de doyen et de secrétaire de la Faculté des lettres. Effacé, fuyant l'éloquence, le vice-recteur semblait vouloir faire oublier qu'il était un lettré. On n'entendait sa voix qu'à la Messe du Saint-Esprit et à la collation des grades.

La Faculté des sciences a compté deux fortes personnalités, hommes remplis tous les deux d'imagination et d'ambition, doués d'un rare bonheur d'expression, orale, chez l'un, écrite,

chez l'autre: le Dr Gendreau et le Frère Marie-Victorin.

L'éminent botaniste canadien fut à la fois un modèle d'universitaire et un savant d'une indépendance marquée. De ses collaborateurs à l'Institut botanique il fit des disciples qui, à leur tour transmirent à leurs élèves un amour souverain et vivant de la science. Le Frère Victorin avait été l'un des premiers à demander une place plus grande pour la recherche scientifique. Il s'impatientait dans son coin du sous-sol où les rats rongeaient ses herbiers et où l'humidité effaçait les caractères de ses livres. Aussi prit-il en main la destinée de son Institut et il se révéla si habile organisateur qu'il put s'installer au Jardin Botanique bien avant que fut terminé l'immeuble de la montagne.

Grand voyageur et chercheur infatigable, le Frère Victorin inspirait confiance et admiration. Comme s'il eut deviné que sa vie serait écourtée, il déplorait sans cesse la brièveté des mois et des années et se demandait comment rattraper notre retard dans le domaine des sciences naturelles. Aussi joua-t-il un rôle de premier plan dans la création et le rayonnement de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, cette ACFAS aujourd'hui reconnue dans toute la province.

Le Dr Gendreau était le plus recherché de tous les conférenciers du grand amphithéâtre (nom pompeux d'une vaste salle de cours). Brillant vulgarisateur scientifique, il parlait devant un public médusé et nombreux au point de déborder chaque fois dans le corridor. Sa phrase fleurie, son débit chaleureux, sa culture et sa faculté de clarifier les données les plus subtiles de la science lui permettaient de faire tout entrevoir à ses auditeurs. Chacun sortait de la salle persuadé d'avoir appris en trois demi-heures les secrets de la radiologie ou de la cosmologie.

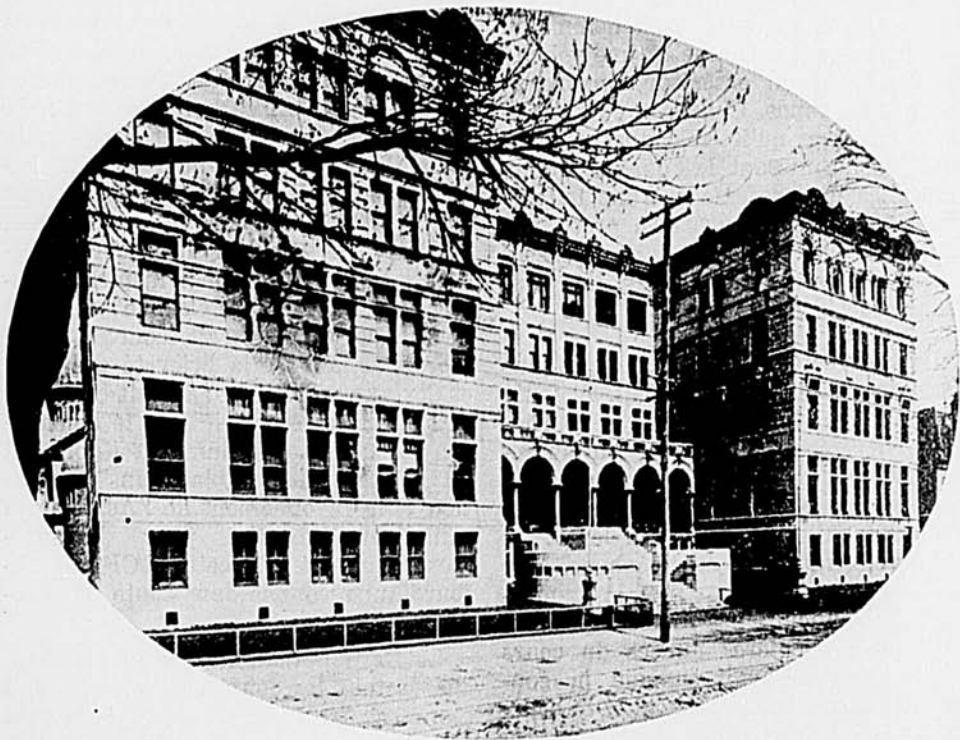
Le directeur de l'Institut du Ra-

dium illustrait toutes ses conférences par des films ou des transparents et parlait dans l'obscurité. Les journalistes allaient donc lui demander un résumé, la veille ou le matin même de la conférence. Tout plein de son sujet, le Dr Gendreau exposait, dans son bureau exigü, les grandes lignes de sa cause.

Expérience toujours nouvelle. Le savant professeur allumait pour eux tous

le réputé radiologiste canadien-français attend encore l'installation définitive de son Institut et de son Hôpital du cancer.

Cachant l'oeil du maître sous le sourire du propriétaire le Dr Dubeau allait du grand salon à son bureau et du dispensaire aux salles de cours dans l'immeuble de la rue Saint-Hubert. Fondateur de l'Ecole Dentaire, le doyen y était attaché comme à sa propre fille.



les feux tournants de son éloquence. Mal leur en aurait pris de préparer ensuite leur compte rendu sans assister à la conférence, car devant le public le Dr Gendreau apportait tellement de variantes à sa présentation que cela en devenait presque une deuxième causerie. Il fallait faire le point entre la répétition générale et la cérémonie publique.

Moins heureux que le Frère Victorin,

A la fois autoritaire et familier, il veillait aux moindres détails du rouage de cette faculté qui était en même temps un hôpital. Il rappelait toujours avec fierté le nombre des étudiants qui venaient de l'étranger s'y inscrire pour en rapporter plus tard un diplôme qu'ils exhiberaient au fond de leur bureau de Bruxelles ou de Port-au-Prince.

Le Dr Dubeau accueillait largement les dentistes de langue française du

monde entier venus assister à de fréquents congrès. Possédant l'esprit d'organisation le doyen de la Faculté dentaire ne ménageait ni sa personne ni son temps. Il fut l'un des fondateurs du Cercle Universitaire.

C'est à titre de secrétaire du bureau d'immatriculation plutôt qu'à celui de vice-doyen et de co-fondateur de la Faculté dentaire que les représentants des quotidiens montréalais rencontraient le Dr Nolin. C'était un artiste, un poète et un philosophe avant tout. Soit qu'il parlât des croquis qu'il avait faits durant les vacances, de ses tournées de conférences en Nouvelle-Angleterre, de questions de littérature ou d'éducation, il apportait à tous ces sujets une fraîcheur d'imagination et un débit nuancé qui en faisaient un causeur émérite. Voilà un homme qui était resté jeune et qui se plaisait dans la compagnie des êtres encore remplis de curiosité et d'intérêt en face de la vie. Distrait et n'ayant aucun esprit pratique, il n'apportait qu'un intérêt modéré aux chiffres qu'il faisait rapidement connaître pour reprendre ensuite le fil capricieux d'une conversation remplie de spirituels aperçus.

Les journalistes ressentaient pour M. Edouard Montpetit une admiration tempérée de chaude sympathie. Il était le conférencier et le professeur qu'ils aimaient le mieux à écouter. Sa pensée claire et ordonnée, la limpidité de sa phrase et la grâce unique de toute sa personne leur paraissaient toujours nouvelles. Ils comptaient comme une faveur rare d'être reçus dans son bureau où avec son sourire lassé, il accompagnait toujours d'un bref commentai-

re d'humaniste la moindre nouvelle. Très pris et recevant beaucoup de visiteurs, il donnait chaque fois l'impression de souhaiter retenir plus longtemps les chroniqueurs universitaires. Avec les années le secrétariat général de l'Université avait réclamé tout son temps et il avait dû abandonner ses cours de droit et des Hautes Etudes pour ne conserver que ceux des Sciences sociales, économiques et politiques.

Tout en causant, il se levait, allait tirer un livre des rayons qui tapissaient les murs de son bureau, évoquait en quelques mots choisis une université étrangère ou une personnalité disparue. C'est lui qui remettait aux journalistes la liste des diplômés en fin d'années, leur faisait connaître les qualifications des prochains docteurs honoris causa, leur rappelait les points importants des délibérations de tant de commissions, universitaires ou autres, dont il était le précis secrétaire. On sortait de chez lui l'esprit et le cœur enrichis, tant il mettait de sa personne, de son esprit et de son cœur dans toutes ses paroles.

En gravissant les marches du noble péristyle de l'immeuble de la Montagne, en ce jour de l'inauguration de la nouvelle université, c'est un peu à l'ancienne maison et à ceux qui y vécurent leurs plus fructueuses années que songeaient non seulement les journalistes qui avaient fait de sa vie la leur pendant tant d'années, mais sûrement tous ceux qui l'avaient habitée à titre d'étudiants, de fonctionnaires, de professeurs, ou de hauts dignitaires.

JEAN DUFRESNE

## *Le petit marchand*

par Réal Benoît

L'auteur de ce conte est un écrivain de talent et d'avenir. Il publiera prochainement aux Editions Parizeau un recueil de récits qui, nous le croyons, obtiendra un succès mérité. M. Benoît, on le verra dans les lignes qui suivent, est plus qu'un bon auteur : un poète.

Il avait dit un jour qu'il serait poète alors que tous les autres disaient vouloir être ingénieur, gendarme ou boueux. La grande personne qui posait les questions avait souri puis demandé : comment feras-tu ? Le futur poète avait répondu : Je ferai comme mon père. La grande personne qui savait sans plus que le père en question était depuis toujours marchand de son métier avait souri, un sourire que l'on peut facilement imaginer.

Et qu'est-ce qui fut fait ? Le fils du marchand fit comme il avait dit, c'est-à-dire qu'il fit comme son père. Qu'est-ce que son père faisait ? On va vous le dire.

Est-ce qu'on n'est pas déjà entré dans sa boutique ? Est-ce qu'on n'a pas déjà dit un jour en sortant de son magasin : Ce marchand a sûrement déjeuné avec les anges aujourd'hui et une deuxième fois et une troisième fois et toujours ainsi de fois en fois jusqu'à ce qu'on dise : Cet homme a bien sûr avalé le paradis...

Eh oui ! bien sûr !

Le marchand est dans sa boutique, il se lève, se rassoit, se relève ; Bonjour, monsieur, bonjour madame, ce sera comme vous voulez... et il leur donne son drap noir le meilleur et sa dentelle blanche la plus délicate. C'est pour leur fils reçu dans les ordres qu'il se dit, que Dieu l'aide ! Et il se rassoit, puis : C'est mon plus beau tapis mademoiselle et bonjour et revenez... C'est pour son mariage, pense-t-il, c'est une belle fille, que son mari ait toujours grange pleine, c'est mon désir... et puis... et puis, avec les Bonjour Monsieur, Bonjour Madame, c'est la vie qui passe, la vie belle et simple que le marchand impose doucement au village, aux gens, aux choses, à lui-même et chaque soir de chaque journée il dit à son fils : Simon, il faut être poète.

Et Simon commence bientôt de dire en lui : Bonjour Madame, et d'enchaîner : Ce sera, vrai, le plus bel enfant du canton... et voilà, je suis poète. Mais c'est tout.

Et la contemplation, qu'est-ce qu'on en fait ? Mais c'est elle qui donne les belles images, puis avec les belles images, les belles ressemblances et les belles idées, n'est-ce pas, Simon ?

Et Simon se rasseoit : Oh ! les belles étoffes et la belle mariée à la noce ! Et Simon se lève : Que c'est beau l'amour !

Cher Simon et cette petite boîte à musique et ce petit violon, n'est-ce pas Mozart, le brave petit Mozart tendre et enjoué : J'écoute, je suis ravi, le bel accord, la vie est belle !

Aimable Simon qui voit les nuages, le lac et le ciel à travers les paroles usées du vieux pêcheur et ses mains d'écaillés de poissons et sa moustache qui dépasse : La belle patrie que notre lac, notre plus cher trésor de souvenirs... Eh ! bien, ne suis-je pas poète ? Et dites-moi, Monsieur, y a-t-il deux Simon comme moi ? Ou y en a-t-il mille ? Pouvons-nous vraiment, Monsieur, fonder une association ?

Pourquoi me vousoyer, Simon ?

Est-ce qu'il n'y a pas un Simon unique qui en contient mille autres, qui renferme tout le bourg quoi !

Silence ! Je dois m'arrêter.

Simon, ton père vient de mourir. Je le sais, il est mort il y a deux instants, les nuages n'ont pas eu le temps de se préparer deux mots de condoléances et une petite bordure noire. Ne pleure pas, Simon. Ton père sera le premier président à sa retraite de ton Association.

Ne pleure pas, en plus des génies, les larmes goûtent le sel. Un goût âcre, si âcre...

Cher Simon : Bonjour Mademoiselle... Non, le noir ne va pas... Doré, doré comme vos mains, comme vos yeux...

## L'école des arts graphiques

Pour une fois, nous battons la marche dans le domaine de l'enseignement au pays de Québec. En effet, l'Ecole des Arts Graphiques est considérée par de nombreux experts étrangers comme le modèle du genre. M. Philippe Beaudoin, le directeur de cette institution destinée à ouvrir de brillantes carrières à nos jeunes gens, expose dans le présent article le fonctionnement et le but de l'Ecole.

### Introduction

Qui dit *arts graphiques* dit arts du livre et du journal, arts des écritures sous toutes les formes possibles et imaginables, arts de la composition typographique manuelle et mécanique, arts des presses à platine, cylindriques et rotatives, arts des belles couvertures et reliures de cuir, arts de la dorure sur tranche et du titre, de la mosaïque, de la maquette, de tous les arts qui révèlent à l'homme par des signes conventionnels, avec tous leurs revêtements auxiliaires, la pensée créatrice sous les aspects humbles ou sublimes qu'elle sait prendre.

Pour une troisième fois, l'Ecole des Arts Graphiques a ouvert ses portes aux élèves venus de nos Ecoles primaires supérieures.

D'aucuns, habitués aux procédés lents et coûteux de jadis, se sont étonnés et déclarés stupéfaits que l'Ecole prennent ses élèves parmi les gradués de nos Ecoles primaires supérieures. Ils ont réussi, prétendent-ils, avec une instruction des plus ordinaires à se faire une place honorable dans un métier ou dans des métiers qui ne demandent après tout qu'une longue pratique de l'atelier, l'esprit de travail et la conscience professionnelle.

Sans doute, rien ne remplacera l'énergie, la conscience et la volonté d'arriver. Mais aujourd'hui, ce n'est plus assez. Il faut davantage et beaucoup

d'avantage. Dans l'industrie de l'imprimerie, certains problèmes pratiques et de tous les jours ne peuvent recevoir une solution intelligente et avantageuse que si on est au fait des données de la chimie et de la physique en ces domaines. Un élève qui n'a pas fait sa douzième, fût-il intelligent et travailleur, ne saura suppléer à son manque de connaissances. S'il est un être extraordinaire, il s'enfermera dans sa chambre — à condition que les circonstances de sa vie familiale le lui permettent — et étudiera de peine et de misère les volumes de science chimique et physique. Qui osera demander une telle abnégation continue à un enfant ordinaire? D'autres l'ont fait dans le passé! Dans le passé, oui, où la concurrence était moindre et exigeait moins de préparation subconsciente pour réussir.

D'ailleurs un point de vue plus grave s'intercale ici, point de vue partagé par tous les éducateurs, et qui est celui-ci: il faut un certain degré de maturité d'esprit pour saisir certains problèmes. L'expérience de trois ans nous permet déjà d'affirmer que certains aspects de nos métiers, et pourtant l'Ecole n'a touché que les métiers de base jusqu'à ce jour, sont au-dessus de la portée d'esprits formés dans la septième ou la neuvième année. Il faut un certain développement pour s'exercer à la maquette de livre ou de journal, pour déterminer le prix détaillé de tel travail d'imprimerie depuis la compo-



*La bibliothèque*

sition typographique jusqu'à sa présentation sous sa forme achevée. Un élève qui est encore ballotté par la crise de l'adolescence n'est pas encore prêt à juger avec sûreté des conditions du beau et du bien fait. En douzième année, la plupart de nos jeunes gens, c'est du moins notre expérience, ont déjà acquis une certaine manière de réfléchir qui est susceptible d'être transformée: l'arbre n'est déjà plus en fleurs, et ses jeunes fruits avancent vers la maturité.

L'Ecole veut tout d'abord former des artisans compétents et cultivés, leur permettant ainsi d'aspirer tôt aux postes supérieurs auxquels ils ont réellement droit en raison de l'enseignement que nous leur dispensons. Il est aussi difficile de devenir un *Maître Imprimeur* qu'il l'est de devenir un grand savant ou un grand médecin. Ce maître imprimeur sera peut-être un chef d'industrie sans égal, un maquettiste de génie, un estimateur ou un commis-papetier précieux, un ingénieur de machines d'imprimerie qui inventera ou perfectionnera pour le plus grand bien du monde entier. Il le sera peut-être, disons-nous, si vous ne lui interdisez pas par un faux point de départ d'y prétendre et d'y parvenir. L'Ecole croit que la douzième est le seul véritable point de départ. Aussi a-t-elle organisé en conséquence ses examens d'entrée et tout son système d'enseignement.

### *Examens d'entrée*

Les examens d'entrée de l'Ecole des Arts Graphiques sont de deux genres. Il y a les examens scolaires; il y a les examens médicaux et psychologiques.

Les examens scolaires sont établies strictement d'après les programmes de la Commission scolaire de Montréal. Ils sont une révision complète des matières suivantes: français et anglais au point de vue orthographique, au point de vue grammaire; mathématiques né-

cessaires à la compréhension des problèmes surgissant dans les ateliers. Cette révision permet d'apprécier le degré d'instruction de l'élève, de le juger et de trouver ses points forts et ses points faibles. Ces examens ne sont pas des éliminatoires. Un examen spécial de culture générale fait voir l'éducation et la formation scientifique, musicale, historique, sociale où il s'est élevé. Evidemment une note inférieure à 60% ne permet pas à l'élève de pousser plus avant.

Les examens scolaires sont complétés par d'autres examens, médicaux et psychologiques. Ceux-ci ont été adaptés à nos métiers. Psychologiques, ils étudient divers aspects humains indispensables à une bonne réussite. Ainsi l'on s'assure de la perception rapide de l'oeil et de l'esprit, de la perception des formes spatiales, essentielle à qui veut composer une page typographique équilibrée, ou bien bâtir un dessin d'annonce ou une décoration balancée en reliure-dorure. D'autres points de vue, tels que la manutention et le daltonisme, sont étudiés. Certains défauts psychologiques interdisent l'entrée à nos métiers, sous peine de faillite irrémédiable.

Les examens médicaux portent surtout sur les yeux, les poumons et les reins. Près de 18% de nos ouvriers meurent avant 30 ans de tuberculose, parce qu'ils sont entrés dans une section du métier où des poumons faibles peuvent être affectés si on ne prend pas les précautions indispensables. Dans l'imprimerie, on emploie beaucoup le plomb; or, celui-ci affecte directement les reins faibles ou malades, et le saturnisme n'est pas une maladie imaginaire. Quant aux yeux, leur emploi est continu. Impossible de faire le moindre travail sans les utiliser dans des exercices persistants et minutieux. La moindre faiblesse non corrigée devrait donc éloigner le myope de nos ateliers.

Tout ce travail de fouille médicale et psychologique, l'Ecole peut le faire fa-



*La linotype*

cilement, beaucoup plus qu'un patron ou un chef d'entreprise même très charitable peut espérer l'accomplir. L'École le fait volontiers parce qu'elle sait toute l'importance inexprimable du contitionnement humain dans la tâche bien accomplie.

### *L'École telle qu'elle est*

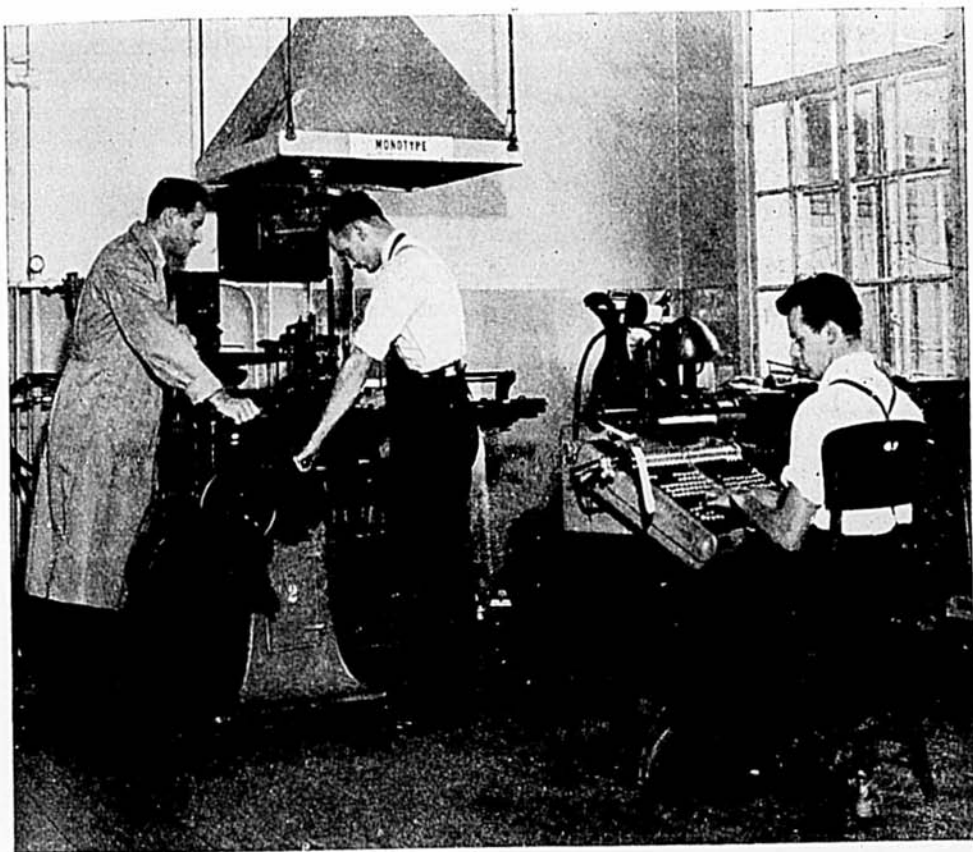
De l'avis de toutes les compétences canadiennes et étatsuniennes, l'École des Arts Graphiques de la Province de Québec, telle qu'elle est aujourd'hui, est déjà beaucoup avancée vers la solution des problèmes de l'éducation industrielle en imprimerie que toute autre école d'Amérique. Bien plus, on l'imite de tous côtés. Le prospectus des cours de l'École a été étudié par les autorités compétentes des autres provinces canadiennes et a été adopté. Toronto a daigné nous emprunter nos vues et se préparer à les mettre à exécution. La législature de New-York a voté la somme de \$5,000,000.00 pour l'établissement d'une école semblable à la nôtre. Québec, si décriée en la sphère de l'éducation, est ici à la tête. Ce n'est pas nous qui le disons. C'est Toronto et M. Ch. Conquer-good; c'est Winnipeg et M. le Ministre Marcoux; c'est Vancouver et le dernier Congrès des Imprimeurs canadiens; c'est Niagara Falls au Congrès international des Craftsmen.

En ce moment, notre École comprend deux séries de cours corrélatifs: cours théoriques, cours pratiques ou d'atelier. Les cours théoriques sont ceux du français des imprimeurs, l'anglais des imprimeurs, l'histoire des arts graphiques, la sociologie, la comptabilité, l'arithmétique appliquée, l'estimation et le prix de revient, la chimie et la physique appliquées, le dessin et la gravure. Les cours d'atelier sont ceux de typographie manuelle et mécanique, de reliure-dorure, des presses. Ces cours d'atelier sont strictement individuels, gradués d'après les normes d'exigence de nos métiers, grâce à l'expérience de professeurs

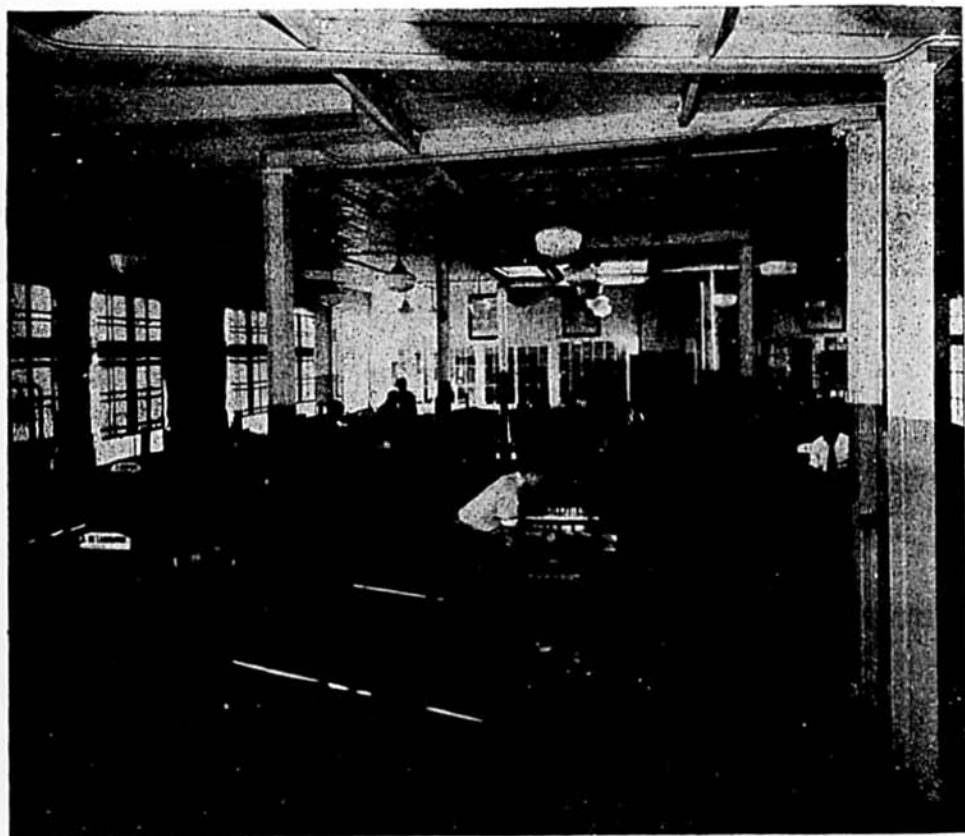
venus des métiers et à leurs études continues dans les manuels, revues et livres qui traitent de nos arts.

Tout cela est échelonné sur trois ans ou quatre ans. La première année, pour tous les élèves, est de choix vocationnel. Tous passent, dans les premiers six mois, dans les trois ateliers fondamentaux de typographie manuelle, de reliure manuelle, de presses à platine. S'ils manifestent des aptitudes suffisantes, on leur permet de continuer; sinon, on leur demande d'aller ailleurs. Ce même cycle d'atelier, parcouru une seconde fois, autorise à la fin de l'année, un choix raisonné et judicieux, guidé par le résultat des rapports mensuels venus des ateliers et par les mille et une observations cueillies au cours de l'année.

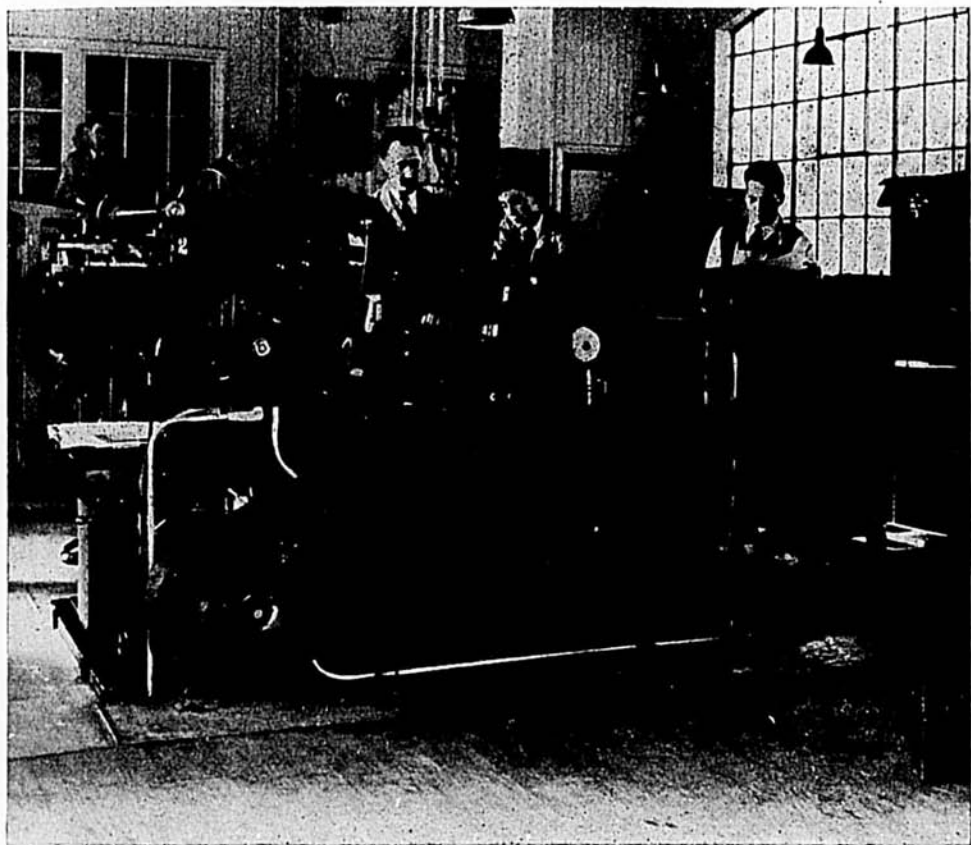
Une fois le choix fait, l'élève s'embarque pour la grande aventure: apprendre un métier. Il se spécialise. Il est assez mûr d'ailleurs pour le faire, n'étant plus une cire molle telle qu'à treize ou quatorze ans, mais un être déjà assagi pour un début d'expérience. Il se spécialise, et la durée de ses études dépend en grande partie de lui-même et de son application. Certains font en deux ans ce que d'autres n'accomplissent qu'en plusieurs années. L'élève aux Arts Graphiques, par son circuit deux fois répété de la première année, a acquis une vue totale de nos métiers, une vue interdite la plupart du temps aux apprentis des ateliers; il se spécialise donc à bon escient, comprenant au passage les relations que son métier propre peut avoir avec tous les métiers qui lui sont connexes. Typographe au courant, en gros, du travail du pressier, il épargnera à celui-ci une fatigue supplémentaire, et il songera de même au relieur. Pressier, il pourra corriger au passage certaines défaillances du typographe, et préparer au relieur, un travail plus facile et plus rémunérateur pour le patron et, en définitive, pour lui.



*La monotype*



*L'atelier*



*La presse*

(suite de la page 28)

Tout cela exige un élève plus mûri, plus avancé que l'enfant venu de la 9e ou de la 7e. Quelques exceptions involontaires à notre règle de la 12e, nous ont appris déjà le trop bien-fondé de cette observation. Disons que l'expérience eut plutôt des résultats négatifs.

### *L'Ecole de demain*

L'Ecole a des vues très grandes pour demain. Soit par ses cours du jour préparatoires à toutes les branches de notre industrie, cours pour les élèves réguliers, soit par ses cours du soir donnés aux compagnons déjà plus âgés et engagés dans la pratique quotidienne de l'atelier, elle aspire à donner à l'Imprimerie de pleines et parfaites compétences, et cela dans tous les domaines possibles.

L'Ecole possède à l'heure actuelle un centre de documentation assez considérable. Elle met à la disposition de ses élèves plus de 850 volumes techniques français et anglais sur nos métiers. Ces livres sont aussi prêtés, moyennant l'observation des conditions ordinaires à toute bibliothèque, aux gens de l'imprimerie qui veulent les consulter. Un bon nombre de revues techniques complètent cette mine ouverte à tous ceux qu'intéressent les arts graphiques.

Des cours français par correspondance sont également en préparation et nous espérons ainsi pouvoir répondre très prochainement aux nombreuses demandes venues de tous les coins de la province et qui, pour quelque temps, seront le seul moyen possible de satisfaire les désirs de toutes les personnes vraiment intéressées à s'initier et à se perfectionner dans tout les métiers graphiques.

Peu à peu, à mesure que l'espace pour s'agrandir lui sera accordé par la libéralité du gouvernement, elle ajoutera section à section, jusqu'à l'établissement des seize (16) sections où

peuvent s'enseigner les arts graphiques: huit métiers de l'impression en relief, deux métiers de l'impression en creux, trois métiers de l'impression à plat, trois métiers de la confection des livres ou journaux.

Ce n'est pas tout. L'Ecole a déjà commencé une enquête sur les états et besoins actuels et futurs des métiers et arts de l'imprimerie. Cette enquête interrogera le passé, verra les déficiences à améliorer dans son propre système par les bons points de jadis, dressera des statistiques sur les résultats des anciens systèmes d'apprentissage d'Europe et d'Amérique, étudiera les conditions présentes, appliquant les meilleures méthodes psychologiques modernes à cet effet. Ce travail, déjà entrepris, sera confié tout à fait au laboratoire de recherches scientifiques qui sera sous peu établi dans l'Ecole. Outre ces travaux spéculatifs aux ramifications éminemment pratiques cependant, le laboratoire aura un personnel compétent à sa disposition pour répondre à tous les problèmes posés par l'industrie; problèmes d'atelier, problèmes de comptabilité, problèmes de corrections, problèmes artistiques, mécaniques, financiers. Au meilleur de leur connaissance, les spécialistes du laboratoire des recherches répondront. Tout cela, et bien d'autres activités, telles que cours spéciaux, composition d'ouvrages techniques, d'articles de revues, expériences diverses dans les domaines scientifiques, seront du ressort du laboratoire futur de notre Ecole des Arts Graphiques.

Voilà quelques aperçus succincts sur l'Ecole des Arts Graphiques de demain. Dans un avenir assez prochain s'ouvriront dans diverses villes de la province des succursales de l'Ecole établie à Montréal, où des cours moins poussés seront donnés, cours d'atelier exclusivement. Les élèves plus doués seront dirigés vers l'Ecole de Montréal où un

(s.v.p. lire la suite en page 35)



*La reliure*





*La dorure*

(suite de la page 32)

système de bourse leur permettra d'étudier à la façon des élèves du jour et de devenir eux aussi des artisans de premier choix.

### *La réhabilitation des soldats*

Une réalisation actuelle de l'École, et qui ne peut que se développer de plus en plus d'ici deux à trois ans, ce sont les cours de réhabilitation pour les vétérans de la guerre actuelle.

Aux vétérans de la guerre qui étaient déjà dans nos métiers avant la guerre, l'École offre présentement un cours plus ou moins long, selon les besoins individuels du vétéran, pour lui permettre de retourner à son ouvrage original aussi compétent, sinon plus, qu'il ne l'était jadis.

Aux vétérans qui n'étaient pas dans nos métiers avant les hostilités, l'École donne la facilité d'y entrer de la même façon que les élèves réguliers du jour, suivant les mêmes conditions que ces élèves plus jeunes. Toutefois, pour ces vétérans, l'on supprime l'année d'orientation, sans tout de même supprimer les tests psychologiques ou autres. L'École croit que ces hommes, qui ont combattu, sont assez mûrs pour ne plus courir une aventure quand ils choisissent leur futur genre de vie.

Déjà l'École a reçu des vétérans des deux sortes, et déjà elle en a retourné à l'industrie de la première espèce. Ceux-ci font-ils bien, font-ils aussi bien qu'ils

faisaient jadis, feront-ils toujours aussi bien ou même bien, c'est là le problème de l'avenir, problème impossible à résoudre d'avance et que seule la multiplication des cas nous permettra d'affronter. Jusqu'à présent, les patrons ne se sont pas plaints des vétérans passés par l'École.

### *Conclusion*

Qu'on nous pardonne ces longues lignes sur l'École des Arts Graphiques. Pour en faire voir toute la complexité, pour illustrer les problèmes qui l'assaillent, pour défendre jusqu'à un certain point ses théories d'éducation, il était nécessaire d'être long. Une visite à l'École actuelle et des entretiens avec le personnel permettraient sans aucun doute d'en avoir une idée plus juste et plus compréhensive, avec moins d'ennuis.

L'École des Arts Graphiques, depuis ses origines, sent autour d'elle de nombreux courants de sympathies, sympathies des maîtres-imprimeurs qui ont compris leurs intérêts propres et désirent en même temps voir s'élever le niveau de l'industrie; sympathie des syndicats et des unions ouvrières à qui la dureté de la vie a appris à voir le bien où il se trouve. Cette sympathie lui est un encouragement à mieux faire, pour le plus grand bien des fils d'ouvriers et de maîtres, son devoir d'éducation dans le grand et noble art de l'imprimerie.

PHILIPPE BEAUDOIN

## *Le dossier de Sarrut*

par Alfred Max

La direction d'Amérique Française a le plaisir d'inaugurer avec le roman de M. Alfred Max la publication par tranches de grandes oeuvres d'imagination inédites. L'oeuvre de M. Max, écrite au cours de la guerre, s'inspire de faits dont l'importance fut extrême pour l'avenir de la France au cours de ces derniers temps.

Lorsque Georges Sarrut fut trouvé mourant dans le train, entre Les Aubrais et Juvisy, à quelques minutes à peine de Paris, il murmura au conducteur qui lui passait les mains sous les épaules afin de le soulever, tandis qu'un passager s'affairait à lui saisir les jambes; il murmura qu'il avait, parmi les papiers dans sa serviette de cuir, un manuscrit. Il s'agissait d'un journal personnel qu'il désirait que prît le conducteur pour le passer dans la zone inoccupée et le faire parvenir à sa femme, dont l'adresse se trouvait dans son portefeuille. Le moribond parlait dans un souffle, faisant signe au conducteur de se rapprocher davantage, de crainte que l'autre personne n'entendît; et le conducteur se penchait avec attention, afin de recueillir ces derniers mots d'un homme qui, si jeune, avait déjà une telle réputation.

L'attitude de Sarrut révélait beaucoup d'angoisse. Mais il ne s'agissait point de la peur de la mort. C'était plutôt la crainte que cet ultime dépositaire d'un message d'une suprême importance ne trahît la confiance que lui, Sarrut, devait mettre en cet homme à cause de circonstances imprévues. Les yeux du mourant ne voyaient déjà plus qu'à travers un voile; le conducteur paraissait maintenant loin, très loin. La souffrance que trahissait la face de Sarrut venait de l'effort pour régler sa vue

à cet éloignement, pour voir si les traits du conducteur étaient bien ceux qu'il souhaitait désespérément discerner: francs, sincères, sérieux; ceux d'un homme qui accomplirait ce qu'il demandait.

Le conducteur était, de fait, un homme très jeune, grand et mince, au visage ardent; un visage sérieux, sincère et franc. Sarrut eût-il pu le voir en des circonstances normales, il eût compris que son message serait délivré; mais il ne parvenait vraiment pas à le distinguer. C'est pourquoi il était rempli d'angoisse. Sa vue s'obcurcissait de plus en plus. Il murmura enfin: "Important, vous comprenez... très important... vous le ferez". Ces trois derniers mots avaient l'intention d'être interrogatoires; mais il ne parvint pas à élever la voix suffisamment pour l'intonation voulue; aussi résonnèrent-ils comme un ordre.

Mais le conducteur comprit parfaitement la volonté du mourant. Cette scène lui faisait souvenir de ce jour de juin 1940, près de Lisieux, alors que son lieutenant était mort dans ses bras, presque de la même façon. Il l'avait porté jusqu'à la maison la plus rapprochée, uniquement pour constater sa mort. On l'avait décoré pour sa bravoure; seulement tant de gens avaient été décorés pour bravoure, que le gouvernement de Pétain décida de confisquer

toutes les médailles gagnées sur le champ de bataille, puis de les redistribuer avec plus de discernement; on lui avait donc retiré sa croix et elle ne lui fut jamais retournée. Et maintenant, il écoutait ce que le moribond avait à dire. Il fit un geste d'acquiescement de la tête, signifiant qu'il ferait tout ce qu'il pourrait. "Oui, le portefeuille, puis le journal dans la serviette. Je le ferai, je le jure." Mais il avait prononcé inutilement ces mots solennels, car l'autre était mort.

Il s'écoula plus de deux jours avant que le conducteur entreprit de lire le message. Ils avaient dû transporter le cadavre à l'autre bout du wagon, et la police était montée à bord. Le train avait été retardé deux heures tandis qu'on fouillait chaque passager; et le conducteur lui-même avait dû répondre à une foule de questions. Deux voyageurs, dont l'un portait un revolver, avaient été détenus, et le train avait continué ensuite jusqu'à Paris. On vint chercher le mort et son bagage; cependant, c'était le conducteur lui-même qui avait transporté les effets de l'homme assassiné, de son compartiment jusqu'à l'extrémité du wagon. Il avait soigneusement choisi le bon moment, avait saisi le manuscrit et l'avait caché, après qu'il eût lui-même été fouillé par les agents.

Maintenant, il le portait dans sa poche. Ce manuscrit était heureusement de dimensions restreintes: un paquet de petites feuilles détachées, couvertes d'une écriture à l'encre bleue; l'écriture nerveuse d'un intellectuel. Mais le conducteur ne se sentait pas en sûreté avec ce document dans sa poche. Alors, tandis que le train avait repris son voyage vers Paris, il l'avait caché dans le cabinet de toilette, où l'on serrait les serviettes propres, et dont il était seul à posséder la clef. Il l'avait placé entre deux serviettes propres, et laissé là.

Lorsque le train atteignit Paris, il faisait sombre. Le conducteur vaqua à sa besogne, puis il s'en alla par les rues

obscurcies de Paris. Son train ne partirait pas pour Moulins, dans la zone inoccupée, avant le lendemain matin. Il emprunta une bicyclette à un camarade et pédala de la gare d'Austerlitz, par les quais le long de la Seine, jusqu'à 22 quai Malaquais. Là, tenant sa bécane par le guidon, il acheta le journal du soir. Même dans l'obscurité, il pouvait en lire les manchettes. Elles parlaient déjà du meurtre. Georges Sarrut, chef de cabinet de Boissieu, ministre d'Etat du gouvernement de Vichy, avait été tué. Le conducteur émit un son bref, qui n'était ni un rire, ni un cri; une résonnance qui voulait dire: "Vous, les messieurs de la presse, vous croyez savoir quelque chose, n'est-ce pas?" Puis il pénétra au quai Malaquais pour y passer la nuit. Sa maîtresse, une fille de deux ou trois ans son aînée, une fille très blonde et très tendre, y habitait.

Le conducteur ne dormit pas bien, même après avoir bien caressé. Il voulait se confier à sa compagne, mais ne parvint pas à décider exactement ce qu'il devrait dire, ni jusqu'où il devrait aller dans ses confidences; il ne dit donc rien du tout, ayant une forte volonté. Tôt le lendemain matin, il était de retour à la gare d'Austerlitz, et buvait un triste mélange de café ersatz, tout en grugeant un quignon de mauvais pain.

Le train de 8 h. 30 était sévèrement surveillé. Boissieu, le ministre d'Etat dont Sarrut avait été chef de cabinet, était arrivé à Paris le soir précédent; aussitôt il avait appris la mort de ce dernier. Il avait passé la nuit dans la grande cité, conférant avec la police, avec la Gestapo, avec quelques-uns de ses collaborateurs. Maintenant, il prenait le train du matin pour Vichy. Il était dans le compartiment voisin de celui que Sarrut avait occupé. Des policiers en civil emplissaient le wagon. Lorsque le conducteur prit son poste dans le train, on lui dit que Boissieu était reparti. Il reviendrait probablement à 8 h. 30 précises, selon son habi-

tude; il avait insisté pour voir le conducteur qui avait le premier découvert Sarrut baignant dans son sang.

Cette perspective rendit notre homme légèrement mal à l'aise. Il n'avait jamais parlé à personne occupant un poste aussi élevé que celui de Boissieu. Comment parlait-on à un ministre d'Etat? Devait-on le nommer Monsieur le ministre, ou simplement Monsieur? De pareils problèmes n'existaient pas dans l'armée. Il avait déjà parlé à un général venu visiter sa caserne; on l'avait placé près de l'entrée, juste à la suite des officiers et des sous-officiers, parce qu'il était le soldat le plus grand et le plus représentatif, qu'il était bel homme et bien élevé, qu'il avait l'air mâle et puissant, que son uniforme était toujours impeccable.

Le général aimait voir de jeunes hommes élégants; aussi on avait trouvé diplomatique que le conducteur arrêtât son regard immédiatement après son entrée dans la caserne. En fait, le général l'avait à peine remarqué. Il avait inspecté la chambrée très rapidement; mais sur le point de partir, il l'avait regardé dans les yeux, avait souri et lui avait demandé si tout allait bien? Le conducteur avait répondu comme on le lui avait prescrit — son sergent l'avait fait recommencer plusieurs fois — que tout était très bien, mon général, oui mon général. Le général était parti, et longtemps l'on répéta la bonne blague que le conducteur était son ami intime. C'était vraiment très facile de parler avec un général et de se sentir son ami. Mais le conducteur se croyait perdu avec un ministre d'Etat. Par ailleurs, Boissieu était de l'espèce d'homme dont on entendait beaucoup parler par le temps qui court. Boissieu le "collaborationiste" insistait pour une collaboration toujours plus grande avec l'Allemagne. Il venait souvent à Paris, et ses voyages soulevaient bien des rumeurs. Boissieu était du camp de Laval, de Déat, de Doriot, cherchant constamment à attirer da-

vantage le Maréchal vers Hitler. Le conducteur n'était pas sûr d'avoir envie de parler ou de voir Boissieu. Mais que pouvait faire un conducteur, un conducteur qui avait le premier découvert un moribond dans un compartiment, lorsque la police lui disait qu'un ministre d'Etat désirait le voir? Naturellement, le conducteur verrait le ministre d'Etat et s'en tirerait le mieux possible.

Les aiguilles de l'horloge, à la gare d'Austerlitz, marquaient 8 h. 30. Le train s'ébranla et Boissieu, qui venait juste d'y monter, marchait de long en large dans son petit compartiment, fumant des cigarettes anglaises qu'il obtenait par la Suisse. Il demanda que le conducteur vint le voir. Boissieu ne regarda pas le conducteur lorsqu'il entra, mais le conducteur regarda beaucoup Boissieu. Ce dernier finit par se rendre compte de cet examen; mais il prit pour acquis que ceci signifiait que ce jeune homme devait être frappé de respect et d'admiration pour lui, Boissieu. En réalité, le conducteur braquait les yeux sur lui pour bien se souvenir de ce qu'avait l'air un champion du "collaborationisme". Boissieu demeura silencieux durant quelques secondes, puis demanda brusquement: "Vous a-t-il dit quelque chose?" D'une façon ou d'une autre, cette question révolta et dégoûta le conducteur. Il lui eût été impossible d'expliquer pourquoi, mais il se sentit submergé de répugnance. C'est pour cette raison qu'il répondit froidement: "S'il avait parlé, je ne le dirais pas de toute manière". A cette réponse, Boissieu redressa la tête. Il revisa son opinion. Après tout, ce jeune homme était un être humain; mieux valait s'attacher au problème d'une autre façon.

—Asseyez-vous, dit-il, et excusez-moi. Je suis un peu nerveux, depuis ce qui est arrivé à mon ami. C'était un homme d'une très grande valeur. Je veux essayer de découvrir qui l'a tué, et pourquoi. Vous l'avez vu juste avant qu'il mourût. Je ne vous demande pas

de me répéter ce qu'un mourant vous a dit; cela ne me regarde pas. Je voudrais savoir si, en ses derniers instants, il aurait divulgué quelque chose qui puisse m'aider, moi son ami le plus intime et le plus influent, à venger sa mort. Vous comprenez sûrement mes intentions. A-t-il murmuré quelques mots de nature à nous guider? C'est tout ce que je veux savoir."

Le conducteur se sentait ému, mais il maîtrisa tout de même sa langue. "Il a parlé, M. le ministre, dit-il; mais il le faisait difficilement. Je n'ai pu saisir tout ce qu'il a dit. Je ne crois pas qu'il ait parlé de son assassin du tout. Il parlait de sa femme."

—Il n'a rien dit sur lui-même, sur les motifs de sa visite à Paris?" demanda Boissieu.

Le conducteur crut qu'il s'ierait ici de laisser quelques secondes s'écouler, comme quelqu'un cherchant à se souvenir; après quoi il répondit négativement.

—"Il ne m'a pas mentionné, ni la France, ni le Maréchal, ni les Allemands?" demanda encore Boissieu.

—Non", dit le conducteur. Mais il sentait sa volonté vaciller. Si Boissieu revenait à la charge, pourrait-il s'empêcher de dire: "La seule chose qu'il a dite fut..."

Boissieu sentit une certaine indécision, et il insista: "Allons, vous m'avez dit qu'il vous a parlé avant de mourir. C'est peut-être très important, très important." Les mots mêmes qu'avait employés l'homme assassiné!... Le conducteur se sentit rougir et davantage mal à l'aise.

—Tout ce dont je me souviens, M. le ministre, c'est que juste avant de rendre le dernier soupir, il a prononcé les mots que vous venez de dire. Il a dit que c'était très important, très important et que je devrais le répéter à sa femme.

Boissieu n'était pas encore satisfait. Le mourant n'avait-il pas indiqué par des gestes ce qui était important, de-

manda-t-il: "N'a-t-il pas indiqué sa serviette, ou l'une de ses poches?" et comme le conducteur ne répondait pas, cherchant à simuler celui qui fouille dans ses souvenirs, Boissieu ajouta: "Il ne vous a rien remis pour sa femme, n'est-ce pas?"

Ceci sauva le conducteur. Il allait presque tout avouer. Mais cette question était maladroite. De nouveau, il se sentit dégoûté et soupçonna que le ministre ne s'intéressait pas tant à son ami décédé qu'à son propre sort. Peut-être Sarrut portait-il des documents pouvant compromettre Boissieu? Possible que ce fût cela... Oui, c'était CELA. Ces papiers ne se trouvaient pas dans les bagages du mort, et Boissieu en ressentait de l'angoisse. Il ne savait pas qui les avait trouvés et cachés — soit la police française, soit la Gestapo, soit même le conducteur si Sarrut les lui avait confiés. C'était très clair maintenant.

Le silence du conducteur devenait dangereux; il semblait acquiescer à ce que Boissieu venait de lui suggérer. Le conducteur secoua la tête, regarda Boissieu dans les yeux, et prononça: "M. le ministre, je jure que la mort ne m'a rien remis. Je le jure. Et vous devez savoir que l'on m'a fouillé aussitôt après la découverte du cadavre par la police."

Boissieu sembla convaincu. Il parla au policier en civil qui s'était tenu à la porte du compartiment durant l'entrevue: "Vous allez faire fouiller ce train. Que l'on examine chaque siège, que l'on regarde sous les tapis, dans les cabinets de toilette. Ne négligez pas le moindre recoin."

—Mais, M. le ministre, nous avons déjà fait cela hier soir", dit l'homme.

—Qu'importe, faites-le encore", dit Boissieu. Et il ferma la porte derrière le conducteur, qui était sortit en se sentant légèrement malade.

Toute la matinée, le conducteur accomplit ses fonctions comme un automate. Il songeait à son manuscrit, entre deux piles de serviettes propres. Les chances étaient à peu près égales qu'on

le trouvât, ou point. A peu près égales, car le policier n'avait pas semblé apprécier l'idée de Boissieu, et c'était très possible qu'il ordonnât des recherches juste pour la forme. D'un autre côté, s'il commandait des recherches complètes, on demanderait au conducteur d'ouvrir le placard et on découvrirait le manuscrit. Et alors? Le conducteur risquait de se voir incriminé, puisqu'il était seul à posséder les clefs. Mais le conducteur ne pensait même pas à cela; il ne songeait qu'aux paroles du mort. C'est important, très important — que ce manuscrit pût atteindre sa femme dans la zone inoccupée. Il avait juré qu'il y verrait. C'était là l'important. Devrait-il retirer le document de sa cachette? Ce serait imprudent. Le train était plein de policiers en civil. C'était certain qu'ils surveilleraient tout le monde, lui compris; et ils remarqueraient le gonflement dans sa poche. Cela simplifiait le problème. Il devrait prendre le risque qu'en définitive, aucune recherche sérieuse ne serait entreprise. Si le contraire arrivait, il lui resterait à faire ce qu'il pourrait, au moment voulu, pour que le policier néglige d'inspecter le placard.

Le temps s'écoulait très lentement. Vers midi, il rencontra Boissieu de nouveau, dans le corridor menant au wagon-restaurant. Boissieu lui fit un léger salut, et naturellement, il s'inclina à son tour.

A deux heures, le train atteignit la frontière entre les deux zones. Boissieu quitta le train à cet endroit et prit une auto pour Vichy. Le train resta arrêté durant près de deux heures, puis traversa à Moulins, et continua vers Vichy, où il parvint à six heures. Le danger s'éloignait maintenant. Le conducteur éprouvait fortement l'envie d'ouvrir le placard pour s'assurer que le manuscrit était toujours là; mais cela semblait imprudent. Le train était maintenant bondé; presque tous les policiers en civil l'avaient quitté. La nuit tomba. Le train stoppa à Lyon, puis en-

treprit sa longue randonnée nocturne jusqu'à Marseille. Le conducteur dormit mal de nouveau. A 5 h. 30 il se leva et, une heure plus tard, il descendait les marches de la gare Saint-Charles vers la Cannebière, avec le manuscrit dans sa poche. Au lieu de s'arrêter à un café, ou de prendre une chambre à son hôtel favori, le conducteur monta dans un tramway à l'angle de la Cannebière et du quai de la Joliette, et passa une demi-heure à goûter la brise matinale venue de la mer brumeuse. C'était une journée méditerranéenne très belle, très calme et très douce. Enfin, le tramway parvint à son point terminus, promenade de la Plage. Le conducteur descendit sur la plage, changea de vêtements dans le petit établissement qui s'y trouve, en sortit avec un maillot de bain, marcha sur le sable, nagea sur une distance de quelques centaines de verges dans le soleil du matin, puis se reposa et dormit un bout de temps sur la plage. Comme le soleil montait rapidement et que la chaleur arrivait, le conducteur se rhabilla, s'assit sur la portion ombragée de la terrasse qui fait face à la mer, commanda un pernod à l'eau avec quelques biscuits, sortit le manuscrit de sa poche, et en commença la lecture.

Tandis qu'il nageait tout à l'heure, il avait résolu la question qui le tracassait depuis le soir précédent. Avait-il le droit de lire ces lettres? Cet "important" journal personnel d'un homme public, qui lui avait fait jurer de le rapporter à sa femme? Ce n'était peut-être pas très délicat; mais tout en nageant, il en était venu à la conclusion qu'il était en droit de le faire; de fait, le mort avait probablement souhaité qu'il le fit. Entre le mort et le conducteur se révélait un nouveau lien de parenté unissant deux êtres humains. Le conducteur l'avait éprouvé ainsi durant sa baignade. Car, après tout, le conducteur avait tué le mort, et le mort le savait. Et il savait pourquoi il l'avait fait. Et pourtant, ce mourant avait mis sa con-

fiance en celui qui l'avait tué de sang-froid. Mis sa confiance par delà la mort. Voilà un lien vraiment remarquable, vraiment unique, estima le conducteur.

Lorsque le conducteur avait ouvert la porte du compartiment de première classe dans lequel Sarrut était couché, à moitié endormi, il s'était instantanément décidé à le tuer. Il avait sorti le revolver qu'il portait depuis quelques jours, et avait attendu que Sarrut fût réveillé complètement et l'eût aperçu. Sarrut avait tout d'abord légèrement tremblé, puis il s'était efforcé de sourire en demandant: "Êtes-vous fou? Pourquoi faites-vous cela?" Et le conducteur avait dit: "Quelqu'un qui accomplit une sale besogne comme la vôtre, qui vend notre pays et notre peuple, aux Boches, peut s'attendre à cela d'un moment à l'autre." Et Sarrut avait dit: "Ne comprenez-vous pas? Je ne fais pas cela du tout." Mais le conducteur savait que si jamais il tenait l'un de ces sales chiens en son pouvoir, celui-ci chercherait par tous les moyens à plaider pour sauver sa peau. Ces sales politico-journalistes qui ne savent que parler, parler assez pour jeter leur patrie entre les bras d'Hitler. Alors le conducteur avait préparé son coup. Il ne laisserait pas à l'homme la chance de parler. Il le tuerait avant qu'il pût parler. Qu'y avait-il à dire? Sarrut était là. Pas moyen de faire d'erreur. Son portrait se trouvait tous les jours dans les journaux. Sarrut était un sale "collaborationiste", l'un des pires. Collet avait bien su comment tirer sur Laval. Il tirerait sur Sarrut, et jusqu'à ce que mort s'ensuive. Alors il tira, et jeta le revolver dehors par la fenêtre ouverte.

Mais Sarrut n'était pas mort sur le coup. Lorsque le conducteur était revenu, cinq minutes plus tard, il était dans une mare de sang, mais respirait encore. Et quoiqu'il y eût maintenant quelqu'un d'autre avec le conducteur, Sarrut ne l'avait pas dénoncé à cet étran-

ger. Au contraire, c'est à lui qu'il avait fait signe, à lui, et il lui avait confié une mission. Oui, il y avait une nouvelle espèce de lien entre Sarrut et le conducteur, et il avait sûrement le droit de lire le manuscrit; c'était un devoir, il devait cela à l'homme qu'il avait tué.

Le manuscrit se composait de nombreuses feuilles détachées, numérotées en rouge. Quelques-unes étaient des lettres, d'autres semblaient des documents officiels. Il y avait aussi des télégrammes, et un bon nombre de mémos ou de notes de la main de Sarrut. Le conducteur les parcourut rapidement, afin de voir si quelques-uns de ces papiers étaient plus importants que les autres; mais il s'aperçut vite qu'il avait entre les mains une sorte de dossier, un fichier personnel, de juillet 1938 jusqu'à septembre 1941, date de sa mort. Il n'y avait pas moyen de procéder autrement que par le commencement, et c'est cela que le conducteur entreprit.

Le premier document était une lettre adressée à Sarrut et datée du 5 juin, 1938. Ceci, se souvint le conducteur, était environ trois mois avant Munich. La lettre était signée d'un nom que le conducteur reconnut à l'instant, quoiqu'il ne fût devenu célèbre que récemment: Fritz Gerschner, le subordonné immédiat d'Otto Abetz, l'ambassadeur allemand "de bonne entente" en France. Gerschner était le "professeur distingué" qui devait prononcer une conférence aux étudiants français, à la séance d'ouverture de la Sorbonne, obliger André Siegfried à démissionner de son emploi comme directeur de l'École des Sciences politiques à Paris, sous prétexte qu'il était "anti-Allemand", présider à des réunions de l'Académie française et dîner chaque jour à la Tour d'Argent avec Sacha Guitry, Marcel Achard et autres acteurs-auteurs collaborationistes de Paris. Gerschner en vérité! Qu'avait-il à dire en juin 1938?

"Mon cher Sarrut", disait la lettre; "J'ai lu avec grand plaisir et beaucoup

d'intérêt le livre fascinant que vous venez de publier à propos de la position de l'Irlande sur l'échiquier international. Les livres comme le vôtre devraient être lus partout. Nul doute que, s'il en était ainsi, les dirigeants des divers pays dans le monde en viendraient à des notions plus exactes sur les chances de paix ou de guerre, et sur la manière dont les grandes puissances réagiraient, advenant un conflit. Je suis certain que votre livre apporte une contribution indéniable à la cause, qui nous est si chère, de cette paix internationale que vous et moi cherchons si ardemment à établir. Certaines des phrases dont vous vous servez dans votre livre remarquable ont évoqué dans ma mémoire cette assemblée à Londres, cette conférence d'hommes supérieurs au Guildhall, relativement au sujet de la sécurité collective, sous les auspices de la Société des Nations. Vous vous en souvenez? Sir Norman Angell présidait, et lady Astor payait pour les gâteaux. Je n'ai pas oublié votre discours à propos de la position de la France vis-à-vis de l'Allemagne: c'était un beau et courageux discours, dans lequel je pouvais reconnaître cette croisade en faveur du pacifisme dont vous et votre grand aîné, Jules Romains, vous êtes faits si magnifiquement les instigateurs. Vous rappelez-vous ce que je disais alors sur l'Allemagne et la France? Le Fuehrer n'a rien fait depuis mes paroles qui puisse changer ce que je pensais à cette époque et pense encore: qu'ensemble, nous sommes capables d'accomplir une grande mission civilisatrice, en réunissant nos ressources intellectuelles et économiques, complémentaires les unes des autres. Mais ceci m'entraîne un peu trop loin. J'avais été frappé, dès ce jour, par la maturité stupéfiante de votre jugement en dépit de votre jeunesse. Votre livre sur l'Irlande confirme mon opinion. Ce que je désire vous demander, c'est la permission de faire traduire votre oeuvre par l'un des meilleurs interprètes de

notre Hochschule, et de la faire publier ici. Je suis certain que suffisamment de gens s'intéresseront au sujet pour couvrir nos frais d'impression; et tout ce qui reviendrait comme profit vous appartiendrait sous forme de droits d'auteur, payables grâce à nos crédits non gelés, et par les virements bancaires. Notre gérant de publicité, Herr von Schirsch, me certifie que ces droits d'auteur peuvent facilement atteindre 1200 marks pour la première année, quoiqu'il ne consente pas, bien entendu, ni qu'il soit pleinement autorisé, à prendre des engagements dans ce sens. Toute somme ainsi obtenue peut, il va de soi, être dépensée ici sans difficultés sur les comptes étrangers. Ceci serait laissé à votre choix.

(signé) Fritz Gerschner."

Le fou, pensa le conducteur. Le maudit, la sacré fou! Sarrut n'est-il pas assez intelligent pour se rendre compte qu'il n'y a rien de sincère là-dedans, que ce n'est que flatteries et adulations grossières? Mais Sarrut avait ajouté à cette lettre de courtes réflexions, écrites de sa main, au crayon. Le conducteur eut quelque difficulté à les déchiffrer. Elle se lisaient ainsi:

"Le fou, le sacré maudit fou. S'imaginait-il que je suis trop imbécile pour ne pas comprendre qu'il espère m'utiliser comme ce que Miaja, le défenseur espagnol de Madrid, appelle "un de la cinquième colonne"? Je ne suis pas, et ne deviendrai jamais la dupe de ce professeur grasseyé, huileux, myope et onctueux. Mais naturellement, il n'y a pas de mal à faire traduire mon livre en allemand. Et si cela me rapporte quelques marks, c'est autant que les Nazis n'auront pas."

Le document suivant était une lettre écrite par Sarrut à Françoise. Le conducteur avait trouvé l'adresse de la femme de Sarrut dans le portefeuille du mort, et l'avait apprise par coeur. Le prénom de madame Sarrut était Françoise; mais à l'époque de la lettre, juin

1938, il était clair qu'elle n'était pas encore mariée.

«Françoise, ma chérie. Je suis extrêmement contrarié à la suite de notre conversation d'hier. Je me demande pourquoi j'ai été si faible lorsque vous m'avez parlé, pourquoi je ne vous ai pas fait dire 'oui', comme j'en avais l'intention. Ou plutôt, je ne le sais que trop bien. Il est injuste, Françoise, que vous vous serviez du pouvoir évident que vous avez sur moi pour faire plier ma volonté sur des questions qui ont tant d'importance pour nous deux. Vous savez que c'est moi qui ai raison, et qui vois plus juste que vous. Pourquoi, alors, ce singulier plaisir que vous prenez à exercer votre pouvoir contre votre propre bien? Je dis que nous devons nous marier. Je dis qu'il peut y avoir une guerre, même si nous travaillons pour l'éviter. Je dis que nous ne devons pas, et que nous ne pouvons pas laisser d'absurdes conventions nous frustrer du bonheur qui peut encore être nôtre durant les quelques mois de sécurité qui nous restent; et vous savez que je suis trop optimiste en parlant ici de mois, et non de semaines. Françoise, je sais tout ce que vous pouvez prétendre: que lorsque nous nous rencontrâmes aux sports d'hiver, vous étiez encore mariée; que votre divorce n'est actuellement vieux que de deux semaines; que si nous nous épousions tout de suite, ce serait presque vous avouer coupable, alors qu'au procès, après une lutte ardente, votre innocence a triomphé. Mais je ne puis plus endurer ces rendez-vous furtifs que nous avons ensemble. Cela est absurde. J'ai beau vous adorer, je ne suis pas sûr qu'un jour je ne me révolterai pas et ne mettrai pas brusquement fin à ce qui devait être l'amour de toute une vie. Vous savez jusqu'à quel point je m'occupe de besognes vitales. Il est impossible que j'emploie la moitié de mon temps à tirer des plans pour l'heure et l'endroit de notre prochaine rencontre. Françoise, je vous écris ici un avertissement

sérieux. Vous avez fait à votre volonté, mais je ne vous comprends plus. Oui ou non: m'aimez-vous? Si vous m'aimez, il ne vous reste qu'une chose à faire.»

Suivait, dans le dossier, le portrait d'une femme. C'était la reproduction en couleurs d'un portrait de Françoise. Cette femme avait les yeux bruns et des cheveux aux reflets cuivrés; si le portrait était vraiment ressemblant, elle était d'une grande beauté, mais d'une physionomie inusitée. Ce que le peintre avait rendu parfaitement, c'était l'impression de mouvement perpétuel qui s'en dégageait; non point l'agitation nerveuse d'une hystérique, mais une surabondance de vitalité parfaitement harmonisée, sortant pour ainsi dire de tous les points du tableau. Ses yeux, en particulier, manifestaient en même temps la passion et la domination; l'expression du visage vous attirait tout en demeurant réticente.

«Bel animal», pensa le conducteur et tournant le portrait à la suite de la lettre; mais il le reprit et l'examina à nouveau. Il était à moitié fasciné par ces lèvres, fermées et pourtant consentantes; par ces yeux au fond desquels on pouvait discerner tant de choses différentes....

Il en vint enfin à la pièce suivante. Elle était datée du mois d'août 1938. C'était un memorandum écrit par Sarrut lui-même.

«En cette fin d'août, il n'est pas difficile de comprendre que la guerre approche rapidement, ou du moins, que tout le laisse croire. Je dois faire le point, pour ma propre gouverne.

«Je hais la guerre. J'ai pleuré lorsque Briand ne fut pas élu à la présidence. J'ai suivi ses funérailles de la place de la Concorde jusqu'au Trocadéro. J'adhérais aux rêves de Briand, en la paix perpétuelle. Mais j'étais alors très jeune.

«Je suis jeune encore, aujourd'hui. Je serai mobilisé, sans aucun doute, quelques jours avant la déclaration de

la guerre. Je serai — maudit destin — l'un de ceux qui se battront. Je hais la guerre; mais je sens que je suis en même temps idéaliste et égoïste. Idéaliste, parce que je me mettrais, corps et âme, au service d'une cause qui apporterait une paix juste et permanente. Je fus celui qui proposa la formation d'un corps de volontaires pour la Société des Nations, à l'époque de la guerre d'Éthiopie. Mais je savais que ce projet avait peu de chances d'être accepté.

“Stupidement, j'ai négligé mon éducation militaire. Je suis vaniteux, jusqu'à un certain point; après tout, j'ai réussi une brillante carrière civile. Ce serait désagréable à l'extrême que d'obéir aux ordres de quelque idiot qui serait mon supérieur. Je pourrais, si je le voulais, me faire exempter et verser dans quelque ministère. Mais cela, non. J'ai donc un intérêt capital à la paix.

“Ceci doit me rendre doublement prudent lorsque je prends position. Je dois estimer si je juge la situation pour le plus grand intérêt de ma patrie ou pour le mien propre.

“Je suis porté à dire: pas de guerre pour défendre la Tchécoslovaquie. Quels sont mes arguments? Ils sont simples: l'Allemagne n'a pas tous les torts pour elle. Nous sommes, de notre côté, divisés et serions faibles moralement. Notre production est insuffisante. Les Etats-Unis ne bougeront point. La Grande-Bretagne n'est nullement décidée à se ranger de notre côté. Cette guerre représenterait un risque extravagant et terrible; un risque que nous n'avons pas le droit de courir, à moins... à moins que Sadowa ne se répète, que l'Allemagne ne se tourne contre nous après la Tchécoslovaquie, afin de prendre nos colonies, de s'emparer de l'Alsace, ou simplement parce qu'elle ne saurait tolérer une puissance militaire à l'ouest de ses frontières. Alors, quoi? Alors, je puis promouvoir une politique qui m'est propre: une politique dynamique, imprégnée de jeunesse, capable

de créer l'enthousiasme aussi bien ailleurs qu'ici. Nous ne ferons pas la guerre pour les Tchèques. Mais nous n'assisterons pas davantage à l'événement de manière passive, ni n'attendrons qu'il se présente. Avant qu'il ne devienne un fait accompli, devant lequel nous ne pourrions rien, nous allons prendre des mesures préventives. Nous allons proposer un marché à l'Allemand. Au Reich, l'Europe centrale. A nous, un effort énorme pour rendre impossible la guerre entre notre patrie et l'Allemagne: un échange spectaculaire d'étudiants, de professeurs, d'acteurs; un effort pour imprégner nos deux pays d'un tel double esprit de compréhension, que la guerre sera inconcevable.

“Est-ce là un rêve irréalisable? Je ne le crois pas. Signifierait-il la subordination de la France à l'Allemagne? Pourquoi en serait-il ainsi? Notre vie intellectuelle est aussi vigoureuse que celle de l'Allemagne. Nous pouvons transiger avec les Allemands. Essayons-le; car l'autre proposition de l'alternative se résout en une lutte sanglante, où nous risquerions tout, avec des chances de tout perdre. Il faut en venir à des termes. Je refuse de me soumettre à l'idée que la guerre est inévitable. Et quand je dis “je”, je jure que je n'agis pas sous l'impulsion de motifs personnels, mais parce que je suis conscient de la position de mon pays dans le monde. Il ne doit pas renaître un nouvel Emile Ollivier, pour faire une guerre ‘fraîche et joyeuse’.”

Le conducteur relut cette pièce deux fois. Ces idées ne lui semblaient pas étrangères. Voyons... Sarrut devait avoir dans les vingt-six ans à cette époque; lui-même était alors âgé de vingt-deux ans. Il achevait ses deux seuls mois de liberté, avant de terminer son service militaire; on l'avait rappelé sous les drapeaux à la fin de ce mois, pour l'y retenir jusqu'à la déclaration de la guerre. Son père travaillait encore, dans le temps, sur le rail. Il avait fait obtenir à son fils un emploi com-

me assistant conducteur sur les Chemins de fer du Nord. Des tas de communistes étaient employés sur cette ligne; il avait assisté à plusieurs de leurs réunions. Un autre de ses copains l'avait emmené à l'une des assemblées de Doriot. Mais ni Doriot, ni les communistes ne l'avaient vraiment intéressé. Cependant, il avait tout de même préféré Doriot. Le conducteur se souvenait de ses propres ambitions: il voulait parvenir dans la vie mieux que son père. Il avait conscience de ses manières distinguées, et il n'aimait pas les façons rudes des communistes. Doriot lui-même agissait pis que ces derniers; mais dans son auditoire, il y avait au moins des gens d'une classe supérieure; ils étaient bien vêtus et leur conduite avait impressionné favorablement le conducteur. Malgré tout, la politique le laissait indifférent à cette époque.

Si ce n'eût été pour Natacha, la jeune Polonaise qu'il avait rencontrée dans ce compartiment de troisième classe... Natacha fut la première femme qu'il aima vraiment; il n'avait eu auparavant que des aventures sans importance. C'est elle qui l'avait initié à la politique. Elle en connaissait long là-dessus, cette fille. Elle pouvait parler d'abondance, quoique des fois, elle s'excitait trop; alors son accent polonais perçait davantage, et elle devenait comique au lieu d'être pathétique, comme elle l'eût souhaité. Natacha était une enthousiaste de Trotsky, et intensément pacifiste. Elle accusait Staline de désirer la guerre, et fit tout ce qu'elle put, jusqu'à la dernière minute, en faveur de la paix. Il est difficile de comprendre comment des gens qui n'ont rien de commun en arrivent à travailler vers un but identique, croyant chacun qu'en y parvenant, les choses deviendront autres qu'elles ne sont. Etranges camarades de lit! Voilà une bonne expression, car Natacha et lui-même avaient justement été d'étranges camarades de lit. Et maintenant, il appert que Sarrut voulait parvenir au même objectif que Na-

tacha. Et pourtant, c'était évident que Sarrut n'était pas du tout un disciple de Trotsky. A quel parti appartenait-il donc?

Le conducteur n'était pas certain, mais il avait l'impression que Sarrut était probablement un radical-socialiste; un des types de la haute bourgeoisie partisan de la politique de Bonnet. Natacha haïssait Bonnet comme tory conservateur, mais elle admettait que sa politique étrangère servait ses fins à elle, ses fins trotskystes. Le conducteur avait aimé Natacha, mais sans approuver ses idées politiques. Pourtant, c'est elle qui l'avait intéressé à ces matières. Il s'était alors découvert un caractère chauvin; il voulait que la France tint tête à l'Allemagne, même si cela signifiait la guerre. Et ceci l'avait porté à lire les articles qu'Henri de Kerillis écrivait dans une feuille nationaliste. Le conducteur avait si violemment discuté avec Natacha, qu'ils avaient fini par se séparer. Et à peu près vers ce temps, on l'avait rappelé pour terminer son service militaire. Cela ne l'avait point ennuyé. Il ferait son possible pour défendre son pays, voilà tout.

Le conducteur voulait revenir au dossier de Sarrut, mais la petite personne de Natacha restait dans sa mémoire. Où était-elle maintenant? Personne ne semblait le savoir...

La pièce suivante était datée du 5 septembre 1938, le mois de Munich. C'était une lettre de Sarrut à Fritz Gerschner:

"J'étais content de laisser traduire en allemand mon livre sur l'Irlande, mais je ne supposais pas que cette traduction, que vous m'affirmiez devoir être exécutée par vos meilleurs interprètes, contiendrait des mots si inexacts et des termes si mal conçus, qu'ils dénaturèrent ma pensée. Je vous avoue que j'ai été légèrement estomaqué lorsqu'on a attiré mon attention sur certaines de ces 'erreurs'.

"Je remarque que la traduction mutila le passage sur les bons rapports en-

tre le président de Valera et le président Roosevelt. Le passage entier concernant les Irlandais aux États-Unis a été contourné de façon à lui faire signifier autre chose que ce que mon texte n'exprime. Mais j'ai été littéralement stupéfié par l'audace de votre traducteur lorsqu'il traite des idées philosophiques de de Valera. J'ai écrit que de Valera est un nationaliste fanatique et que ses sympathies vont indubitablement vers le socialisme, et vous avez le culot d'imprimer que de Valera est incontestablement imbu de fanatiques sympathies national-socialistes. Vous comprenez que dans ces circonstances, j'ai le regret de retirer l'autorisation que je vous avais donnée et de renoncer à la somme de 2.000 marks que vous m'avez obligeamment fait parvenir à titre de droits d'auteur, payés d'avance, sur mon livre destiné à l'Allemagne. J'espère qu'en conséquence, vous ferez détruire les épreuves en placard."

La réponse de Gerschner suivait immédiatement :

"Berlin, 16 septembre. J'ai vérifié les détails que vous m'indiquiez dans votre lettre, et je dois admettre que vous avez entièrement raison. J'ignore ce qui a bien pu arriver. Je suis certain que l'interprète n'a pas pu commettre de semblables bévues. Je soupçonne que quelqu'un à l'atelier d'imprimerie, aveuglé par un enthousiasme de parti, a dû mal lire l'écriture du traducteur. Mais je ne consens pas à croire que vous allez nous priver du plaisir de publier votre livre, uniquement à cause de quelques erreurs sur les épreuves. J'ai donné des ordres pour que ces contresens soient corrigées de manière à vous satisfaire entièrement, et j'espère que nous pourrions en discuter plus longuement bientôt. Je voudrais d'ailleurs vous rencontrer, afin de causer des plans pour une école internationale de journalisme que nous avons l'intention de fonder à l'Hochschule. Elle réunirait les représentants des principaux journaux américains, britanniques, français, italiens

et japonais, ainsi que des agences de nouvelles du monde. Ces gens donneraient des conférences aux étudiants venus des quatre coins de l'Europe. J'ai éprouvé de grandes difficultés à organiser cette institution, à laquelle je rêve depuis longtemps; mais j'ai enfin obtenu l'autorisation nécessaire. Nous avons là la preuve de ce qu'on peut faire lorsque, en dépit des apparences contraires, nous maintenons les meilleures traditions de la coopération internationale. Comme vous êtes l'un des chefs de l'agence Havas, nous serions enchantés que vous veuillez accepter de venir donner des cours à notre école, dès qu'elle ouvrira ses portes l'an prochain; vous pourriez aussi inviter de notre part d'autres journalistes français. Pourriez-vous me rencontrer dans un mois, le 10 octobre, à Heidelberg, où je dois donner une conférence? C'est à moitié chemin entre Paris et Berlin. Nous défrayerons avec joie toutes vos dépenses sur le sol allemand. Je désire ardemment discuter avec vous des plus récents événements internationaux. Il y aura à Heidelberg plusieurs membres de la Diplomatische, et j'anticipe des conversations intéressantes."

Le conducteur chercha quelque griffonnage de Sarrut, mais il n'en trouva point. Une courte note personnelle disait simplement, sur un papier séparé :

"Ai accepté l'invitation de Gerschner. Il ne croit pas à une guerre prochaine, mais j'ai comme une idée qu'il ignore les projets d'Hitler."

Je ne vois pas de mal à accepter. Je rapporterai le résultat de ces conversations à Georges Bonnet, s'il survit à la crise diplomatique actuelle."

Sarrut avait ajouté :

"Pourrai-je emmener Françoise avec moi?"

Mais rien, ensuite, ne concernait Françoise. Pas de lettre d'elle, ni pour elle. Le conducteur en fut légèrement désappointé, car il s'intéressait décidément à cette femme. Il s'absorba bientôt dans la lecture des feuilles suivant-

tes. Elles étaient datées du 27 septembre. Trois jours avant Munich, pensa le conducteur; le jour qu'il avait obtenu une permission de 24 heures pour aller enterrer son père, tué dans un accident de chemin de fer, en même temps qu'étaient morts 65 soldats, dans un train bondé de troupes se dirigeant vers Abbeville. Son père avait vu le train foncer sur la mauvaise voie, en dépit du signal rouge. Il avait couru comme un fou vers les wagons, dans l'espoir que le mécanicien l'apercevrait et qu'il appliquerait les freins avant la courbe fatale. Le mécanicien l'avait vu: il avait freiné et la catastrophe en fut moins grave. Mais son père, en cherchant à éviter la locomotive après avoir accompli son devoir, avait trébuché sur le rail et les grandes roues l'avaient réduit en bouillie sanglante. Sa mère en était devenue du coup une pauvre créature pitoyable et vieillie, elle qui avait été si alerte et si brave. Il s'était juré de réparer tout cela, de rendre de nouveau sa mère heureuse et sa famille au-dessus de la dépendance des secours de l'Etat; de contribuer à faire de toute la France une grande famille satisfaite. Sa mère s'était cramponnée à son cou et lui avait dit que demain, ce serait la guerre avec les Allemands; qu'il ne devait pas se faire tuer. Elle n'avait que lui au monde. Il l'avait réconfortée, tout en pleurant lui-même. Mais il n'avait pas peur. Il était prêt à aller se battre s'il le fallait. Il accomplirait sa besogne et reviendrait pour rendre sa famille heureuse. Mais qu'avait eu à dire ce Sarrut, ce jour-là?

C'était une note de la main de Sarrut.

"Juste après mon relai de sept heures chez Havas, écrivait Sarrut, j'ai reçu un téléphone de Jumières, de la section de la Presse, au Quai. Jumières m'a dit que David Hutchinson, ce journaliste de première force attaché à l'Associated Press, voulait l'interviewer sur la situation; et comme l'opinion des Etats-Unis est de la plus haute impor-

tance dans la crise présente, il souhaiterait qu'une tierce personne fût présente, qui connaîtrait parfaitement la langue anglaise, et qui pourrait parler afin d'alléger sa tâche de temps à autre. De surcroît, Hutchinson avait lui-même exprimé le souhait de me rencontrer. Alors, Jumières suggérait que nous dinions tous les trois chez Lipp vers 7 h. 30. Nous dinâmes donc chez Lipp, mais dans des circonstances telles que personne ne parvint à prononcer quoi que ce fut d'original ou de confidentiel. De toute manière, Lipp n'est pas très indiqué pour une rencontre de ce genre. Nous n'en eûmes pas moins une de ces conversations qui font réfléchir; et j'ai cru bon d'en prendre note pour y référer à l'occasion. Jumières se montrait parfois énigmatique dans ses propos, selon son inclination; mais il se rendit compte qu'Hutchinson ne tolérerait pas ce petit jeu affecté. Aussi se laissa-t-il aller plus qu'à son habitude. Hutchinson était le seul de nous trois entièrement libre. Il en profita pour parler beaucoup, histoire de provoquer nos réponses spontanées. Voici, approximativement, la substance de cet entretien:

*Hutchinson*:—Qui connaît les dernières nouvelles?

*Jumières*:—Sarrut devrait les avoir, il sort de l'agence Havas.

*Sarrut*:—Pas grand changement aujourd'hui. Sir Horace Wilson a quitté Londres par avion, avec un message de la part de Chamberlain, et c'est probablement le dernier qu'Hitler recevra. La flotte britannique est sous pression. Ici, comme vous le savez, la mobilisation est en cours. Mon numéro peut être appelé demain. Le message de votre président est magnifique, mais c'est clair que le Reich se fiche de ce qu'il peut dire.

*Hutchinson*:—Croyez-vous que la guerre est inévitable?

*Jumières*:—Non, certes. Il y a des signes d'espoir. Notre puissance et notre détermination ont impressionné les

Affaires étrangères allemandes; nous avons agi pour qu'il en soit ainsi. En outre, de bonnes nouvelles sont arrivées d'Italie; mais je ne dois pas en parler dans le moment.

*Hutchinson*:—Vous dites 'signes d'espoir' et 'bonnes nouvelles'. De toute évidence, vous appliquez ces mots dans un sens qui signifie qu'on pourrait éviter la guerre. Cela vous ferait plaisir qu'elle n'éclatât pas. Mais étant donnée la situation telle que nous la connaissons, n'est-il pas indéniable que le conflit armé ne serait évité qu'à condition d'accepter à peu près tout ce qu'Hitler exige? En d'autres termes, les bonnes nouvelles et les signes d'espoir peuvent-ils exister autrement qu'en signifiant votre capitulation aux demandes hitlériennes, afin de ne pas vous battre?

*Jumières*:—Vous posez le problème avec beaucoup de lucidité. Nous ne saurions chez nous considérer l'avènement de la guerre comme une bonne nouvelle. Ceci serait contraire à notre manière de penser depuis... je ne sais pas, mais certainement depuis vingt ans, n'est-ce pas, Sarrut? Cependant, soyez assuré que nous préférons la guerre à une reddition, sans combat, à la volonté d'Hitler.

*Sarrut*:—Il n'y a ce soir, voyez-vous, que très peu de chances de sauver la paix. Mais supposons qu'à la dernière minute, Hitler se replie. L'importance de ce geste serait énorme. Même s'il obtenait une partie de ce qu'il demande, et il l'obtiendrait indubitablement, il n'aurait pas tout. Il lui faudrait admettre que des interventions étrangères l'ont arrêté; qu'après tout, l'on peut résoudre de pareils problèmes par des négociations multilatérales, au lieu de la dictature personnelle. Ce premier repli serait peut-être salutaire, à condition que nous sachions l'exploiter. En prenant comme base les premières négociations à propos de la Tchécoslovaquie, nous pourrions amener Hitler à négocier sur chaque question en litige,

et résoudre tous les problèmes pendants pour une génération à venir. L'imminence même de la guerre pourrait servir à l'écarter pour un demi-siècle.

*Hutchinson*:—Ceci, au prix du reniement de la promesse écrite de la France, qui l'engageait à garantir l'intégrité de la Tchécoslovaquie?

*Jumières*:—Il est clair que, comme le dit Sarrut, si nous pouvions entamer des pourparlers pour préserver la paix européenne durant un long avenir, la Tchécoslovaquie y gagnerait immensément. Une guerre dévastatrice lui serait épargnée, ainsi que son existence nationale assurée; tandis qu'en ce moment, l'annihilation complète la menace.

*Hutchinson*:—Le public américain veut surtout connaître une chose: sentez-vous que l'opinion générale, en France, préconise la résistance à Hitler, ou qu'elle soit si désireuse de sauver la paix qu'elle céderait à peu près tout, afin d'obtenir une entente avec le Reich?

*Sarrut*:—Difficile de répondre à cela. La France désire passionnément la paix. Cependant, le peuple conçoit nettement qu'une paix fictive peut exister, une paix qui ne serait que le prélude à l'invasion sous des circonstances plus favorables que celles d'aujourd'hui. Cela devient alors, selon mon opinion, une question de directives de la part du gouvernement. Celui-ci a pour mission d'interpréter ce désir du peuple, en apparence contradictoire, et de faire la guerre s'il se rend compte que rien de bon ne peut résulter des pourparlers avec Hitler. Mais si le dictateur donne des signes d'hésitation, je crois qu'il y a là la plus grande chance qu'on ait vue depuis longtemps, de faire la paix.

*Hutchinson*:—M. Jumières, êtes-vous de l'avis de M. Sarrut?

*Jumières*:—Oui. J'estime que quoi que nous fassions, il y aura toujours quelqu'un pour nous critiquer. Si nous déclenchons la guerre, on dira qu'en abandonnant la Tchécoslovaquie à son

sort, nous aurions eu la chance de bâtir une paix durable, et que nous sommes par conséquent responsables de ne pas avoir fait tout en notre possible pour écarter le fléau. D'un autre côté, en sauvegardant la paix, on nous accuse certainement d'avoir trahi la Tchécoslovaquie, tandis qu'en réalité, nous l'aurons peut-être sauvée.

*Hutchinson* :—Voilà un point sur lequel je voudrais obtenir votre avis. Aux Etats-Unis, nous avons l'impression que cette alternative, telle que vous la décrivez, reste complètement illusoire. On pense là-bas que la guerre, vous l'aurez sur le dos tôt ou tard, et que tout ce que vous ferez, si vous reniez votre parole à la Tchécoslovaquie, sera de payer un prix très élevé, je dirai même honteux, en échange d'un court sursis : quelques semaines ou quelques mois. Ce sursis vous laissera affaiblis plutôt que plus forts lorsque la guerre surviendra enfin. Voilà le point de vue américain. Qu'en dites-vous ?

*Jumières* :—J'en dirais que les Etats-Unis sont loin et qu'ils ne comprennent peut-être pas les éléments fondamentaux du problème. Il s'agit d'une guerre au cours de laquelle nous ne pourrions pas beaucoup compter sur les Etats-Unis — ou le pourrions-nous ? Et une guerre est une aventure qui peut finir bien... ou mal.

*Hutchinson* :—Mais nous envisageons ainsi la question : de toute façon, la guerre s'en vient. D'un côté, elle se fera pour la défense de la Tchécoslovaquie, c'est-à-dire avec honneur et probablement avec l'aide américaine, même si celle-ci tarde à venir ; d'un autre côté, elle se fera quand même, mais sans la Tchécoslovaquie, c'est-à-dire sans honneur, et avec une campagne des "isolationnistes" américains qui en auront profité pour exprimer à toute la population leur dégoût de la politique européenne.

*Sarrut* :—Je comprends très bien cette opinion ; mais vous avouez implicitement que d'une façon ou d'une autre,

la différence ne serait pas grande en ce qui concerne les Etats-Unis, puisque vous parlez de leur aide à longue échéance, tandis que nous avons des chances de perdre la guerre avec rapidité. Supposez que nous ayons de mauvais généraux, ou que les Britanniques ne se rangent pas, en définitive, de notre côté, ou que l'Allemagne soit plus puissante que nous ne l'avions cru ? Personnellement, je penserais tout comme vous, s'il ne se trouvait point ceci : je prétends que, contrairement à ce que vous croyez, si nous parvenons à surmonter la crise présente, nous pourrions lancer ensuite une campagne, en faveur d'une paix véritable, qui balayera le continent. Et vous autres, aux Etats-Unis, pourriez vous aider à la mener avec succès, au lieu de spéculer sur l'abîme qui sépare l'Allemagne et la France.

*Jumières* :—Sarrut a raison. Je ne crois pas que les Etats-Unis, même s'ils sont bien intentionnés, nous aident beaucoup dans cette crise en prenant si fortement partie pour la Tchécoslovaquie. Cette attitude augmente nos difficultés, à nous qui cherchons à établir les bases de la paix dont parle Sarrut.

*Hutchinson* :—Vous voudriez que nous soutenions l'Allemagne ? Vous croyez qu'il ne faut pas se ranger du côté de votre alliée ?

*Sarrut* :—Comprenons-nous bien, Hutchinson. Vous savez très bien ce que nous voulons dire. Oh ! Si vous étiez puissamment armés, si votre opinion publique se montrait prête à nous soutenir contre le Reich, la situation serait différente. Alors, je ne vous aurais pas parlé comme je viens de le faire, et Jumières n'y aurait pas pensé non plus. Mais votre pays n'est pas armé, et votre opinion publique n'approuve pas une intervention par les armes. Vous êtes donc mal venus de nous conseiller une conduite que vous seriez incapables d'appuyer.

*Hutchinson* :—Ne vous rendez-vous pas compte qu'un grand nombre de

gens, aux Etats-Unis, pensent que nous devrions vous aider? Que si vous agissiez comme ils espèrent que vous le ferez: en ne revenant pas sur votre parole et en défendant la Tchécoslovaquie contre Hitler, ils commanderont bientôt la majorité de l'opinion, et que l'intervention américaine ne serait plus qu'une question de mois? Si vous abandonnez les Tchécoslovaques, vous aurez la guerre quand même, mais toute aide des Etats-Unis vous sera refusée pour des années à venir, à cause du manque de confiance en vous.

*Jumières*:—Vous êtes trop optimiste, mon cher Hutchinson. Les nations n'agissent pas d'après leurs sentiments, si grand qu'en soit leur désir. Leurs actes sont guidés par des intérêts immédiats. Je ne crois pas que les Etats-Unis participeront jamais plus à une guerre européenne. Nous devons prendre ce triste fait pour acquis, et agir en conséquence sur le continent, du mieux que nous pouvons.

*Sarrut*:—Je serais curieux de savoir ce que vous allez écrire à l'Associated Press, comme résultat de notre petite conversation. Publierez-vous que les Affaires étrangères et les "cercles de presse" sont défaitistes? Si vous le faisiez, ce serait une erreur, et j'espère avoir dit clairement pourquoi. Je ne suis pas un défaitiste; au contraire, je crois que nous pouvons réaliser la paix que nous désirons, si nous savons bien manoeuvrer pendant les négociations qui s'amorceront peut-être d'ici deux jours. Si nous constatons que ces pourparlers n'évoluent pas dans le sens que nous souhaitons, nous aurons recours à la guerre. Ce serait à contre-cœur, soyez-en assuré, mais il n'y aurait rien d'autre à faire.

*Hutchinson*:—Je vous comprends, et j'éprouve même de la sympathie pour votre attitude; mais j'ai malheureusement l'impression que vous vous trompez du tout au tout."

Sarrut avait ajouté plus tard au crayon:

"Je crois qu'il est plus facile de s'entendre avec les Allemands qu'avec les Américains. Ce sont de braves gens, mais que peuvent-ils comprendre des relations franco-allemandes?"

Après avoir lu cette notule, le conducteur soupira profondément. Il trouvait que pareille affirmation était tellement fausse, que c'était presque un blasphème. Il se sentait irrité contre l'homme ayant écrit une phrase semblable. C'était comme si on l'eût insulté personnellement. Pourtant, il concevait que pour Sarrut, elle était vraie. A propos des relations franco-allemandes, Sarrut était sincère, mais sa logique ne se révélait pas très sûre. Qu'un Américain se fût dressé contre son raisonnement et n'eût pas approuvé les émotions qu'il y avait derrière, voilà qui avait dû l'irriter. Ceci ne justifiait cependant pas cette affirmation abominable. Plus facile de s'entendre avec les Allemands qu'avec les Américains?...

Certes, après trois années, cette annotation de Sarrut devenait amèrement ironique. Le conducteur se disait qu'il avait droit de juger cette assertion; car n'avait-il pas été en contact quotidien avec les Allemands depuis la chute de la France? Ça avait été un cauchemar constant, un cauchemar qui était devenu chaque jour plus réel, plus horrible, si bien qu'on ne pouvait plus s'en évader. Il était sans fin. On était entouré d'Allemands. Il n'y avait pas de mot, si insignifiant fût-il; pas de simple geste que les Nazis fussent incapables de prendre comme prétexte pour mettre les braves gens en prison, pour les traîner devant la Gestapo, pour les torturer, les détenir comme otages, les déporter, les faire mourir à petit feu ou les fusiller séance tenante.

Mais ce n'était pas tout. La souillure germanique se faisait sentir même aux endroits où il n'y avait pas d'Allemands. Car de sales Français ployaient l'échine devant la puissance allemande, se montraient ravis de lui servir de valets. Ces misérables rivalisaient de ser-

vilité devant le Nazi, quand ils ne s'empressaient pas de prévenir ses désirs.

Quoi qu'ils ne fussent qu'une poignée, ils avaient certes réussi à distiller leur poison dans l'air même qu'on respirait; et cette atmosphère de bassesse glorifiée, de trahison exaltée, s'infiltrant partout, faisaient qu'on éprouvait, pardessus tout, un immense désir de propriété. Il n'y avait pas un seul vrai Français qui désirât traiter avec les Allemands avant qu'ils soient reconduits par delà leurs frontières avec un bon coup de pied quelque part. Mais ces Américains! Le visage du conducteur s'illuminait rien qu'à penser à eux. Ils étaient l'espoir de la France. Les Britanniques avaient été les premiers à déjouer les plans allemands, et les Russes étaient de merveilleux guerriers; mais c'était des Américains que la France attendait vraiment la délivrance. Le nom du président Roosevelt était sûrement aussi aimé que celui de de Gaulle. Les Français aimaient autant les Américains qu'ils haïssaient les Allemands.

Le conducteur détourna un instant le cours de ses pensées pour se demander pourquoi il partageait ce grand espoir, cette confiance, cette impulsion de tout un peuple envers un autre. Car il partageait ces sentiments, sans un seul doute là-dessus. Pourtant, il ne connaissait pas grand chose des Américains. Il en avait rencontré sur les trains, alors qu'il poinçonnait des billets; de riches touristes, avec un air de prospérité tapageuse; des gens remplis d'une bruyante confiance envers eux-mêmes. On aimait pourtant leur parler. L'un d'eux avait jadis voulu lui donner un pourboire, qu'il avait refusé; mais le conducteur ne s'était pas senti offensé, tellement c'était évident que les intentions de l'Américain étaient cordiales, et que rien dans son attitude ne tendait à indiquer une supériorité de classe. Il s'était également pénétré de quelque chose des Etats-Unis, en regardant des centaines de films venant

d'Hollywood. Il avait même retenu quelques mots d'argot américain, et il affectionnait une petite farce qu'il considérait comme sa propriété exclusive, une comédie qu'il jouait avec l'un de ses camarades quand ils étaient enfants: ils commençaient par se pousser mutuellement en se racontant des vantardises, après quoi ils s'arrêtaient brusquement. Avec un clin d'oeil, l'un disait à l'autre, très rapidement, de la voix traînante des Yankees, des mots qu'ils ne comprenaient pas, mais qu'ils répétaient à la manière des perroquets: "Oh yeah — sez you — sez I. Tough guy, eh?" Et l'autre complétait le rite en clignant à son tour de l'oeil et en répondant: "O.K. boss, quit stalling." Mais ceci, et le fait qu'il aimait la musique violente des Américains — comme il dansait bien le swing avec Natacha! — ne suffisaient pas pour expliquer qu'il fût si enthousiaste d'un pays étranger.

En partie, son amour des Etats-Unis venait certainement de ce que son père en avait dit un soir. Son père n'aimait pas à parler de politique et moins encore des politiciens, car il ne les estimait point, et évitait d'en dire du mal, étant d'une âme honnête. Mais un soir, après souper, il avait examiné un classeur qu'il tenait fermé à clef, et en avait sorti une photographie jaunie qu'il avait montrée à son fils. C'était une photo du palais de Versailles, avec une foule réunie au premier plan, et à l'arrière trois petits hommes coiffés de grands chapeaux. Leurs traits étaient presque indiscernables et ils se tenaient penchés vers la foule les acclamant.

"J'étais là", avait dit son père, en indiquant un point noir vers le milieu de la photo; "j'ai tout vu. Ce fut un grand jour, le plus grand de ma vie. J'ai vu Clemenceau, et il n'était pas un politicien comme les autres, mais vraiment un Tigre; et j'ai vu Lloyd George, qui avait du courage, lui aussi; mais cela n'est rien, car j'ai vu le président Wilson. Je l'ai vu de mes yeux." Le vieux

s'était rapproché de son fils, pour ajouter : "Vois-tu, Gillou, Wilson était un grand homme. Il ne pensait pas qu'à lui, mais à son prochain. Même, il ne pensait pas qu'à sa patrie. Il songeait à tous les peuples de la terre, cet Américain. Si tu avais vu comme les gens étaient fous de lui partout — en France et dans l'Europe entière. Et maintenant, tout cela est fini. Ce grand espoir... fini". Gillou avait demandé pourquoi cela était fini, et son père avait dit : "Maintenant, il est trop tard."

Mais il en était resté quelque chose dans la mémoire de Gillou. Plus tard, lorsqu'à l'école il avait appris l'histoire moderne, certains mots qui paraissaient abstraits à d'autres élèves, des mots qui semblaient stupides et ne méritant pas qu'on s'en souvienne, tels que "liberté" et "démocratie", avaient pour lui une silhouette et une odeur familières : la silhouette de trois petits bons-hommes penchés au-dessus de la foule, et l'odeur de la pipe paternelle, tandis qu'une voix lui disait que Wilson était un grand homme, et qu'il pensait au peuple.

Plus tard, un autre élément était venu s'ajouter à ces souvenirs, pour lui aider à se bâtir une meilleure et plus consistante impression sur les Etats-Unis. Durant les premiers mois de la guerre, son lieutenant l'avait pris en amitié. Durant les longues soirées d'hiver, il venait parfois le visiter dans sa casemate afin de causer. Pas beaucoup de mots : d'ordinaire, quelques commentaires sur les événements du jour, après la diffusion des nouvelles à la radio. Gillou savait que son lieutenant avait visité les Etats-Unis et un soir, ayant écouté un speaker annonçant que le président Roosevelt envoyait l'un de ses assistants à Rome, Berlin, Paris et Londres, le soldat avait demandé à l'officier s'il était d'avis que les Etats-Unis entreraient dans la guerre. Et son lieutenant avait dit : "Vois-tu, c'est une étrange chose. Quand tu traverses sur un navire, et que tu vois cette immen-

sité d'Océan, jour et nuit, et nuit et jour, pendant une semaine ou davantage, tu finis par ressentir, au plus profond de toi-même que l'Amérique est loin, très loin; qu'elle pourrait, si elle le voulait, se tenir à l'écart de nos querelles. Nous nous sentons relativement en sûreté ici, derrière notre ligne Maginot; et pourtant l'Allemand est juste de l'autre côté, à quelques milles. Tu peux t'imaginer jusqu'à quel point les Américains doivent alors se sentir en sécurité, derrière leur mur océanique. Dans la dernière guerre, l'Allemagne ne les a jamais réellement menacés. Mais ils participèrent à la guerre — ils expédièrent des millions d'hommes de ce côté-ci des mers. Cela n'était pas naturel et même un peu fou, mais ils l'ont fait quand même.

"Il ne faut pas que nous soyons impatients. Aucun peuple sensé n'entre dans une guerre où se jouera sa vie ou sa mort sans avoir été provoqué. Mais ils sont nos amis, souviens-t-en. Nous n'avons jamais eu de guerre, jamais de querelle avec eux. Aucun peuple n'est que généreux, uniquement désintéressé. Mais dans l'ensemble, les Américains sont aussi généreux et aussi désintéressés que n'importe quel peuple au monde. Et je crois que cette fois encore, malgré toute cette étendue d'eau, ils traverseront un jour."

Eh bien! Il y avait de cela deux ans, et ils n'étaient pas encore venus. Mais certes, ils entraient un peu plus dans la guerre chaque jour. Et une fois qu'ils y seraient pour de bon, Gillou se disait qu'ils se battraient avec toute la puissance qui était la leur. Les sentiments et l'amitié de Gillou pour les Etats-Unis n'étaient point basés sur de vagues clichés à propos de Benjamin Franklin, Lafayette, Rochambeau, Jefferson ou même Pershing. Ces noms ne signifiaient pas grand chose pour lui. L'imagerie mentale qu'il se faisait des Etats-Unis était celle d'un jeune géant avec de la gomme à mâcher dans la bouche, bien équipé d'armes modernes, se pré-

parant à sauter par dessus d'énormes espaces liquides pour en venir aux prises avec les Allemands. Et Gillou était prêt à l'applaudir sauvagement, à lui claquer dans le dos comme à un frère et un camarade, et à combattre à ses côtés l'ennemi commun. Il l'attendait sans arrière-pensée, sans soupçon dans son esprit que sa profonde confiance en lui pût être trahie. Car à ses yeux, l'Amérique était la jeunesse du monde, sa liberté, son avenir.

Gillou remit le manuscrit dans sa poche. Il en avait lu assez pour ce matin-là. Il s'étira les bras, bâilla et finit de vider son troisième Pernod — car deux fois, la patronne attentive avait rempli son verre. L'heure arrivait de manger et de songer à ses propres affaires. N'avait-il pas assassiné un homme? Il pouvait, d'un moment à l'autre, devoir affronter une nouvelle enquête de la police. Ce passager qu'il avait pris avec lui pour pénétrer dans le compartiment de Sarrut, pensant que c'était plus prudent de ne pas être seul à constater la mort de Sarrut — qui était-il? Il avait peut-être soupçonné quelque chose. Possible aussi que Boissieu, l'indiscret Boissieu, ait découvert que Gillou n'avait pas dit la vérité. Il y avait des chances qu'à cet instant même, un policier en civil soit occupé à faire une enquête sur lui à la gare Saint-Charles à propos de ses allées et venues. Peut-être... mais bah! à quoi bon se faire du mauvais sang? Gillou n'était pas vraiment troublé par ces réflexions. Il avait accepté les responsabilités de son acte, sachant clairement quels risques il courait. De sang-froid, il avait tué un homme sans défense. En ce faisant, il avait contribué pour sa petite part à la tâche de débarrasser la France de la plaie de la collaboration avec l'ennemi; il avait rendu inoffensif un traître et établi un exemple, un avertissement à tous les renégats. Mais il n'y avait rien de beau à tuer un homme. Et Gillou ressentait de la satisfaction en songeant qu'il allait réparer son acte — un tout petit

peu — en accomplissant le dernier vœu du mort. Il avait promis de livrer le journal personnel de Sarrut à sa femme. Il devait maintenant la retrouver, et sans perdre de temps.

Gillou frémit à la pensée de rencontrer Françoise. Était-elle aussi attrayante que le suggérait son portrait? Tandis qu'il mangeait une bouillabaisse épicée, pour laquelle aucun coupon de rationnement n'était requis, il regardait la mer bleue étalée sous ses yeux et il imaginait voir devant lui une Françoise de haute taille, une Françoise hautaine et une Françoise souriante, même une Françoise nue. Et il souhaita être plus âgé de 48 heures, afin de savoir comment Françoise était vraiment.

Le lendemain Gillou se leva à cinq heures du matin, afin de prendre le premier train pour Vichy via Nîmes, Langogne et Clermont-Ferrand. Cet itinéraire était beaucoup plus long que celui passant par Avignon, Valencé et Lyon, le long de la rive gauche du Rhône. Mais il n'était pas un débutant en ce qui concernait l'horaire des trains. Il voulait avoir le temps de lire tranquillement le manuscrit de Sarrut avant de rencontrer Françoise. Si peu de trains de passagers circulaient maintenant, qu'ils étaient presque toujours surchargés. A cause de son métier, il pouvait voyager dans les wagons de première classe; mais à bord des rapides avec de rares arrêts, tels l'express Marseille-Lyon, les passagers de deuxième et même de troisième classe n'ayant pu se placer envahiraient les compartiments de première. Tout deviendrait si bruyant et si peu confortable, qu'il lui serait impossible de se concentrer. Au contraire, les trains plus lents et qui arrêtaient souvent, comme celui qui passait par les Cévennes jusqu'à Clermont-Ferrand, seraient surtout utilisés par des passagers ne se déplaçant que sur une légère distance. Ces voyageurs endureraient les ennuis des compartiments de troisième classe bon-

dés, plutôt que de risquer de se faire réprimander pour avoir voyagé en première avec de mauvais billets, et avoir à payer la différence de prix. Gillou avait fait tous les arrangements nécessaires. Il avait convenu avec un camarade de travail de monter à sa place à bord du train de Vichy. Il le remplacerait ensuite sur le retour de Vichy jusqu'à Paris. Il quittait Marseille une journée plus tôt que son horaire ne le spécifiait, afin de pouvoir passer la nuit et toute la journée suivante à Vichy, ce qui devrait lui permettre assez de temps pour trouver Françoise et lui remettre le manuscrit. En outre, il avait envoyé un télégramme adressé à Françoise Sarrut, 12, rue de l'Allier, Vichy, disant qu'il viendrait la voir le lendemain matin à dix heures, pour affaire urgente.

Les nouveaux règlements rendaient obligatoire que l'expéditeur d'un message donnât son nom et son adresse; mais craignant que toute communication à la femme de Sarrut fût surveillée par la police qui cherchait des indications pouvant lui faire découvrir l'assassin du politicien, il laissa une fausse identité. Ce message, pensait-il, laisserait madame Sarrut perplexe, mais elle s'arrangerait au moins pour être à la maison ce matin-là, afin de prendre connaissance de cette affaire urgente. Ainsi, il éviterait d'avoir à la chercher durant tout son séjour à Vichy, avec l'appréhension constante de ne pas la rencontrer à temps, et de repartir pour Paris sans avoir rempli sa promesse au mort. Sachant également que c'était presque impossible de trouver une chambre à Vichy pour la nuit, surtout lorsqu'on y arrive tard dans la soirée, il avait envoyé un autre télégramme, cette fois signé de son vrai nom, à un camarade nanti d'un emploi secondaire au ministère des Chemins de fer et du transport, qui habitait avec sa femme dans un petit hôtel de la ville. Gillou l'y avait déjà visité, et il savait que dans cette chambre se trouvait une cou-

chette supplémentaire. Si son camarade ne pouvait lui trouver rien d'autre, il dormirait sur cette couchette, ainsi qu'il l'avait suggéré dans son télégramme. Finalement, Gillou s'était fait préparer, par la patronne du restaurant de la Plage, deux repas froids qu'il mangerait à bord du train, avec deux bouteilles de vin rouge. Et comme il descendait le long de la Canebière, d'un pas rapide que hâtait encore un matin froid laissant prévoir un mistral naissant, il était content de lui-même, se disant qu'il avait su tout prévoir, que rien n'avait été laissé à la chance, et que tout irait selon ce qu'il avait prévu.

Au début, tout marcha en effet tel qu'il l'avait pensé. Gillou s'assura d'un coin confortable dans un compartiment vide de première. L'orange qu'il parvint à obtenir au restaurant de la gare était très juteuse, et le train partit à temps. Il ouvrit le cahier de notes de Sarrut à la page abandonnée et se disposa à lire plus avant. D'abord, il y avait une courte déclaration, écrite de la main nerveuse et excitée de Sarrut, le 30 septembre 1938 :

"Munich. Nous avons réussi. C'est la paix enfin. Le nez de Bonnet en paraissait raccourci ce matin, tellement il était heureux. Il eut aimé aller avec Daladier, afin de ramasser les lauriers et glaner les applaudissements de la foule. Nul doute que c'est le couronnement de sa politique, beaucoup plus que celle de Daladier. Ce dernier n'avait pas de politique. Il n'a jamais su clairement quoi faire. Agitateur belliciste un jour, et objecteur de conscience le lendemain. Il est parti pour Munich en avion ce matin ayant l'air d'un vaincu. Hitler et Mussolini, et même Chamberlain sembleront des rocs moulés dans le fer en comparaison de cet être gélatineux. Mais cela n'a pas d'importance. Nous verrons nous-mêmes à ce que de Munich ne naisse pas la défaite, mais la victoire. Nous n'y assisterons pas au début de notre chute, mais à l'aube d'une ère nouvelle. Il le faut. Munich ne

doit représenter qu'une première étape. Nous avons attiré Hitler à la table de conférences. Qu'importe qu'il attrape quelques bribes de territoire tchécoslovaque, lesquelles appartenaient d'ailleurs à l'Allemagne auparavant? L'important, c'est qu'il les obtienne par des pourparlers avec nous. Il sait maintenant que les négociations peuvent le payer, et peut-être autant que d'avoir recours à la force. Nous lui avons enseigné à se servir de la diplomatie plutôt que de la guerre. Ce qui reste à faire, c'est de l'emmener à formuler toutes ses revendications, et de les faire ajuster par les quatre grandes Puissances de l'Europe, réunies en conférence. Si nous réussissons cela, point de guerre en Europe pour cinquante ans à venir. Sinon? Sinon nous avons obtenu un sursis. Un sursis d'un an."

Les documents qui suivaient immédiatement coupèrent presque la respiration de Gillou. Il s'agissait d'instantanés de Françoise, mais ne venant certes pas d'un studio! Il ignorait si Sarrut l'avait épousée à cette époque. S'il ne l'avait pas encore fait, cela ne faisait évidemment pas grande différence quant à leurs relations; car après qu'il eût pris ces photographies, il ne lui restait plus beaucoup à découvrir sur le physique de Françoise. Gillou regrettait qu'avant de s'être couché la veille, il n'eût pas eu l'idée de poursuivre l'examen du manuscrit, quoique cela l'aurait peut-être empêché de dormir ensuite. Il y avait plusieurs portraits, et Gillou les contempla longtemps. Il décida finalement de les abandonner, se disant qu'après tout, il y avait dans le monde d'autres femmes que Françoise.

Mais le papier suivant concernait également Françoise. C'était une lettre de Sarrut:

"Chérie, je vous adore, mais vous me torturez. Nous nous aimons passionnément, mais devons nous préoccuper de rendez-vous, surveiller nos allées et venues, observer la marche du temps. Nous nous appartenons, nous nous com-

prenons en tout, nous sommes parfaitement heureux quand nous sommes ensemble, mais ces moments sont entrecoupés d'éternités. J'aime cet endroit où nous nous rencontrons. Je n'oublierai jamais le vieux logis bizarre d'Olivier, car de ma vie, je n'ai jamais été aussi heureux ailleurs. Je n'oublierai jamais le vieux lit bizarre d'Olivier, car j'y puis vous serrer dans mes bras, vous caresser, me confondre à vous. Mais pourquoi chez Olivier obligatoirement? Pourquoi ne pouvons-nous pas nous voir quand nous voulons, aussi longtemps que nous désirons, nous montrer au monde comme les amants que nous sommes? Françoise, vous savez que je dois partir pour l'Allemagne le mois prochain. Marions-nous tout de suite. Marions-nous! Venez avec moi à Heidelberg. Ce sera notre voyage de noces."

René chercha curieusement la réponse de Françoise, mais elle ne se trouvait pas dans le dossier. A la place, il trouva un mémoire de Sarrut, tapé à la machine, à propos de son voyage en Allemagne. Apparemment, il y avait été seul.

"Paris, 16 novembre, 1938.

J'ai quitté la France voilà dix jours. Mon but en me rendant en Allemagne était simple. Je voulais constater si aujourd'hui, six semaines après Munich, il y avait, oui ou non, possibilité d'éviter la guerre entre nos deux pays.

Je parle allemand couramment. J'avais été en Allemagne plusieurs fois auparavant. Mon dernier voyage fut en 1935, assez longtemps après qu'Hitler eût nazifié ce pays. J'ai des amis là-bas et cette fois, j'étais l'invité officiel d'un professeur de Berlin en relations intimes avec Ribbentrop et le Fuehrer. Je me rendis à Heidelberg, et m'y entretint longuement avec Gerschner, avec d'autres professeurs ainsi que des étudiants. J'allai en auto jusqu'à Francfort et voyageai à travers plusieurs districts de la vallée du Rhin. Je n'ai pas vu un seul Français. Je me suis librement mêlé aux Allemands. Je leur ai posé des questions

et j'ai répondu aux leurs. J'allai là avec aussi peu de préjugés que peut en avoir un être humain. Tout ce que je cherchais désespérément, c'était un moyen de préserver la paix et de savoir si mon idée sur Munich et sur ce qui s'ensuivrait était juste. Je crains d'avoir été trop optimiste.

J'inclus ici, à titre d'évidence partielle, les notes que j'ai prises après ma conversation avec Schmidt, un étudiant d'Heidelberg, âgé de 23 ans. Je le rencontrai le premier jour de mon arrivée dans cette ville. On m'invita à partager le repas des étudiants. Je le trouvai excellent (Dieu, les mensonges que notre presse imprime sur les conditions de vie en Allemagne!) On me demanda ensuite de prononcer un petit discours sur les relations franco-allemandes, lequel reçut des applaudissements polis. Gerschner, qui était assis à côté de moi, me dit que ce jeune Schmidt était un spécialiste en "géopolitik", qu'il était brillant et qu'il l'inviterait à venir boire de la bière à sa chambre après le repas. Il y aurait quelques autres étudiants, mais ils se contenteraient de boire en écoutant notre conversation. Il croyait que cela m'intéresserait, et j'acceptai avec empressement.

Schmidt était un garçon d'apparence aimable, au visage intelligent, surmonté d'une tignasse noire mal peignée. Il y avait neuf autres étudiants. Ceux-là avaient plutôt un aspect maussade, hautain et sombre. J'entamai sans tarder la discussion :

*Sarrut* :—Je suis enchanté de pouvoir discuter entre nous quelques-uns des points que j'ai soulevés durant le dîner. J'ai déclaré que Munich nous offrait la chance, longtemps attendue, d'établir les relations franco-germaniques sur une base plus stable. Vous avez tous applaudi civilement, mais j'ai senti une restriction, dans vos approbations. En France, nous avons l'habitude de laisser les auditeurs poser des questions à l'orateur, après qu'il a terminé le discours qu'il avait préparé. Je sais qu'ici,

la coutume est différente. Elle est plus formaliste; mais je souhaite que nous puissions nous entretenir sans retenue, en véritable tête-à-tête.

*Schmidt* :—Mes compagnons d'étude m'ont nommé chef de groupe pour cette discussion avec vous; et le professeur Gerschner, qui lui-même a reçu le même rang de la part de la Faculté, a approuvé ma nomination. Je suis donc autorisé à conduire le débat et à parler au nom de tous les étudiants présents. Si toutefois vous trouvez cet arrangement trop formaliste ou contraire à vos désirs, je suis sûr de posséder l'autorité nécessaire pour autoriser n'importe lequel de mes camarades à répondre aux questions que vous voudrez bien leur poser individuellement.

*Sarrut* :—Nous nous arrangerons bien, j'en suis certain. L'une de mes intentions, en venant à Heidelberg, était de savoir le sentiment de vous autres étudiants sur la situation des relations entre nos deux pays. Je serais très déçu si je m'en retournais sans connaître votre point de vue.

*Schmidt* :—Mais, Herr Doktor, vous allez constater que nous partageons tous les mêmes vues, sauf en ce qui concerne quelques détails; et je puis vous assurer que ce que vous entendrez de ma bouche est précisément ce que n'importe quel autre étudiant vous exprimera, si vous daignez le questionner.

*Sarrut* :—Parfait. Ne perdons plus de temps en préliminaires. Il y a un ou deux points que je désirerais élucider. Après cela, je souhaite que vous me posiez des questions, si cet arrangement vous agréait.

*Schmidt* :—Cette procédure nous est entièrement acceptable et satisfaisante.

*Sarrut* :—Dans ce cas, je continue. En premier lieu, j'ai dit qu'en France, le sentiment antigermanique, consécutif à la dernière guerre, est largement disparu; que la vaste majorité des Français sont en faveur d'une entente franco-allemande et que dans leur opinion l'accord de Munich, qui a entraîné de

grosses concessions de notre part pour assurer la paix, est un gage de ce désir de bonne entente avec vous, sur toutes les questions de nature à engendrer la guerre. Je désirerais savoir ceci : cette volonté de vivre en paix est-elle réciproque ?

*Schmidt* :—O u i . Catégoriquement, oui. Le Fuehrer souhaite s'entendre avec la France sur toutes les questions, et nous l'appuyons de tout coeur. (Ici, deux ou trois étudiants marmottèrent "Ja, Ja" tandis qu'un autre prononçait "Heil"). Mais je me permets de ne pas accepter votre déclaration que Munich fut une preuve de votre bonne volonté. Ce fut un gage de notre bonne volonté, à nous, oui ; mais très peu de la vôtre. Quant à la guerre, le Fuehrer a dit qu'il n'en voulait pas, et qu'il ne ferait plus aucune réclamation territoriale en Europe, une fois que le problème des Sudètes aura été réglé.

*Sarrut* :—Si vous voulez bien, laissons le Fuehrer hors de cette conversation. Ce que le Fuehrer a dit m'intéresse beaucoup, mais je le sais par coeur. Inutile de me le répéter. Dans votre réponse, j'ai remarqué que vous prétendez que Munich ne fut pas un geste de bonne volonté de notre part. Qu'entendez-vous par là ?

*Schmidt* :—Je maintiens que votre bonne volonté n'y a été pour rien, car nous vous avons en réalité entraînés à Munich, après que vous ayez dressé pendant des mois vos oppositions à nos réclamations, finalement pour y consentir sous la menace de la guerre. Il n'y avait pas de bonne volonté là-dedans, quoique je ne tiens pas à dire ce qu'il y avait. De notre côté, nous avons fait preuve de bonne volonté, parce que nous aurions pu obtenir bien davantage en faisant la guerre, que les concessions consenties aux pourparlers de Munich. En envahissant la Tchécoslovaquie, nous aurions possédé tout le pays en quelques jours, et nous aurions donné une leçon au monde, en lui montrant qu'on ne pouvait plus se moquer de l'Al-

lemagne, ni l'humilier davantage, et que Versailles était mort pour toujours. Mais nous avons sacrifié de notre prestige sur l'autel de la paix ; nous avons consenti à discuter des réclamations qui n'auraient jamais dû être mises en doute, puisqu'elles engageaient notre honneur comme nation et la parole du Fuehrer. Nos réclamations étaient si justes, que lorsqu'on en vint à les discuter autour d'une table, chacun les accepta, et nous consentîmes à ne recevoir que le minimum de ce que nous demandions. Voilà pourquoi, Herr Doktor, j'ai dit que nous avions fait preuve de bonne volonté.

*Sarrut* :—Entendu. Comme je m'intéresse davantage à connaître votre point de vue qu'à défendre le mien, lequel vous avez entendu tout à l'heure au dîner, je ne perdrai pas mon temps à discuter ce que vous assumez avoir été les motifs qui nous entraînerent à Munich. Mais ce que je remarque dans votre réponse, c'est une différence d'opinion sur un point plus important. Nous autres, en France, sommes sincèrement en faveur de la paix. Nous ferons la guerre si l'on menace nos intérêts ; mais nous consentirons à d'énormes concessions avant d'y recourir, parce que nous estimons que la dernière guerre a causé des dommages énormes aussi bien au vainqueur qu'au vaincu, et que ceci serait encore plus vrai d'un conflit armé aujourd'hui. Cela, si je me souviens bien, a été exprimé à peu près de même façon par Herr Hitler. Mais par votre réplique, je déduis qu'à vous l'idée de la guerre, par exemple contre la Tchécoslovaquie, n'est nullement répugnante. Pourtant, vous devez savoir que cette guerre avec la Tchécoslovaquie en aurait entraîné une avec la France certainement, avec la Grande-Bretagne à peu près certainement, et avec la Russie probablement. Pouvez-vous envisager cette perspective avec sérénité ?

*Schmidt* :—Nous ne désirons certes pas nous battre contre la Grande-Bretagne, encore moins contre la France.

Mais en ce qui concerne l'idée de la guerre, quand elle représente notre honneur national, nous n'en éprouvons certainement nulle peur. Nous croyons tous ici que, tôt ou tard, nous devons faire la guerre aux Bolchevistes. Nous espérons, cependant, avoir en vous sinon des alliés, du moins des spectateurs sympathiques. Naturellement, il faudra auparavant que vous jetiez au panier votre traité avec Staline; de façon ou d'autre, ce n'est qu'un chiffon de papier que ni l'un, ni l'autre des partenaires n'a l'intention de respecter.

*Sarrut*:—Si vous pensez que c'est un chiffon de papier, pourquoi estimez-vous qu'il serait important que nous prenions la peine de le jeter au panier?

*Schmidt*:—Herr Doktor, vous m'avez demandé d'être sincère, n'est-ce pas?

*Sarrut*:—Certes. Ne vous imaginez pas que je pourrais être blessé par quoi que vous disiez.

*Schmidt*:—Eh! bien, voilà. Il ne peut y avoir deux maîtres en Europe orientale. Nous avons besoin d'espace vital dans l'Est. Nous sommes capables de l'obtenir en Russie. La guerre avec les pourceaux bolchevistes est inévitable: c'est l'un des principaux credos de Mein Kampf. Nous nous préparons pour cette guerre. Les Russes en sont avertis, naturellement; mais nous avons de notre côté l'ordre, l'organisation, la science et un grand chef. Ils ont le désordre, l'anarchie, la famine et une clique sanglante de judéo-bolchévistes pour les gouverner. Quand sonnera l'heure, nous avons l'intention de les annihiler et de coloniser leurs territoires. Nous n'éprouvons aucun désir d'attaquer la France et notre ligne Siegfried, que nous venons de terminer, est la meilleure preuve de nos intentions purement défensives de ce côté. Mais tant que vous aurez un pacte avec la Russie, comment pouvons-nous éprouver de la sécurité? Comment pouvons-nous savoir si l'un de vos propres bolchevistes, l'un de vos propres Juifs, l'un de vos

apôtres de la guerre n'insistera pas pour que vous fassiez honneur à votre signature? Nous n'avons pas confiance en vos politiciens. Nous espérons donc ardemment — en guise, comme vous le dites, de petit gage de bonne volonté — que vous allez répudier votre accord avec la Russie, lequel est d'ailleurs dirigé uniquement contre nous, vous le savez bien. Nous espérons aussi que vous dénoncerez tous les autres pactes que vous avez signés avec les nations de l'Europe orientale, région hors de votre sphère d'intérêts, mais directement dans la nôtre.

*Sarrut*:—Je vois. Mais puisque vous n'avez aucune confiance en nos politiciens, ainsi que vous le dites, une pareille répudiation s'avérerait-elle suffisante? Car d'un moment à l'autre un nouveau gouvernement est susceptible de se former en France, qui trouvera que — pacte ou non — si vous attaquez la Russie et la battiez, vous seriez alors tellement puissants en Europe, que notre tour viendrait ensuite. Ce nouveau gouvernement pourrait estimer que la France doit commencer de se défendre, en Europe ou hors du continent, à quelque point que ce soit que vous menaceriez d'agression. Vous n'êtes pas sans savoir que cette politique a été à la base de notre conduite sous la Société des Nations, et sert de ligne de manoeuvre pour la sécurité collective.

*Schmidt*:—Oui, Herr Doktor, nous nous rendons bien compte que ce fut là la base de votre politique. Si vous espérez éviter la guerre, et c'est ce que vous affirmez, vous feriez évidemment mieux d'y renoncer, car elle est absurde et même à la guerre en droite ligne. Et en ce qui concerne le fait que nous ne pouvons avoir confiance en vos politiciens, je suggère que certaine espèce de ces gens ne devrait jamais prendre le pouvoir dans votre pays; car ainsi que Churchill, Eden et Duff Cooper en Grande-Bretagne, ce sont de véritables précurseurs de la guerre. Si jamais cette espèce venait à gouverner la Fran-

ce, nous n'aurions plus confiance en elle, ce qui serait fatal à notre politique de bonne entente.

*Sarrut*:—Qui, par exemple, parmi nos politiciens, trouveriez-vous acceptable?

*Schmidt*:—Je ne veux pas me mêler de votre administration. Mais je dirais que tant que vous aurez Bonnet comme ministre aux Affaires étrangères, nous serons satisfaits. Mais si vous alliez le remplacer par des hommes comme Henriot, ou Reynaud, ou Delbos, ou Blum cet abominable Juif, la situation deviendrait délicate.

*Sarrut*:—Et en qui, Bonnet mis à part, auriez-vous confiance?

*Schmidt*:—Vous ne voulez tout de même pas, sérieusement, que je me mêle de la politique française. Mais il y a des hommes qui, en France, ont toujours travaillé en vue d'une plus grande compréhension entre nos deux pays. Prenez des hommes comme Flandin, ou de Brinon, ou Déat; leur attitude est très belle depuis quelques semaines. Et Laval est très populaire en Allemagne. Nous savons naturellement qu'un parti puissant en France s'appuie sur des éléments national-socialistes; mais le Fuehrer n'a jamais considéré que le national-socialisme fût un article d'exportation, et il ne ferait aucune entente avec la France dépendante de l'avènement de ce parti au pouvoir. Avec le gouvernement actuel, nous pourrions certes en venir à un accord sur le programme dont je vous ai parlé tout à l'heure, à condition que des hommes comme Mandel (un autre Juif), Campinchi, Zay (encore un Juif) et Reynaud fussent éliminés ou réduits à des rôles secondaires. Aller plus loin serait, je pense, nous immiscer dans votre politique, et nous comprenons très bien que vous considèreriez cela comme déplacé et à l'encontre de votre souveraineté nationale. Heureusement qu'il y a en France assez d'hommes comme vous, des patriotes se rendant compte qu'une guerre avec l'Allemagne correspondrait

à un suicide et comprenant que nous ne menaçons la France en aucune façon, et que nos réclamations du côté de l'Est sont très justifiées.

*Sarrut*:—Je désirerais que vous répondiez maintenant à une autre question. La France, comme tous les pays avec un passé illustre et un haut niveau de civilisation, n'agit pas que par cupidité ou même simplement dans son propre intérêt. Des sentiments d'humanité ou de compassion peuvent influencer sur l'opinion publique et changer sans retour une politique préétablie. La semaine dernière, un conseiller à votre Ambassade à Paris a été assassiné par un jeune Juif polonais. En Allemagne, on a ordonné immédiatement contre les Juifs des représailles extrêmement violentes. Ceci soulève deux problèmes en France, qui rendent plus difficile la collaboration avec l'Allemagne. Le premier, c'est de savoir s'il est humain de se venger sur des innocents. Le deuxième, c'est de résoudre pourquoi votre antisémitisme, dont je ne discuterai pas le principe, prend cette forme virulente.

*Schmidt*:—Avant de répondre puisse savoir ce que vous considérez comme une forme virulente?

*Sarrut*:—Je veux dire la destruction et le pillage en masse de magasins appartenant à des Juifs; obliger des Juifs à s'agenouiller dans les rues et à en laver les pavés; envoyer les Juifs dans des camps de concentration, où on les soumet à de mauvais traitements.

*Schmidt*:—Je nie que les Juifs soient soumis à de mauvais traitements. Les vols, ou les actes illégaux de punition sont le fait d'individus irresponsables, qui d'ordinaire ont tellement souffert dans leurs rapports avec les Juifs, qu'ils éprouvent une légère satisfaction en prenant la justice entre leurs mains. Mais le Fuehrer a défendu de maltraiter illégalement les Juifs. Et dans les camps de concentration, nous ne plaçons que ceux qui constituent un danger pour l'Etat. Cette incarcération protège du reste leur vie, laquelle serait

en péril à cause de l'indignation populaire. En liberté, ils ne pourraient sortir sans une escorte armée. Vous vous trouvez en Allemagne depuis plusieurs jours maintenant; vous avez été à Francfort, où des centaines de mille Juifs vivent encore dans le confort et le plus grand luxe. Avez-vous constaté des persécutions?

*Sarrut*:—Vous niez la persécution des Juifs, et je n'en ai pas été personnellement témoin. Mais il est difficile de rejeter la parole de centaines d'observateurs sérieux. Du reste, la distinction même que vous faites, et telle qu'appliquée dans vos lois de Nuremberg, nous frappe par son aspect fantastique et inhumain. Pourquoi un Juif n'aurait-il pas les mêmes droits qu'un autre homme?

*Schmidt*:—Parce qu'il est un étranger. Il est citoyen d'un Etat étranger sans territoire. Si nous lui concédions des droits équivalants à ceux d'un Allemand, ce serait comme si nous mettions notre armée, notre marine, notre service civil, notre gouvernement et nos familles à la disposition d'une légion de hors venus... et quels hors venus! La vermine de l'humanité, la lie du monde, le parasite destructeur qui corrompt tout ce qu'il touche. Non, nos lois de Nuremberg ne constituent qu'une protection élémentaire et nous avons été extraordinairement humains en tolérant encore qu'ils vivent parmi nous, après tout le mal qu'ils nous ont causé en empoisonnant notre esprit national, en provoquant l'humiliation de Versailles, la famine, la misère des années d'après-guerre et la décadence de l'Allemagne avant l'arrivée de notre Fuehrer au pouvoir. De plus, nous ne tolérerons pas que les Juifs, que nous avons éliminés de notre système, s'implantent dans celui des autres nations et continuent haineusement à travailler contre nous. Nous devons nous défendre contre cela. Voilà pourquoi lorsqu'un Juif polonais assassine à Paris un représentant de la fine fleur de la jeunesse allemande,

nous nous défendons par des représailles, si peu sévères soient-elles, contre les Juifs dans notre pays. C'est une nécessité d'Etat.

*Sarrut*:—Ceci, évidemment, est l'un des graves problèmes de notre temps. On constate au premier abord que toutes les grandes nations de la terre vivent facilement avec les Juifs, l'Allemagne exceptée. On est porté à se demander si la fourberie ne vient pas de l'Allemagne plutôt que des Juifs. Je n'ai d'ailleurs nulle envie de discuter cette anomalie avec vous. Un point, cependant, m'a toujours intrigué. Vos lois de Nuremberg vous séparent par races. Mais il y aura toujours des relations illégales entre les races. Comment pouvez-vous être sûrs que le fils de Herr et de Frau Schlüsselberg, tous deux Aryens à cent pour cent, n'est pas en réalité le fils de Frau Schlüsselberg et de Herr Kohn, un Juif? Voici donc un enfant, légalement pur Aryen. Avec le mauvais génie que vous attribuez aux Juifs, il a des chances de se tirer assez bien d'affaire dans le monde; il peut même parvenir au poste de Fuehrer allemand et devenir le successeur d'Hitler. On dit qu'il y a eu des papes Juifs; c'est même vous qui le prétendez en définitive. Rien dans votre merveilleux système ne semble pouvoir empêcher un Juif allemand de finir dans la peau d'un archi-antisémite. Et où en seriez-vous alors?

*Schmidt*:—Mon ami l'étudiant Leberschnuss, qui est biochimiste, répondrait sans peine à ces questions. Car ce danger, même étant des plus éloigné, n'a pas échappé à notre vigilance. Il vous dirait qu'une analyse du sang, à laquelle s'ajoute une étude des caractéristiques raciales, peut diagnostiquer si un enfant est, oui ou non, d'ascendance juive. L'analyse n'apporte pas, peut-être, de certitude absolue, mais un haut degré de probabilité. Dans les cas douteux, l'épreuve de la réaction sanguine trancherait la question dans un sens ou dans l'autre. De toute façon, un tel cas

s'annonce à peu près impossible, puisque la loi oblige chaque citoyen allemand à révéler toute relation coupable entre un Juif et un Aryen. De telles relations ne pourraient à peu près pas avoir lieu sans qu'au moins une tierce personne ne s'en doute. Notre système de le rapporter aux autorités fonctionnerait alors parfaitement.

*Sarrut*:—J'ai lu cela dans vos livres et vos ouvrages de propagande. Mais je me demande si des Allemands, des Allemands cultivés, soutiendraient de pareilles théories en des conversations privées. Dans nos pays, où la presse est libre...

*Schmidt*:—Libre d'être achetée par n'importe qui...

*Sarrut*:—Et où les savants ne sont pas payés pour appuyer des thèses politiques commodes...

*Schmidt*:—Au nom de mon camarade Leberschnuss, ici présent, je dois protester...

*Sarrut*:—Qu'il proteste donc lui-même. Pourquoi faites-vous tout pour lui? Je disais que nos savants ont démontré d'innombrables fois que ces doctrines n'ont aucune base scientifique sérieuse. Mais vous êtes libres d'avoir vos opinions, comme nous les nôtres. C'est du moins ce que nous croyons en France. J'ai appris plusieurs choses dans cette conversation, laquelle était destinée, comme vous le savez, à démêler les possibilités d'un rapprochement franco-allemand. Maintenant, veuillez me poser des questions à votre tour."

Ici Sarrut avait noté:

"Je n'ai pas enregistré mes propres réponses, mais simplement les questions, à titre d'échantillons de ce qui préoccupe ces jeunes Allemands, qui avaient cette occasion — rarissime — de s'entretenir avec un journaliste français, sans trop de formalités, quoique sachant parfaitement que tout ce qu'ils diraient serait rapporté séance tenante au parti nazi."

"Rudolf Apitz: Est-il vrai que Joséphine Baker, la danseuse nègre, a épou-

sé un pur Français? Comment la France peut-elle tolérer semblable pollution de son sang?

Gerhard Vieweg: Comment se fait-il que la France semble disposée à ouvrir ses portes, et même à recevoir avec cordialité tous les réfugiés, les agitateurs politiques et autres éléments honteux que tous les pays civilisés, tels l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne de Franco, rejettent? N'est-ce pas là une preuve de faiblesse et de décrépitude?

Kurt Reckzeih: La France constate-t-elle sans alarme le déclin constant de ses naissances? Quelles mesures eugéniques projette-t-elle pour y mettre fin? Et tandis que cette décroissance s'accroît, comment espère-t-elle maintenir une forte politique étrangère et s'opposer aux réclamations des nations dont la population s'accroît et qui manquent d'espace vital?

Franz Gericke: Pourquoi la stérilisation des êtres sans valeur et des inadaptables ne se pratique-t-elle pas en France?

Manfred von Rheinbaben: Est-ce vrai qu'à Paris, n'importe qui peut réellement aller dans les grands magasins et arranger des rendez-vous avec les vendeuses?

Heinrich Schneider: Combien de gens vont encore à l'église en France? Les jeunes gens et les jeunes femmes n'apprennent-ils pas, par l'organisation de leur Parti, que toute cette histoire de Christ est de la stupidité?

Ludwig Kloss: Pourquoi acceptez-vous les Juifs dans votre gouvernement? Même si vous êtes assez résignés pour les tolérer dans votre vie de tous les jours, le peuple ne se révolte-t-il pas quand il les voit remplissant des fonctions publiques?

Paul Trendelenburg: Le Fuehrer a dit qu'une nation pactisant avec la Russie bolcheviste est condamnée à mort. Pourquoi, alors, avez-vous signé un pacte semblable?

Gillou avait suivi cette discussion à propos des Juifs avec beaucoup d'atten-

tion. Durant des années, en fait jusqu'à plusieurs mois après la chute de la France, il n'y avait même pas pensé. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais rencontré de Juif; et d'après ce qu'il avait entendu dire, il y avait de bons et de mauvais Juifs, exactement comme pour toutes les races du monde. Toutefois, il avait comme une arrière-pensée que les Juifs étaient distincts des autres, que s'il en rencontrait un, et lui parlait, il s'apercevrait qu'il avait un Juif devant lui, à cause d'un nez crochu, ou d'un fort accent étranger — présumé allemand — ou à cause de quelque bassesse, de quelque sordide avarice dénotant bien le Juif. Avec son meilleur copain, un type nommé Marcel Falewski, il avait fait de nombreuses fredaines et partagé tout ce qu'il possédait, durant de nombreuses années. Jamais, dans leurs conversations, les deux amis n'avaient mentionné les Juifs, ou le problème juif, ou quoi que ce fût se rattachant à cette race.

Mais voilà qu'un jour — le lendemain de celui où les Allemands avaient publié à Paris le décret ordonnant à tous les Juifs de porter une étoile jaune à leur bras droit — il avait reçu le plus grand choc de sa vie. Il voyait Marcel venir vers lui — c'était à n'en pas croire ses yeux — avec une étoile jaune sur le bras.

"Es-tu fou?" lui avait crié Gillou; "Les gens vont te prendre pour un Juif, et les Allemands penseront que tu te moques de leurs décrets. Ils vont t'arrêter et te retenir comme otage. C'est ridicule. Enlève ça immédiatement."

Mais Marcel avait répondu avec calme: "Je ne peux pas l'ôter. Je dois porter ce signe. Sinon, on m'enlèvera ma carte de rationnement."

Et Gillou avait dit: "Mais ils ne peuvent te faire cela: tu n'est pas Juif."

Marcel répliqua alors: "Je suis un Juif. Ne le savais-tu pas? En fait, je n'en étais pas certain moi-même jusqu'à l'arrivée des Allemands."

"Mais ton nez?" dit Gillou.

"Oh, il n'a rien de particulier."

"Et tu n'es pas circoncis?"

"Non, Gillou, je ne le suis pas."

"Et fréquentes-tu — comment l'appellent-ils, la Synagogue? C'est absurde, tu es catholique. Nous avons été au catéchisme ensemble assez souvent, quand nous étions gosses."

"Je suis catholique, et ma mère aussi. Mais mon père n'est rien du tout. Il venait de Russie, et son père et sa mère étaient juifs. Par conséquent, d'après les règlements, je suis à mon tour un Juif et je dois porter l'étoile jaune."

C'est ainsi que Gillou découvrit qu'il connaissait des Juifs, et qu'il les connaissait depuis longtemps. Marcel, son meilleur ami; et Lucienne, l'employée au magasin de tabac, avec qui il avait eu une amourette — courte mais agréable — était une Juive; et madame Lurier, la marchande de meubles d'occasion et ses trois petits enfants étaient tous des Juifs. Le problème juif se simplifia alors pour Gillou: il eut l'impression que le mot "Juif" ne constituait qu'une épithète accrochée arbitrairement à certaines personnes, à d'ordinaires citoyens, pour des raisons qu'ils ne pouvaient contrôler, et que le système entier était une sale farce, typiquement germanique. Elle servait à nuire à d'innocentes gens parce que c'était amusant ou commode.

Eh! bien, ce Sarrut, en dépit de toutes ses idées singulières de collaboration avec les Allemands, il n'était pas tombé dans cet attrape-nigauds. Mais il y avait des tas de types, de nos jours, prêts à blâmer les Juifs pour tout ennui qui leur arrivait. Si la température était mauvaise, ou le vin sur, ou le train en retard, c'était la faute aux Juifs. Lorsque quelque bâtard déclarait une chose pareille, Gillou sentait la colère monter en lui, mais il se contrôlait d'ordinaire et maintenait son calme extérieur. Il savait depuis longtemps qu'un jour, il ferait un vrai travail d'homme contre les Allemands et leurs imitateurs éhontés. Il ne voulait pas gâter ses chances

en suscitant les soupçons prématurément, pour une cause insignifiante.

Gillo: éprouvait également un certain plaisir à voir que Sarrut avait enfin découvert que les Allemands étaient incurables, mais il trouvait un peu étrange qu'il eût pris autant de temps pour se former une opinion; aussi qu'il n'eût pas compris plus tôt que la guerre était inévitable. En novembre 1938, Gillou était en garnison du côté de l'est, à Metz, et il ne doutait point que la guerre ne fût imminente. Tous les soldats de la garnison pensaient ainsi, mais sans en être découragés ou frappés de panique. Au contraire, ils étaient contents de pouvoir au moins flanquer une bonne torgnolle aux Allemands, et en finir une fois pour toutes. Après quoi ils reviendraient à leurs foyers et à leurs petites amies, plutôt que d'attendre indéfiniment, dans la confusion et l'incertitude. Non pas qu'ils n'aient pas trouvé moyen de se faire de petites amies supplémentaires à Metz. La ville en était remplie, et certaines étaient des espionnes, comme avait dit le colonel.

Freda était-elle une espionne? Ceci était un insoluble mystère dans sa vie. Il avait rencontré Freda un samedi soir au café de LA LUNE, rue de la cathédrale, et l'avait emmenée à un hôtel où il retenait d'ordinaire une chambre, lorsqu'il avait une permission de vingt-quatre heures. Cette fille était blonde et grasse, pas beaucoup son genre. Mais alors quoi? On n'avait pas le choix à Metz. Freda avait été bonne pour lui, mais il avait l'idée que lui aussi, il avait été bon pour elle. Comme il restait étepu, à moitié endormi, sur le lit, il crut entendre frapper à la porte. Il alluma la lumière, mais ne sut jamais si quelqu'un avait vraiment frappé. Cependant, il surprit Freda en train de passer les papiers de son portefeuille dans son sac à main. Rien d'une valeur quelconque ne se trouvait dans ces pape-rasses, et certainement pas d'information militaire. Il n'y avait pas d'argent non plus — la fille savait cela. Pour-

tant, il se sentit coupable. Il n'aurait pas dû se fier à cette fille tout d'abord. Elle se tenait immobile, la bouche ouverte, la face blafarde.

"Pourquoi diable fais-tu cela?" lui avait-il demandé.

Elle ne put répondre. Il marcha vers elle; mais avant qu'il l'atteignît, elle avait repris contenance et replacé les papiers dans le portefeuille. "Je voulais lire tes lettres d'amour, mon chéri," dit-elle. Triste excuse: la chambre avait été plongée dans l'obscurité. Mais Gillou ne parvint pas à lui faire dire rien d'autre, malgré ses tentatives répétées. Il s'endormit enfin, décidant qu'il la dénoncerait à la police militaire le lendemain. Mais Freda n'agit point comme il l'aurait cru. Elle ne chercha pas à fuir durant la nuit. Elle resta pelotonnée contre lui, ce qui ne lui déplut pas. Ils passèrent la journée suivante ensemble, puis l'autre nuit. Lorsque le lundi, à six heures du matin, Gillou se rapporta à la caserne, située à quelques milles hors de la ville, il avait complètement renoncé à l'idée de dénoncer la fille. Cependant, il était déterminé à ne plus la revoir. Elle ne chercha jamais, de son côté, à le rencontrer à nouveau.

Gillo: regarda par la fenêtre du train. Huit heures approchaient, et ce clair et frais matin de Provence s'annonçait splendide. Le train roulait vite, mais sans heurts, à travers ce pays couleur gris-bleu, parsemé de cailloux, d'oliviers et de vignobles à peine visibles sur les ondulations lointaines. Ici et là, sur la route champêtre rampant parallèlement au rail, le train croisait ou dépassait une charette basse tirée par un vieux cheval, lequel était conduit nonchalamment par quelque paysan insouciant, à la tignasse noire. Invariablement, l'homme agitait le bras au passage du train.

Heureuses gens, pensait Gillou. L'occupation leur est épargnée. Ils n'ont point connu la guerre sur leur sol depuis des générations. Il ne savent même pas de quoi un Allemand a l'air. Pas

étonnant que certains d'entre eux soient reconnaissants envers le vieux maréchal. Gillou, qui se déplaçait sans cesse d'une zone à l'autre, ne pouvait pas s'accoutumer entièrement aux différences de points de vue entre les habitants qui vivaient de chaque côté de la frontière artificielle: ici pleins de ressentiment, déterminés à la revanche, profondément anti-allemands et anti-vichyistes; là indifférents et fatalistes. Aller d'une zone à l'autre, c'était comme de faire alterner l'eau glacée et l'eau chaude. Encore une belle chose dont les Allemands étaient responsables: ils avaient divisé les Français en zones, comme si leurs divisions politiques n'étaient pas suffisantes.

Ainsi, Sarrut avait connu les Allemands. Il était revenu du Reich avec la certitude qu'on ne pouvait s'entendre avec eux. Comment se trouvait-il, alors, qu'après l'armistice, il était devenu l'un des collaborationnistes les plus notoires? Gillou aurait voulu le savoir. Il recommença sa lecture. Il avait maintenant devant lui le double, au papier carbone, d'une lettre proprement tapée à la machine, et portant la signature de Sarrut. Elle était datée du 25 novembre 1938, et adressée à Son Excellence M. Georges Bonnet, ministre des Affaires étrangères de la République française. "Mon cher ministre,

Ceci est pour confirmer brièvement les points principaux de notre conversation de ce matin au téléphone, à propos de mon voyage en Allemagne:

(a) J'en suis venu à un accord satisfaisant avec Gerschner, relativement à la publication de mon livre en langue allemande. Les passages auxquels je m'objectais dans la traduction ont été rectifiés. Je dois recevoir une somme globale de 6.000 marks en droits d'auteur.

(b) Toutes mes relations avec Gerschner et les autres membres de l'Hochschule, ainsi qu'avec la Faculté d'Heidelbergl ont été strictement correctes, et même cordiales en quelques circons-

tances. On m'a laissé entendre que Ribbentrop a hâte de venir à Paris, car il attend des résultats heureux de sa visite. On m'a répété plusieurs fois que Ribbentrop, ainsi que le Fuehrer, vous tiennent en haute estime et ont très confiance en vous.

(c) les conférences auxquelles on m'invita conservèrent un ton inoffensif. Mes propres discours ont reçu un accueil favorable et plutôt tiède.

(d) A la suite de mes conversations personnelles avec des Allemands de toutes les classes sociales — j'ai causé avec au moins cinquante personnes — j'en suis venu à la conviction inébranlable qu'il est maintenant trop tard: nous ne pouvons plus rien pour éviter la guerre. Je suis certain que Ribbentrop vient demander des assurances, sur la politique française en Europe orientale, que vous ne pourrez lui donner. Il quittera Paris soit irrité et désappointé, et décidé à avoir votre peau, soit enchanté et prêt à vous duper quand le moment viendra, en déclarant au monde que vous lui aviez promis ce qu'il réclamait, mais que vous n'avez pas honoré votre parole quand cela est devenu nécessaire (voyez la tactique de Mussolini après la visite de Laval à Rome, au sujet de l'affaire d'Abyssinie). Dans l'un ou l'autre cas, je ne vois pas grand-chose à gagner de son passage à Paris.

Mais puisque le rendez-vous est arrangé pour le début de décembre, je suppose que vous devrez le subir. Je vous souhaite bonne chance. Je ne serai pas ici, comme vous le savez, parce que:

(e) J'épouse Françoise la semaine prochaine et nous serons en voyage de noces. Nous allons à Morzines. Si Odette et vous avez le goût d'un peu de ski après vos tours de passe-passe avec Ribbentrop, je vous supplie de venir. Ceci serait interprété, en Europe, comme un signe que vous croyez encore en la paix. En fait, y croyez-vous? Moi, plus du tout. J'ai l'intention de me préparer à la guerre et à la mort en habitant le Paradis terrestre durant trois

semaines en compagnie de Françoise, qui vous envoie ses amitiés."

Donc, Sarrut avait enfin épousé Françoise. Et Gillou était sur le point d'en apprendre plus long sur leur histoire d'amour, car le document suivant était une lettre datée de Morzines, et traitant exclusivement de leurs relations.

"24 décembre, 1938.

Françoise,

Ce soir, c'est la veille de Noël. A 11 heures, il y aura exactement un an que je t'aurai rencontrée pour la première fois. Nous devrions évidemment célébrer cet anniversaire. Et en guise de présent — il en viendra peut-être un autre aussi — je vais te déclarer pourquoi je t'aime, ce que cette année-là a signifié pour moi.

Comment les amants se rencontrent pour la première fois est toujours important. Cela établit le climat et le rythme de leur amour. Je rêve souvent à la façon dont nous nous sommes rencontrés et je souhaiterais que, ne t'ayant point connue, je pusse te rencontrer encore à la même heure, à la même place. Car même toi, ô Françoise à l'esprit réaliste, dois admettre que c'était très romanesque. J'avais quitté mon bureau tôt avant le déjeuner, et franchi en auto les 250 milles me séparant des Alpes savoyardes. Je parvins à Culoz à 5 heures du soir: il faisait brun. J'arrêtai pour diner, et téléphonai à l'hôtel du Planet. Je demandai à monsieur Gibrat à quelle heure partirait le dernier téléphérique. Il me répondit que ce jour étant la veille de Noël, le wagon suspendu fonctionnerait plus tard que d'habitude; le dernier départ se ferait à 10 h. 30. Je croyais pouvoir l'atteindre à temps, mais Gibrat me dit qu'il en doutait, les routes étant impraticables sur d'assez longues distances, et presque impossibles dans l'obscurité. Il me déclara qu'il me ferait une faveur, car il savait que tous les hôtels étaient remplis à Morzines, et que ma seule chance de coucher dans un lit cet-

te nuit-là — il faisait 10 degrés centigrade sous zéro — étant tout de même de réclamer ma chambre réservée au Planet, trois mille pieds plus haut, il garderait le téléphérique à ma disposition jusqu'à mon arrivée. Et personne n'étant plus obligeant que M. Gibrat, il ajouta qu'un réveillon m'attendrait avec du champagne. Spontanément, il déclara ensuite que la veille de Noël était très gaie au Planet, et que les femmes y étaient fort jolies.

Ceci me reconforta, et je commençai l'ascension vers Morzines le long des chemins de montagne neigeux et glissants. C'était un voyage fatigant. Le radiateur chauffait; je devais, à tous les cinq ou six kilomètres, m'arrêter pour le refroidir en laissant tomber de la neige dans l'eau chaude. La neige fondait instantanément, avec un sifflement. Je croyais pouvoir atteindre Morzines vers dix heures, mais je n'y parvins qu'une demi-heure plus tard. Je me dirigeai sans tarder vers le téléphérique, on me dit que le dernier wagon venait de partir. J'attendis donc, dans la nuit, que Gibrat fit redescendre pour moi, le long des trois mille pieds de la montagne enneigée, la cabine ambulante. A la fin, je vis la silhouette sphérique et sombre se dessiner contre la neige des pentes et les pins couverts de givre. Elle se rapprochait insensiblement, et glissa jusqu'à moi. Je poussai la porte automatique et entrai dans le petit wagon juste comme les cloches des églises sonnaient onze heures. Et la cabine commença de monter. Je me collai la face à la fenêtre. Je me sentais heureux et excité. Et juste à ce moment là, je m'aperçus que je n'étais pas seul, qu'une forme sombre se tenait du côté opposé, la face également collée à l'autre fenêtre. Je me retournai, mais il faisait trop noir; je ne distinguai rien.

Je ressentais pourtant une chaude sympathie pour cette personne inconnue qui s'était ainsi échappée de la fête, des lumières et du confort de l'hôtel du Planet, pour venir jouir du silencieux,

solitaire et unique plaisir de descendre lentement et de remonter dans la nuit, déplacée par un mouvement doux et imperceptible. Nous nous élevions de plus en plus haut au-dessus du village de Morzines. Le paysage dévoila sa magnificence. Nous pouvions maintenant voir par-dessus le premier sommet qui couvrait de son ombre les maisons endormies. Une demi-lune argentée, enchâssée dans un cercle de nuages, inondait par intervalles, de sa lumière pâle, les mille et un pics des Alpes vers l'est. Tout brillait, tout devenait aérien. La lune rendait maintenant les choses plus visibles; mais la lumière, qui allait illuminer jusqu'aux monts, en contre-bas, situés de l'autre côté de la vallée, ne daignait pas éclairer l'intérieur de notre véhicule. Pourtant, je discernais mieux l'être immobile et silencieux se tenant à mes côtés. Je pouvais voir que c'était une femme, une très jeune femme en robe du soir recouverte d'une vareuse d'hiver blanche. Je pouvais, oui je pouvais détailler sa jolie silhouette mince et je devinais même que sa chevelure soyeuse avait des reflets cuivrés. Je ne distinguais pas son visage. Elle ne me regardait pas. Elle savait pourtant que j'étais là, elle sentait que j'avais les yeux fixés sur elle. Je me rapprochai et la regardai plus intensément. De temps à autre son souffle embuait la vitre qu'elle essayait avec un long gant blanc qu'elle tenait à la main. Puis, je crus qu'elle me regardait. Mais je n'en étais pas sûr. Ce dont j'étais sûr à présent, c'est qu'elle était très belle. J'avais entrevu son profil, et je me dis que je n'avais jamais rien aperçu d'aussi délicieux, d'aussi juvénile. Et alors, elle se retourna — tu te retournas — et je vis tes yeux; et là, dans l'obscurité, je devins désespérément amoureux de toi. Je me rapprochai davantage. Je me rendis brusquement compte que ce n'était pas le moment d'employer les vieilles techniques d'approche trop éprouvées. J'obéis à mon impulsion. Je te saisis dans mes bras et t'embrassai. Com-

ment puis-je oublier ce baiser donné dans l'espace, ce baiser qui nous transporta tout autour de la cabine, qui montra nos lèvres mêlées à l'est et au nord et à l'ouest et au sud, et qui dura aussi longtemps que l'ascension du wagon. La scène eût peut-être paru absurde à un spectateur, quoique dans l'ensemble je crois qu'elle fut plutôt grandiose. Et il n'y avait pas de spectateur. Françoise, je ne savais rien et je savais tout de toi. Je savais que dès ce moment, tu donnais sa signification à toute ma vie.

Le téléphérique stoppa à la plateforme supérieure. Nous sortîmes en nous tenant par la main et marchâmes sur le sentier libre de neige, vers l'hôtel brillamment illuminé. J'ouvris la porte. Je te voyais maintenant dans la lumière radieuse de l'entrée. Mais je n'aperçus rien de nouveau. Je t'avais tenue si étroitement, et je connaissais si bien chaque trait de ton visage, que mon image visuelle s'avérait déjà complète. Cependant, je ne savais pas que tes yeux avaient cette teinte d'un brun si brûlant. Et alors tu disparus. Nous n'avions pas échangé une seule parole.

Françoise, j'étais si fatigué que je dormis jusqu'à une heure avancée le lendemain matin, et je me réveillai dans ce pays féérique, composé de glace, de soleil et d'air pur. Je me rendis sur ma terrasse et regardai les bonnets rouge vif, et verts, et blancs et bleu foncé des skieurs sur les premières pentes plus bas. Comme j'aimais la neige et les sports d'hiver! Je préparai mes skis. Je me demandais si je te reconnaîtrais. Tu étais probablement sur la neige, en train de t'amuser. Je crus pouvoir t'enseigner un peu à faire du ski, car j'étais convaincu que tu étais du genre frêle, peu musculeux, et qu'en fait de skieuse tu n'étais pas fameuse. En quoi j'avais pleinement raison. Mais je ne te vis pas ce matin-là. O Françoise, tu me gâtas presque ma journée. J'avais enfilé mon plus beau chandail, le blanc avec un liséré rouge près du col et avec l'emblème du Club Alpin sur la poitrine. Je

paraissais à mon avantage, j'en étais certain, quoique ne possédant pas encore cette belle peau bronzée que l'on acquiert, après deux ou trois jours au grand air translucide de la montagne. Je me mis à te chercher. Je ne voulais pas m'engager sur la piste qui descend jusqu'à Morzines, de peur de te manquer.

Je descendis les autres pentes : celles des commençants, celles des enfants ; je parcourus le terrain des instructeurs et les petits sentiers faciles dans la forêt de rien du tout proche de l'hôtel. Finalement, je glissai jusqu'au bas de la piste A, remontai par le téléphérique ; descendis B, puis remontai ; descendis C et remontai encore, jusqu'à ce que sonnât l'heure du déjeuner. Mais tu n'étais pas au déjeuner. Je demandai à Gibrat si quelques-uns des clients étaient partis pour une promenade. Il me répondit que plusieurs d'entre eux étaient descendus à Morzines pour déjeuner, et que deux couples avaient quitté l'hôtel pour une excursion en skis devant durer deux jours. Comme je me doutais que tu étais mauvaise skieuse, j'avais la certitude que tu n'étais pas partie pour cette longue expédition. Tu étais probablement à Morzines, en train de manger. Mais pourquoi ne pas être restée ici à m'attendre ? Je me dis que tu te trouvais peut-être à l'hôtel après tout. Je dévisageai chaque femme dans la salle à diner, et quelques-unes soutinrent mon regard. Il y en avait de fort jolies ; l'une, que je connaissais, me sourit. Mais tu n'étais pas là. Je ne pouvais résister à cette attente. Tout de

suite après le repas, je skiai jusqu'à Morzines et pénétrai dans le Palace Hôtel, avec l'espoir que tu t'y trouverais, à prendre ton café...

Tu étais là. Avec un homme. Un homme de haute taille, d'un certain âge, puissamment bâti. Tout de suite je le haïs. Il me vit avant toi et te fit signe. Tu levas les yeux et m'aperçus à ton tour. Tu souris, et je crus y discerner un peu de mélancolie ; tu nous présentas l'un à l'autre. C'est mon mari, astu dis ; voilà M. Sarrut. Donc, cet homme était ton mari, et tu savais mon nom. C'est Gibrat qui avait dû te dire comment s'appelait l'excentrique, le retardataire arrivant. Mais ce type au visage fermé et au sourire trop raide était ton mari. Un avoué, pensai-je, ou un membre provincial des "400". Il faudrait que tu divorces, Françoise, j'en étais sûr. Car j'étais résolu à t'avoir pour moi, et à ne point te partager avec ce pompeux imbécile. Je m'assis et nous primes du café tous les trois. C'était une première fois ; et durant treize jours consécutifs, nous devions boire du café, tous les trois ensemble.

Françoise, ces treize jours furent le ciel et l'enfer. Chaque soir, nous revînions de nos excursions sur la neige, tous les trois, et nous dansions ensuite — tous les deux. Mais je sentais qu'il nous espionnait, qu'il était jaloux, envieux. Et je l'étais dix fois davantage lorsqu'à la fin de la soirée, il te prenait par le bras et que vous vous retiriez pour la nuit.

*(La suite au prochain numéro)*

# LES LIVRES



## *Voyage au pays des guerriers*

par Eve Curie.

*Édition de la Maison Française.*

Mlle Eve Curie nous livre en deux épais volumes ses expériences de grand reporter. C'est un voyage étourdissant: le tour de la terre en cinq mois.

Pensée ou plutôt vécue au rythme de la vie ultra-moderne, une telle oeuvre représente on ne peut mieux l'époque. L'avion, l'auto sont les vrais instruments du reporter. Avec la vitesse, la plume ne compte plus: on écrit au stylo sur des "note-book". Sommes-nous loin des souvenirs de voyages retracés et écrits dans quelque paisible retraite! Maintenant, la mémoire ne peut être que frein, elle paralyse la pensée. On n'essaie plus de retrouver le temps, on tâche de ne plus le perdre. Il faut écrire sur le vif: le reportage est avant tout impressionniste.

Bonne impressionniste, douée de la vivacité d'esprit nécessaire pour capter dans l'instant le maximum de faits, Mlle Curie est une excellente reporter. L'observation est la pierre de touche d'un esprit scientifique, et nul doute, que l'auteur en ce sens, ne jouisse d'une heureuse hérédité... Mais le reportage n'est pas science de laboratoire; les faits ne viennent pas à vous. C'est à vous d'aller aux faits. Gymnastique de

l'esprit certes, mais aussi dure discipline pour le corps. Celui-ci doit s'accoutumer aux fatigues, au surmenage, au sommeil différé. Par là l'auteur s'est révélée sportive accomplie.

Le reportage, ce genre d'espionnage à ciel ouvert, nécessite aussi de l'esprit. Se faire conduire auprès d'un général, obtenir une interview de Gandhi, autant d'exploits que permet la ruse intelligente. Ruse est féminin, et on dit Mlle Curie jolie. Autant d'atouts pour réaliser la parfaite reporter. J'imagine de plus, à une halte, Eve Curie s'asseyant au piano... Comme quoi la célébrité est parfois l'écho de l'opinion publique.

Passons maintenant au sens de l'ouvrage. Edité par la Maison Française. (Je louange ici les succès commerciaux de cette maison: on peut dire qu'une partie de la France au moins a le sens des affaires.)

Un voyage pareil aurait demandé une parfaite disponibilité de l'esprit. Or, l'auteur part avec deux préjugés: liberté, démocratie. Nous retrouvons les deux tirades classiques à la fin du livre: "La liberté, etc..., etc...". "La démocratie, etc..." Je sais que l'auteur n'était pas entièrement libre étant correspondant de guerre. Ce qu'elle allait penser au cours de son voyage, elle le savait en partant: "Je sais pourquoi je pars". (page 1). Elle n'allait chercher

que des prétextes à sa pensée; presque, des excuses. Etre libre d'esprit, voilà la vraie façon de croire en la liberté. Tout discours qui abuse de ce mot tend à convaincre, partant, à enchaîner le lecteur. Toute propagande est un coup direct à la liberté. Or Mlle Curie a fait un énorme travail de propagande. Alors qu'on se leurre de combattre pour la liberté, chacun défend sa pauvre petite vérité personnelle. D'aucuns ont de puissants moyens de propagande, ceux-là triomphent. L'avenir est à ceux qui parlent le plus fort, à ceux qu'on entend: il est aux Anglo-Saxons puisque tant de millions d'hommes parlent anglais. Eve Curie l'a bien compris, qui n'a pas pris le temps de traduire elle-même son livre en français.

JACQUELINE MABIT

• • •

### *Au pied de la pente douce*

par Roger Lemelin

*aux éditions de l'Arbre*

*Au pied de la pente douce* est un des rares romans de la littérature canadienne dans lequel l'hypocrisie ne joue pas un rôle littéraire. La méthode de l'auteur, c'est la franchise; franchise vis-à-vis soi-même et vis-à-vis ses personnages. Il ne les fausse pas pour leur faire exécuter tout à coup un beau geste, pour leur faire réciter une tirade historique, pour les asseoir de force dans un idéal qui n'est pas à leur mesure. Ses Soyeux, ses Mûlots, ses Gonzagues sont des espèces libres. Chacun se tisse une vie à sa façon, selon ses moyens, et le plus disgracié, le plus ignoré, le moins parlant d'eux tous, le petit bossu Gaston n'est pas le moins présent ni le moins émouvant.

On peut s'étonner que d'une matière aussi ingrate, M. Lemelin ait su tirer une oeuvre d'une si belle tenue. Par instants, il côtoie le radio-roman. C'est une

grave tentation: faire peuple quand on parle du peuple; faire vulgaire quand il est question du vulgaire; faire paysan quand il est question de paysannerie.

M. Lemelin s'en délivre toujours à temps. L'action rebondit au moment où tout s'alanguissait, et tout-à-coup, un tableau qui semblait plaqué-là comme un décor prend forme et sens. Tout est sain dans cet ouvrage, et les réflexions, les remarques, les scènes qui blessent, par endroits, ce sont des coups de bistouri. Nous entendons d'ici les exclamations stupéfiées de centaines de demoiselles Latruche, à la lecture de ce livre (si elles ne lisent pas que des annales), les protestations dignes et les anathèmes de bon nombre de bons curés, les paroles de mépris d'un nombre peut-être supérieur de sauveurs de race, et la rigolade d'un public bon enfant, d'un public qui s'en tape les cuisses, d'un public qui voit bien que c'est comme ça, mais qui n'aurait jamais pu imaginer qu'on eût le culot de le dire.

C'est un livre écrit avec amour: on sent que l'auteur aime ces petites gens, qu'il aime jusqu'à leur mesquinerie qui fait qu'ils sont tels.

En tenant compte de toutes ces qualités, on pardonne à M. Lemelin sa hâte visible à écrire ce roman, les scènes surchargées, certains caractères à peine esquissés; il semble que la matière trop abondante déborde les cadres: c'est un faubourg et bientôt, c'est une paroisse, c'est une ville, tout le monde voudrait dire son mot, se "montrer" comme dans ces assemblées électorales où l'on s'amuse ferme.

Et justement, chaque personnage dit toujours le mot qu'il faut. Dans ses dialogues, les questions et les réponses ne s'emboîtent pas exactement, comme dans la conversation. Tout est heureusement transposé, chaque phrase résume des débats qu'on devine plutôt qu'on ne suit. Cet art du dialogue, dans le roman, M. Lemelin le possède vraiment, et s'il

ne rejette pas la tournure de phrase copiée sur le langage courant, il n'en abuse pas. Faire parler ses personnages à la fois comme eux-mêmes et comme nous-mêmes, voilà, me semble-t-il, une règle dont on ne saurait s'écarter.

GILLES HÉNAULT

• • •

## *Le désert de l'amour*

par François Mauriac

*Réimprimé et distribué par la Société des Editions Pascal, Montréal.*

De tous les romans de Mauriac, il n'en est pas un peut-être dont le titre soit plus significatif que *Le désert de l'amour*, pas un qui exprime plus directement l'auteur et sa conception de la vie. Pour Mauriac, c'est bien un désert qui sépare l'amant de l'amante et au-delà, c'est un autre désert, plus angoissant, mais habité d'une présence certaine, qui étend sa désolation entre l'homme et Dieu.

Ce qu'il y a de janséniste en Mauriac s'attache à découvrir un mécanisme secret de la grâce; une sorte de loi de la prédestination: Dieu tisserait sa toile à prendre les âmes, toujours selon les mêmes lois et avec une patience égale. Mauriac est un naturaliste perdu dans l'histoire surnaturelle; il administre des doses de volupté à ses personnages comme une potion destinée à leur donner le goût de Dieu.

Il sait bien que la possession d'un être est un leurre; il sait bien que l'amour charnel conduit à un désert et qu'un homme perdu dans un désert cède à l'appel d'une plus grande espérance. Mais il ne faut pas que l'esprit s'endorme et que la bête seule veille. La bête est bientôt repue. Le corps se satisfait de sa propre jouissance. L'amour joue son rôle quand l'esprit est aux abois et s'inquiète d'une solution si peu en accord avec son désir le plus haut, le plus

constant. C'est pourquoi, l'amour, dans Mauriac, tend à détruire une autre forme d'amour, selon la parole évangélique: "Si le grain ne meurt..." C'est pourquoi, Maria Cross, l'héroïne du roman, comprend en face d'un adolescent plein du désir de la possession qu'elle ne saurait pas plus confondre cette frénésie avec sa conception renouvelée de l'amour, que mêler le jour et la nuit.

Ce que Mauriac place à la genèse de la conversion, c'est le dégoût: le dégoût de soi-même, le dégoût des êtres qui nous furent chers, c'est la solitude intérieure, le désert. Dans ce désert, il place Dieu en sentinelle.

Il faut dire que dans le roman, le débat ne se présente pas toujours sous cet aspect schématique. Ses personnages vivent avec fougue et on croirait, à certains moments qu'ils vont rompre le réseau des défenses, qu'ils vont s'échapper, partir, voyager, oublier, se reconstruire, se reprendre, enfin rompre le charme. Mais ils sont toujours ramenés à leurs limites, aux limites que pose d'abord le romancier et que la vie et les circonstances se chargeront de maintenir.

Ces esprits et ces corps sans cesse tendus vers une solution immédiate, cette atmosphère charnelle et lourde, ces milieux antipathiques, ces paysages brûlés de soleil, tout cela ressortit à un art tourmenté qui nous donne à la fin l'impression de tourner en rond. Mauriac ne libère pas l'homme, ou plutôt, il le libère, mais par une seule porte, par la porte étroite.

Pour les autres, pour ceux que la grâce n'atteint pas, il les abandonne, tristes épaves. Il veut que l'homme se sauve par le péché, par le dégoût du péché. S'il n'y parvient pas, tant pis pour lui.

Il dira, au sujet de Raymond Courrèges: "...il ouvrit le tiroir du bureau où son père cachait un revolver d'un modèle ancien: Dieu ne voulut pas qu'il en trouvât les balles." La fin du roman

semble impliquer cette phrase: Dieu ne voulut pas qu'il se sauvât.

GILLES HÉNAULT

• • •

## *Péguy et la vraie France*

aux éditions Serge.

Péguy est en grande faveur à l'heure actuelle. Comme il fut cet homme qui "aimait tout, exactement tout" selon l'expression de Giraudoux, il rallie toutes les factions. Par là, la gloire de Péguy ne cesse de croître et de se fortifier; d'autre part, la pensée, l'âme de Péguy sont en grand danger de perte.

En lisant l'ouvrage d'un indéniable intérêt intitulé: *Péguy et la vraie France*, je me faisais la réflexion que la pensée d'un grand écrivain passe dans le peuple beaucoup plus par le ministère des commentateurs de son oeuvre que par un commerce direct et total avec cette oeuvre. Keyserling attire l'attention dans un de ses livres sur le fait que les hommes qui ont eu l'influence la plus considérable sur la destinée des peuples sont des hommes qui ont peu écrit, ou point du tout. Ainsi, le Christ dont l'enseignement fut exclusivement oral, ainsi Mahomet qui n'a écrit que le Coran, ainsi Lao-tseu, ainsi presque tous les fondateurs de religion.

Pour Péguy, le cas est différent, mais le mécanisme est le même. Bien qu'il ait beaucoup écrit, il a été, il demeure encore relativement peu lu. Même les plus fervents parmi les péguystes ne connaissent souvent que des extraits de son oeuvre, des thèmes fondamentaux, des anecdotes sur l'auteur, des livres où sa pensée est analysée, commentée, transposée, mitigée et souvent, hélas! édulcorée. Ils connaissent un Péguy fragmentaire, un Péguy qui sert leurs intérêts, qui adopte leur cause, qui dit oui quand eux-mêmes trouvent avantageux de dire oui. Or, Péguy est essentiellement l'homme de nulle faction, de

nulle coterie, et s'il dit oui, c'est uniquement par fidélité à une vérité tout intérieure, intime, profonde. A l'exemple de Montaigne, sa pensée n'est pas unilatérale, rectiligne: elle se développe en tous sens, elle pousse ses rameaux entremêlés dans toutes les directions, elle suit les pentes de vie tout en se rattachant à un même tronc, signe vivant de son unité.

Dans *Péguy et la vraie France*, la variété des commentateurs corrige l'optique forcément limitée et trop exclusive de chacun. Le monde péguyste est exploré tour à tour, avec un bonheur inégal, par Daniel-Rops, Paul Doncoeur, Louis Doucy, Claude Franchet, Guy Frégault et J.-M. Parent, Stanislas Fumet, Henri Ghéon, Philippe Guibertau, Alexandre Marc, Emmanuel Mounier, Marcel et Pierre Péguy, les deux fils du grand écrivain: hommage collectif qui dit assez jusqu'à quel point Péguy est actuellement un des centres d'attraction des esprits par ailleurs les plus éloignés, les plus divers.

Il n'est aucun des essais que renferme le volume qui desserve Péguy et l'ensemble constitue en somme une assez bonne introduction à cette pensée si difficile à circonscrire parce qu'elle est profusion, intuition, parce qu'elle rayonne du centre de la plus franche, de la plus riche réalité humaine.

C'est par là d'ailleurs que l'image de Péguy évoque l'image concordante de la vraie France.

GILLES HÉNAULT

• • •

## *L'Art du théâtre*

par Henri Ghéon

aux éditions Serge.

Cet effort d'analyse et de prise de conscience qui se manifeste d'une façon marquante actuellement parmi les artistes, Henri Ghéon la tourne vers soi-

même et vers l'art qui a occupé toute sa vie pour en tirer des principes généraux et construire sa conception du théâtre. Cela lui permet de prononcer sur l'avenir du théâtre des jugements étayés sur une longue expérience et d'entrevoir des possibilités nouvelles dans cette direction.

Dans *L'art du théâtre*, il ne faudrait pas chercher une étude objective et impartiale de l'art scénique. Comme tout créateur, Ghéon va dans un sens, dans le sens de sa création à lui, et ce n'est d'ailleurs que par là que son étude se distingue des autres ouvrages sur cette matière. Ghéon a éprouvé les principes qu'il expose, ils sont pour lui des pierres d'achoppement, des signes avec lesquels il faut compter non seulement pour penser juste, mais pour réaliser une oeuvre d'art.

L'auteur pose le problème sur le plan de l'histoire aussi bien que sur celui de l'expérience immédiate. Il suit le cheminement du théâtre français depuis les origines et à l'aide de quelques points de repaire, il établit la modulation de la courbe qui marque les hauts et les bas de cet art. On n'est pas étonné de constater l'importance qu'il accorde aux jeux du moyen âge, à leur technique, au but vers lequel ils tendent. D'autre part, M. Ghéon poursuit son étude en faisant des observations très clairvoyantes sur le théâtre de Racine, sur celui de Corneille et de Molière, sur celui de Victor Hugo, sur celui de Claudel.

Dans la période contemporaine, il esquisse le cas Giraudoux avec un peu trop de désinvolture à notre goût. Puis vient un chapitre excellent, d'un grand enseignement, sur le Vieux-Colombier.

Des noms qui nous sont maintenant familiers reviennent: Copeau, Chancel, Baty, Dullin, Pitoëf, Jouvet, etc., nous vivons pour un moment cette aventure exaltante, ce triomphe soudain et inespéré de la poésie sur la médiocrité, de l'art et du jeu sur le cabotinage. Enfin, l'auteur tire ses conclusions.

Ces conclusions surtout sont limitées;

elles le sont par la conception du théâtre personnelle à l'auteur. Cependant les possibilités qui sont impliquées dans les principes généraux énoncés tout le long du livre permettent tous les espoirs.

GILLES HÉNAULT

• • •

### *Le Conte et M. de Montigny*

Nous connaissons la prédilection de M. de Louvigny pour le conte, genre qui lui paraît le mieux convenir aux écrivains canadiens-français. "En effet, dit-il, dans les conditions faites aux auteurs de chez nous et qui refoulent tout espoir de réussir pleinement comme réussissent les gens de lettres dans les pays où l'Etat se soucie de leurs fonctions, le conte devrait tenter nos jeunes écrivains, et mieux leur inspirer confiance que des tâches plus ambitieuses et plus méritoires. Ce genre accommodant les invite à traiter n'importe quel sujet, leur permet de donner cours à toutes leurs idées, de mettre en oeuvre leur esthétique et leur talent. La pièce est moins lourde à ouvrir qu'un roman, qu'une thèse de philosophie, qu'une monographie historique. Si leur effort est voué à l'échec, la déception sera moins cruelle de rater une brève composition, qu'un travail capital qui les aurait fait suer plusieurs années. Ils ne s'épuiseraient pas, ne se videraient pas dans une grosse entreprise dont le succès n'est rien moins qu'assuré. Mais ils se reprendraient aisément, avec une espérance et un courage renouvelés par l'expérience, et produiraient peut-être, à la longue, un fin bibelot qui suffirait à faire briller leur nom, en avivant du même coup l'éclat de nos jeunes lettres."

M. de Montigny a écrit de nombreux contes, publiés parfois sous un pseudonyme. On attend avec curiosité le volume où il en réunit un certain nombre, aux Editions Pascal, en les illustrant d'une cinquantaine de dessins originaux dus à une jeune artiste d'Ottawa, Mlle Raymonde Gravel.

Il donne à son livre ce titre : *Au pays de Québec*. "Le pays de Québec, nous dit-il. Telle est la véritable désignation, que Louis Hémon a fort heureusement rétablie dans *Maria Chaptelaine*, de cet immense territoire, qui ne se limite pas forcément aux frontières officielles de la province, où les hommes et les femmes de notre sang français s'établissent, comme depuis 300 ans, "pour y demeurer jusqu'à la fin, sans rien changer à leur culte, à leur langue, à leurs vertus et jusqu'à leur faiblesse." Le choix était tout naturel de la part de celui qui a été chez nous le *découvreur* de Louis Hémon et qui s'en est fait l'apôtre.

M. de Montigny a une haute idée du conte : "Aussi loin, dit-il, que nous remontons dans l'histoire de l'humanité, nous voyons que c'est au moyen de ces narrations familières que les peuples se sont transmis la tradition des mythes héroïques et fabuleux qui propagent les grandes vertus et les principes de la morale élémentaire. Ce furent d'abord des conteurs anonymes qui composèrent ces légendes et ces anecdotes. Troubadours et trouvères mirent leur art à versifier les plus attachantes qu'ils recueillaient des lèvres du peuple... Les écrivains modernes ne se sont pas fait faute d'exploiter ce genre essentiellement populaire et d'en relever la forme et le fond, et les plus prestigieux d'entre eux n'ont pas cru s'abaisser en y recourant pour évoquer une époque, démontrer une vérité, marquer un caractère, ou pour rapporter une aventure, nous lancer dans le rêve, nous faire communiquer avec la nature, nous rappeler enfin à l'humanité dont nous sommes. Ces bagatelles, insignifiantes d'apparence, les autorisaient à pratiquer le raccourci et à se livrer à la fantaisie, procédés interdits aux oeuvres de grande classe, épopées, tragédies et romans... Le conte se transpose à tous les tons et à tous les temps, se plie à toutes les circonstances, s'adapte à toutes les conditions, se trame sur les événements les plus légers et les plus mémorables."

Quant à ses contes à lui, M. de Montigny nous apprend qu'ils sont divers, tantôt drôles et tantôt pitoyables, comme la vie de tous les jours. "J'ai rencontré mes types au hasard de promenades, dit-il, en ville, à la campagne ou dans la forêt, et je n'ai recherché ni les plus reluisants, ni les plus distingués, ni les plus malheureux... J'ai manié ces humbles sujets à ma portée, tant bien que mal. Je les ai reconstitués dans des contes, parce que ce genre littéraire a toute ma dilection."

Ces contes, qui paraissent durant la guerre la plus effroyable qu'ait connue l'humanité, ne traitent pas de la guerre. Et l'auteur s'en explique : "Je n'ai rien vu de cette universelle tuerie. Hélas! je n'ai pu que compatir aux maux et aux misères des peuples qu'elle a torturés; je n'ai pu, dans mon état, que fournir ma piètre part à l'effort de mon pays. J'aurais été un figurant ou le témoin d'une pareille catastrophe que je me refuserais d'en relater l'effroyable grandeur ou l'indicible portée, de noter seulement un détail de son inconvenable réalité. Bien téméraire serait l'amateur qui oserait y prétendre. J'ai résisté à l'ironie qui me poussait à décrire des états d'âme que la guerre a suscités parmi nos gens : benêts et vaniteux; prêcheurs de l'isolationisme; profiteurs des calamités publiques; trublions qui ont fait de leur mieux pour saboter notre élan national..."

Sur ce sujet on sent que M. de Montigny en a long à dire et nous savons qu'il en dit long dans sa préface.

P. D.

• • •

## Tentations

par Gérard Martin

Editions de la Librairie Garneau, Qué.

"Sur la même banquette, une toute jeune fille s'affadissait dans Delly."  
(Page 73) Celles qui liront *Tentations* de Gérard Martin ne s'affadi-

ront pas, mais elles en auront souvent le vertige; car voici l'un des romans les plus capiteux — sinon le roman le plus capiteux — jamais imaginés, écrits et publiés au pays de Québec. C'est la peinture d'une dizaine de névrosés qu'on rencontrerait à la clinique d'un psychiâtre et qu'on expliquerait à l'aide des théories de Freud, de Jung, d'Adler et de Corrie ou de leurs disciples.

Si l'on admet les prémisses de la psychanalyse et de la psychologie analytique, on trouvera dans *Tentations* une étude *vraisemblable* de deux âmes "démarrées" par la violence de leurs passions (Roger et Béragère); de deux autres "ancrées" par la force de leur caractère (madame Beauchemin et Jacqueline) et d'une douzaine de personnages secondaires assez veules, falots ou simplement vicieux (Liliane, Laurent, Ernestine, Roland Caron, Georges Sauriol, Jean Leclerc, etc.)

Mais autant les situations et les personnages sont scabreux, autant le traitement est délicat. Il n'y a pas, dans ces deux cent quarante pages, une phrase qui choque; et l'apitoiement, non le mépris, va du lecteur aux protagonistes de ce drame tumultueux qui broie les cœurs de trois êtres promis, semblait-il au début, à la félicité "eau-de-rose" du récit populaire.

L'intrigue de *Tentations* se déliçnerait dans un bref alinéa et révélerait des trucs de noeud et de dénouement maintes fois employés. L'intérêt du livre n'est pas là; il réside dans les coups de sonde, les introspections, les mises à nu d'âmes tourmentées par des remords héréditaires, des déformations éducationnelles, des refoulements infantiles.

Si, comme le prétend la psychologie contemporaine, la vie sexuelle tient une si large place dans l'existence de chacun, soit sur le plan réel, soit sur le plan sublimé ou transposé, alors *Tentations* se range parmi les oeuvres marquantes non seulement de chez nous

mais de notre époque; car même en France et aux Etats-Unis, où des thèmes semblables furent fort en vogue à l'entre-deux-guerres, il n'est pas beaucoup de livres où fussent étudiées avec autant de minutie, de sympathie, de compréhension et de logique, les réactions de tels affligés et où fût démontré aussi clairement le rouage des actes pour que nous en comprenions le mécanisme.

"Tout est dans la façon de traiter le sujet", disait à peu près Mauriac en réponse à ses détracteurs. Gérard Martin, romancier catholique, peut faire sienne cette réplique. Son livre est la démonstration qu'il faut être constamment en garde contre les tricheries de l'animus (ou de l'anima) — qu'on nommait du nom plus simple de péché originel, dans mon jeune temps — et qu'il faut compter sur la Grâce. Il illustre aussi que l'être humain n'est pas une curiosité de serre et que les parents sont bien mal avisés qui, soit par orgueil, soit par manque de confiance aux moyens humains que Dieu met à la disposition de tous, tentent de façonner l'âme d'un enfant à l'image d'un idéal trop particularisé — idéal qui naît lui-même de distorsions intellectuelles ou sentimentales.

Quant à l'écriture, elle est exceptionnelle, une des meilleures qu'on lise au Canada. Rapide, précise, sans recherche, elle explique, peint ou suggère tout l'important. Bref, livre extrêmement attachant par le fond et des plus attrayants par la forme.

ALFRED DESROCHERS

• • •

## *Le Verger*

par Claude Dablon

*Les Editions du Messager canadien,*  
Montréal, 1944.

(en vente chez tous les libraires)

Edmond Labelle a écrit de ce roman: "Etude de l'adolescence sans morbidité,

et de caractères et de moeurs, mais en plein air, roman en santé, authentique réussite qui se gagne l'attention à force de franchise, de robustesse et de noblesse." Et dans le même article: "Cette chronique des Richard (influence de Duhamel? vague, jamais encombrante, Duhamel étant lui-même une somme d'influences) atteint un si naturel frémissement vital, qu'elle trahit des personnages tirés de la vie journalière... La relation a été composée dans une langue à la fois poétique et précise... La poésie émane de partout."

Claude Dablon s'est formé à bonne école. Qu'il suffise de citer quelques lignes d'un article remarquable paru dans le *Droit* (P. Hilaire): "Claude Dablon a assimilé la leçon des meilleurs maîtres. Des pages aussi fortes que le *Concerto en Ré* rappellent certaines pages (les plus belles peut-être) d'*Augustin ou Le Maître est là*. Mais les rapprochements resteront toujours abusifs quand il s'agit de l'oeuvre homogène d'un artiste redevenu lui-même au-delà des leçons de ses maîtres. *Le Verger* puise dans un terroir purement canadien (régional en grande partie) les éléments humains d'une histoire éternelle..." Roman d'une excellente venue, d'une émotion contenue et vraie qui sourd entre des mailles habilement tissées. Claude Dablon sait ce que parler veut dire. Il connaît aussi son métier. Le menu fait, le détail vivant de rigueur dans le roman, l'emmêlement gradué des fils graduellement dénoués: tout est à point."

(annonce).

• • •

### *Les vies nécessaires*

par Georges Maze-Sencier.

Sixième édition. (Ouvrage couronné par l'Académie Française). Marcel Rivière, éditeur, Paris. Réimprimé et distribué par la Librairie Granger Frères, Limitée, Montréal.

Nous ne saurions mieux faire, pour présenter "Les Vies nécessaires" et souligner la haute portée morale de ce beau livre, que de reproduire ici quelques extraits de la préface et de l'avant-propos de l'auteur: "Ces pages voudraient redire à tous les emmurés de la vie que, s'ils y consentent, s'ils veulent avoir la claire vision des choses, jusque dans les détresses, les misères et les entraves dont ils semblent étouffés, des horizons infinis leur demeurent encore. Ces pages cherchent à définir l'un des moyens assurés de résistance et de triomphe devant certains abattements qui brisent les courages et détrempe les énergies."

"On ne veut pas, on ne sait pas comprendre le sens et le prix de la vie; on en méconnaît la beauté profonde qui rayonne jusque dans ses obscurités et ses souffrances. La vie est une symphonie dont aucune des notes ne saurait être retranchée ni faussée, dont chaque accent et chaque sonorité sont nécessaires pour la beauté et la perfection de l'ensemble. Sans doute, par un effort obstiné, chacun doit faire sa vie, la faire utile, aussi féconde, aussi productive, aussi joyeuse qu'il le peut. Chacun, de toutes ses forces, doit tendre au succès et travailler à sa réalisation constante; mais, quoi qu'il arrive, le résultat restera toujours bien en-deça du but convoité; le plus souvent, les revers, les difficultés et les insuccès surgiront avec tout le cortège des tristesses et des chagrins qui en découlent. C'est alors qu'il faut poursuivre l'oeuvre commencée de sa vie en clamant toujours et quand même les deux grandes paroles de ralliement: "Ah, béni soit le bonheur qui nous retrempe pour les combats de demain!" Mais aussi "Béni soit la douleur, béni soit la souffrance qui nous rapproche de Dieu."

"Si nous comprenions mieux, en un mot, le côté impérieux et consolant d'une doctrine nous conviant à la fois à la recherche passionnée du succès comme

à l'acceptation héroïque de l'épreuve, si nous étions pénétrés de cette conviction que chaque vie en particulier, que toutes les vies sont nécessaires, sous la réserve d'être vraiment acceptées et vécues, peut-être la pratique d'une telle morale contribuerait-elle à atténuer davantage certains maux dont nous souffrons."

"Quelles que soient les couleurs un peu sombres de beaucoup de ses pages, ce livre n'est en résumé qu'un appel convaincu à la beauté et à la joie de la vie. Quelle leçon donnait Pasteur, félicité et glorifié par le monde entier, lors de ses 70 ans, dans l'admirable discours de réponse fait aux adresses qui lui étaient remises. Tout son travail, toutes ses découvertes, son dévouement admirable à la science, tout cela, disait-il en terminant, il le dut à cette pensée qui le hantait, à cette interrogation qu'il ne cessa de se poser: "Qu'ai-je fait pour mon pays? Qu'ai-je fait pour l'humanité? Qu'ai-je fait pour la vie?" A des interrogations de cette nature, tout le monde ne peut apporter en pratique la sublime et géniale réplique d'un Pasteur, mais chacun peut et doit apporter sa réponse."

B. V.

• • •

## L'Art de penser

par Ernest Dimnet

Bernard Grasset, éditeur, Paris. Ouvrage réimprimé et distribué par la Librairie Granger Frères, Limitée, Montréal.

"Curieux phénomène littéraire. Voici un Français qui, ayant vécu longtemps en Amérique, s'est assimilé l'esprit américain au point de penser à l'américaine, d'écrire son livre en anglais et de le traduire ensuite lui-même dans sa langue maternelle. Aux Etats-Unis, il a

obtenu un succès prodigieux. L'ouvrage s'adapte admirablement à la mentalité américaine. Si la structure et les grandes lignes en sont toutes latines, les développements, les détails, les comparaisons, les exemples portent bien la marque du pays d'origine".

"Les vues originales, les opinions personnelles ne manquent pas dans ces pages étoffées, et parfois elles y revêtent un air de paradoxe qui n'a pas nui au succès. L'auteur aborde les problèmes dans leur position et leur ordre classique: Qu'est-ce que réfléchir? — Quels sont les obstacles à la réflexion et comment les vaincre? — Comment aider à la pensée? — Comment accéder à la pensée créatrice? — Sur ces thèmes, M. Dimnet a su écrire des pages très personnelles et savoureuses qui leur donnent une fraîcheur nouvelle. Nos lecteurs y trouveront sans aucun doute profit et plaisir, et nous aimons à les leur recommander."

Ernest Dimnet, déjà très avantageusement connu par ses nombreux travaux littéraires, tant anglais que français, nous offre dans son *Art de penser*, (dont le titre a pu paraître à certains esprits critiques quelque peu présomptueux), de très judicieux et très utiles conseils. "Le lecteur, dit-il lui-même dans sa préface, s'apercevra sans peine que ce livre a été écrit pour lui. La recherche qu'on y verra de la clarté et de la brièveté, l'éloignement de tout jargon philosophique, le renoncement à un déploiement de bibliographie qui découragerait, tout cela vient de la volonté de servir au lieu d'éblouir. Si le lecteur sent, dans les pages qui vont suivre, la sympathie à laquelle il a droit, s'il a conscience qu'elles ne veulent que l'aider à orienter sa pensée, en vivant sa vie aussi noblement qu'il le peut, l'auteur aura rempli son dessein."

B. V.

La première soirée-conférence

de la

# LIGUE AMÉRIQUE FRANÇAISE

cet automne

aura lieu

le mercredi 22 novembre

au **CERCLE UNIVERSITAIRE**

Le conférencier sera

*M. GUY FRÉGAULT*

et il parlera de

*Polémistes canadiens du siècle dernier*

L'entrée par personne: 75 cents

*La Société des Editions Pascal*

présente

*le second ouvrage de*

GUY FRÉGAULT

# **LA CIVILISATION DE LA NOUVELLE-FRANCE**

Une grande fresque dans laquelle l'his-  
torien *d'Iberville le Conquérant* recons-  
titue et analyse l'ensemble des institu-  
tions politiques, juridiques, économi-  
ques, sociales et culturelles qui for-  
maient la civilisation de la Nouvelle-  
France vers la fin du régime français.

---

---

\$2.25 l'exemplaire

\$2.40 par la poste

---

---

EN VENTE PARTOUT

## *Nouveautés*

---

---

IBERVILLE LE CONQUÉRANT, par Guy Frégault. — L'étude la plus complète encore publiée sur Pierre Le Moyne d'Iberville.

\$3.00 l'exemplaire (franco \$3.25)

LA VIE DE JEAN RACINE, par François Mauriac. — Un livre qui a eu un grand retentissement lors de sa publication.

\$1.20 l'exemplaire (franco \$1.30)

LE ROMAN DE FRANÇOIS VILLON, par Francis Carco. — Un des meilleurs livres de Francis Carco.

\$1.50 l'exemplaire (franco \$1.65)

JAZZ VERS L'INFINI, par Pierre-Carl Dubuc. — Poèmes d'un accent nettement original. — Magnifiques illustrations de Gabriel Filion. — Couverture de Fernand Bonin.

\$1.20 l'exemplaire (franco \$1.30)

POÉSIES, par Pierre Louys. — Les meilleurs poèmes d'un grand poète.

\$1.25 l'exemplaire (franco \$1.35)

LE DÉSERT DE L'AMOUR, par François Mauriac. — L'un des récits les plus célèbres du grand romancier français.

\$1.25 l'exemplaire (franco \$1.35)

DAME EN NOIR, par Camille Mayran. — Un beau roman de la littérature catholique que toute fiancée doit avoir lu.

\$1.25 l'exemplaire (franco \$1.35)

MONDES CHIMÉRIQUES, par François Hertel. — L'édition définitive du chef-d'oeuvre de François Hertel.

\$1.25 l'exemplaire (franco \$1.35)

L'AMOUR, C'EST BEAUCOUP PLUS QUE L'AMOUR, par Jacques Chardonne. — Toutes les subtilités des sentiments amoureux.

\$1.25 l'exemplaire (franco \$1.35)

UN ENLÈVEMENT, par Adrienne Maillet. — Un roman captivant de la "Magali" du Canada.

\$1.25 l'exemplaire (franco \$1.35)

EN VENTE CHEZ L'ÉDITEUR  
ET

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

---

## **Société des Editions Pascal**

60 ouest, rue St-Jacques (802) Montréal.

80  
Du samedi 18 au mercredi 29 novembre

dans le hall d'honneur de

# L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

*LE QUARTIER LATIN*

présente

sous les auspices de

**la Ligue Amérique Française**

une

EXPOSITION DE JEUNES PEINTRES

Marcel Baril

Pierre Gauvreau

Léon Bellefleur

Fernand Leduc

Fernand Bonin

Roméo Mousseau

Charles Daudelin

Lucien Morin

Madeleine Desroches

Bernard Morisset

Gabriel Filion

Guy Viau, etc.

TOUS LES  
**NOUVEAUX LIVRES**

*et les dernières réimpressions*



La Librairie GRANGER est  
heureuse de mettre à la dispo-  
sition des bibliophiles ses vas-  
tes approvisionnements de li-  
vres de tous genres, provenant  
de tous les éditeurs canadiens  
et étrangers.



Livraison gratuite à Montréal  
Commandes postales exécutées promptement

---

**Librairie GRANGER FRÈRES Limitée**

54 ouest, rue Notre-Dame, Montréal — Tél.: LANcaster 2171

# Les EDITIONS SERGE

ont l'honneur de présenter:  
le livre le plus important publié depuis la guerre!

## PÉGUY ET LA VRAIE FRANCE

(édition originale)

Fort volume de 288 pages, sur coquille vergé \$1.50  
Exemplaire numéroté, coquille vergé \$2.00

par

Daniel-Rops, Léo-M. Bellerose, Pierre Péguy, Louis Doucy,  
Stanislas Fumet, Guy Frégault et Jean-Marie Parent, Phi-  
lippe Guiberteau, Paul Doncoeur, Henri Ghéon, Emmanuel  
Mounier, Claude Franchet, Marcel Péguy, Alexandre Marc.

Livre magistral sur le "grand" Péguy!

Un rappel!

## L'ART DU THÉÂTRE

(édition originale)

par

HENRI GHÉON

Volume de 224 pages \$1.25  
Exemplaire numéroté, vergé coquille \$2.00

Paraîtra au début de novembre:

## INÉDITS DE LÉON BLOY

(édition originale)

Introduction de René Martineau et présentation des textes par  
Joseph Bollery, comte Carton de Wiart et Georges Rouzet.

\$1.25 l'exemplaire

\$2.00 numéroté

*Editions Serge*

1396 ouest, rue Ste-Catherine (ch. 321)  
Montréal - Canada.

Tel. PL. 7322

